
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00873115 0

BERNARD DE MONTFAUCON

ET LES BERNARDINS

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE
DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

BERNARD DE MONTFAUCON
ET LES BERNARDINS
1715-1750

PAR

EMMANUEL DE BROGLIE

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1891

BERNARD DE MONTFAUCON
ET LES BERNARDINS

CHAPITRE VII

LES ÉRUDITS DE PROVINCE.

Les lettres de province. — Le président Bouhier. — Le président Boisot. — Le marquis de Valbonnais. — M. de La Tourette. — Le marquis de Caumont. — Le marquis d'Aubais. — Joseph de La Bastie. — Le président Bon. — Le président d'Aigrefeuille. — L'évêque de Montpellier. — Les Bernardins de province. — Dom Maur Audren de Kerdrel. — Le maire de Nantes. — Le capitaine de vaisseau Beauharnais.

« O trois et quatre fois heureux ceux qui, comme « vous, avec un génie propre aux plus grandes choses, « ont l'avantage de pouvoir s'y donner tout entiers, « sans aucune distraction incommode, et ne sont épou- « vantés d'aucun travail! Tout ce que je puis faire est « d'envier cette heureuse situation [1]. » Ces lignes, que nous relevons à la fin d'une lettre écrite à Montfaucon par le président Bouhier, nous font faire, sans aucune

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17703, f° 180.

préparation, connaissance avec l'un des plus aimables érudits du dix-huitième siècle.

Jean Bouhier était, en effet, sans contestation, à cette époque le plus lettré, le plus poli, le moins pédant de tous les présidents à mortier de France et de Navarre, ce qui ne l'empêchait pas d'être un travailleur acharné, qui luttait de science avec les savants de profession. Ce Parisien de province, à qui l'Académie française avait ouvert ses portes, en le dispensant de la résidence à Paris, privilège sans précédent dans les annales de la docte compagnie, et qui ne voulut jamais quitter Dijon, dont il était la gloire et l'ornement, méritait bien d'ouvrir la série des correspondants de province de dom Bernard. Il y a tous les droits, non seulement parce qu'il est un homme du monde accompli et un magistrat intègre, mais parce qu'il est un érudit de premier ordre, l'émule même de Montfaucon sur quelques points, et qu'il a su se faire le centre d'une de ces correspondances littéraires qui vont d'un bout de l'Europe à l'autre.

Issu d'une de ces vieilles familles parlementaires de province qui alliaient tant de fortes vertus à une culture intellectuelle si développée, Jean Bouhier, fils et petit-fils de conseiller au parlement de Dijon, avait reçu l'éducation littéraire la plus soignée et témoigné dès sa jeunesse d'un esprit distingué et actif. Après avoir voyagé quelque temps, il devint, à trente et un ans, président à mortier, et dès lors il ne quitta plus que

pour de courts moments sa bonne ville de Dijon. Accomplissant ses fonctions de magistrat avec une conscience parfaite, le président Bouhier employait tous ses moments de loisir à l'étude, et les œuvres si nombreuses qu'il laissa derrière lui témoignent de son perpétuel labeur. « Jurisprudence, philologie, criti- « que, langues savantes et étrangères, histoire ancienne « et moderne, histoire littéraire, traduction, éloquence, « il remua tout, dit d'Alembert, il embrassa tout; il fit « ses preuves dans tous les genres, et dans la plupart il « fit des œuvres distinguées et dignes de lui. »

Le volumineux recueil de la correspondance qu'il entretint avec tous les personnages remarquables de son temps, et qui est maintenant conservé à la Bibliothèque nationale, est une mine si riche pour l'histoire littéraire du siècle dernier, que les écrivains contemporains n'ont pas encore su l'épuiser. Le président Bouhier n'avait, du reste, rien de pédant ni de provincial; au contraire, les petits souvenirs de lui qui ont été publiés montrent qu'il avait la conversation libre et alerte. Peut-être même la marque du temps s'y retrouve-t-elle parfois trop visiblement empreinte dans le goût alors si général pour les plaisanteries douteuses. Dans ses lettres à Montfaucon nous ne voyons qu'une face, le côté sérieux de cet aimable personnage, qui joignait tant de qualités diverses, et qui prouvait qu'il n'était pas besoin de vivre à Paris pour être un des plus brillants représentants de l'esprit français. Leur

liaison avait été cimentée par une contestation érudite, comme nous l'avons déjà indiqué, et le fait est assez rare pour être raconté avec plus de détail.

Lorsque Montfaucon avait publié une édition du Juif grec Philon, il y avait joint une dissertation où il prétendait prouver que les Thérapeutes, ces sortes de moines ermites, étaient chrétiens. Cette assertion, qui a même de nos jours soulevé de graves contradictions, ne parut pas suffisamment fondée au président Bouhier, qui rédigea plusieurs mémoires destinés à réfuter Montfaucon. Celui-ci répondit, et la lutte dura quelque temps sans jamais dégénérer en dispute, les deux adversaires ayant l'un pour l'autre tous les égards et les ménagements possibles. Aucun des deux champions n'ayant réussi à convaincre l'autre, ni à donner une solution définitive du problème qui a été maintes fois discuté depuis lors, la controverse cessa d'elle-même, après avoir resserré les liens d'amitié mutuels qui unissaient les deux combattants. C'était là un résultat qui n'est guère fréquent entre savants, et il méritait d'être remis en lumière. La courtoisie des lettres de Bouhier est si parfaite et sa confiance en son contradicteur si absolue, qu'il va jusqu'à le charger de surveiller lui-même l'impression de son travail. Voici la lettre; elle est si caractéristique que nous en citons quelques fragments :

« Dijon, 21 août 1711.

« Vous [1] avez raison, mon Révérend Père, de désirer que nos dissertations, si elles sont imprimées, demeurent dans l'état qu'elles ont été envoyées de part et d'autre sans y rien changer que d'un commun consentement. C'est bien aussi mon intention, et afin qu'elle soit fidèlement exécutée, j'ai pris la pensée de prier notre ami commun, M. de La Monnoye, de vouloir bien veiller à l'impression. Vous connaissez son exactitude, et nous pouvons bien être en repos sur cela l'un et l'autre, s'il veut bien en prendre la peine.

« Du reste, je suis si fort éloigné de faire paraître aucun des témoignages favorables que quelques-uns de mes amis ont bien voulu me donner sur ces dissertations, que je ne veux pas même que mon nom y paraisse. C'est sur quoi vous pouvez aussi sûrement compter que sur l'attachement et l'estime très parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Le P. Bouhier. »

Avec un homme si bien élevé, la discussion était un plaisir, et les « Thérapeutes », qu'ils fussent chrétiens ou juifs, n'altérèrent en rien les relations des deux érudits. Montfaucon tient le président au courant des

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17703, f° 188.

nouvelles littéraires et lui prête même des manuscrits, ce qui est, si nous ne nous trompons, la plus grande marque de confiance qu'un amateur puisse donner à un autre.

« Dijon, 23 décembre 1723.

« Je[1] vous rends, mon Révérend Père, écrit un jour Bouhier, mille très humbles grâces, de votre attention pour le beau manuscrit d'*Horace*. Puisque vous voulez bien me l'envoyer, vous n'avez qu'à le faire porter au carrosse ordinaire, enveloppé d'une bonne toile.

« Il me sera rendu sûrement, et je tâcherai de ne le guère garder. »

Jusqu'à la fin, la correspondance de Montfaucon et de Bouhier reste sur ce pied d'aimable intimité, et là encore, le célèbre président justifie l'éloge que lui donne d'Olivet. « Ce fut, dit-il, un savant de premier ordre, mais un savant poli, modeste, utile à ses amis, à sa patrie, à lui-même. »

Nous pourrions nous arrêter plus longtemps à Dijon, où les traditions du siècle dernier duraient encore et qui possédait une société animée goûtant fort le bel esprit. Il faudrait parler de l'aimable Père Oudin, ce Jésuite de tant d'esprit, qui assista Bouhier à sa mort toute chrétienne, quoi qu'en aient dit les philosophes, et nommer d'autres littérateurs ou érudits; mais nous

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17703, f° 193.

n'avons nullement la prétention d'être complet, et le lecteur ne nous en saura pas mauvais gré. Nous ne cherchons qu'à donner en quelques traits rapides la physionomie de quelques-uns des érudits de province qui correspondent avec dom Bernard, et nulle part, dans cette promenade un peu désultoire à travers la France du commencement du dix-huitième siècle, nous ne ferons un long séjour. C'est ainsi que nous ne nous arrêterons pas à Besançon, où cependant le président Boisot, le possesseur des papiers de Granvelle, achetés par son oncle, le savant abbé de Saint-Vincent, nous appellerait à juste titre. Mais ce très digne héritier d'une des familles les plus considérables du parlement de Franche-Comté, magistrat tout dévoué à sa charge et lettré, n'a rien de très original, et nous le laisserons au milieu de sa collection si fort renommée alors pour les manuscrits précieux qu'elle renfermait.

A Grenoble, c'est encore un magistrat, l'aimable marquis de Valbonnais, président de la chambre des comptes de la ville, conseiller d'État et membre de l'Académie des inscriptions, dont nous trouvons le nom parmi les correspondants de dom Bernard.

Après une jeunesse légère, Valbonnais était devenu un magistrat intègre, très occupé de ses devoirs, et un érudit consciencieux, tout en restant un homme du monde accompli. Ses ouvrages sur le Dauphiné, sur les princes qui avaient porté le nom de Dauphin et la juridiction du parlement de Dauphiné, étaient

savants et pleins de recherches; tandis que sa jolie maison remplie d'objets d'art, les concerts qu'il y donnait trois fois la semaine, l'amabilité de sa conversation, attiraient autour de lui la société la plus élégante et la plus polie. Devenu aveugle, M. de Valbonnais supportait sa cécité avec une patience admirable, et ses hôtes ne s'en apercevaient pas, tant il cachait son infirmité sous la bonne grâce la plus aimable. Admis aux Inscriptions en 1728, Valbonnais était depuis longtemps en rapport avec Montfaucon, qu'il allait voir lors de ses séjours à Paris et dont il aidait les recherches, mettant à sa disposition la profonde connaissance qu'il avait d'une des provinces de France où l'antiquité latine et le moyen âge avaient laissé le plus de traces.

De Grenoble à Lyon, la route n'est pas longue : là, c'est encore un président que nous rencontrons, M. de La Tourette, non plus au parlement, mais à la cour des monnaies. D'une des plus anciennes familles du Lyonnais, La Tourette fut pendant le siècle dernier l'un des plus habiles connaisseurs en livres et l'un des hommes les plus lettrés de Lyon, qui en comptait alors beaucoup. Sa bibliothèque était célèbre pour le choix des ouvrages et la beauté des reliures. Mais ce bibliophile passionné n'aimait pas seulement le dehors des livres, c'était un érudit au goût fin et juste : c'est comme tel que nous le voyons figurer parmi les correspondants de Montfaucon. Devenu prévôt des marchands de la

ville de Lyon, M. de La Tourette sut faire aimer son administration et la rendre utile, et resta jusqu'à la fin un ami des lettres. Son fils devait hériter de son esprit et de son amabilité : botaniste distingué, il fut l'ami de Rousseau et réussit à désarmer la méfiance du terrible philosophe, qui loue sa bonne grâce héréditaire.

Si nous remontons le Rhône, notre première station sera dans la vieille ville des Papes, Avignon. Là, ce n'est plus un président, mais un marquis de fort bonne noblesse et très grand antiquaire, qui nous arrête. Le marquis de Caumont, d'une ancienne maison du comtat Venaissin, était alors célèbre dans tout le Midi de la France, pour son goût pour les antiquités grecques et romaines. Vivant dans un pays où les traces de la domination romaine abondent et près de Marseille, qui était la porte de l'Orient pour les Français, il avait réuni une collection admirable dont il était très fier, et qu'il avait enrichie de nombreux antiques arrachés sans grand respect de leur intégrité aux monuments romains, qu'on trouve à chaque pas en ces contrées. Ce vandalisme, né de l'irrésistible passion du collectionneur, lui a été très vivement, et non sans raison, reproché depuis. Sa correspondance avec l'auteur de l'*Antiquité expliquée* est abondante. Elle mériterait de voir le jour, bien qu'elle soit presque exclusivement relative à l'érudition antique et que, par conséquent, elle ne s'adressât qu'à un public restreint. Mais elle pourrait servir de document curieux sur l'état de la

science à cette époque, et elle est du reste écrite avec vivacité, agrément, et avec cette bonne grâce parfaite qui est comme la marque du temps. Le marquis de Caumont se met pour ainsi dire aux ordres de Montfaucon. Il lui envoie sans cesse des dessins faits d'après les monuments de la contrée, et rien ne lui coûte pour complaire à l'illustre dom Bernard.

« A Avignon, ce 21 septembre 1717.

« Il[1] n'a pas tenu à moi, mon Révérend Père, écrit-il un jour à Montfaucon, que vous n'ayez reçu plus tôt les dessins dont M. l'abbé d'Avejan vous avait parlé, et qu'il s'était chargé de vous offrir de ma part. J'en ai ramassé un assez grand nombre. Je souhaite qu'il s'en trouve quelques-uns, parmi ceux que je vous envoie, qui méritent d'être placés dans l'ouvrage dont vous allez enrichir la république des lettres, et dont le succès répondra à la haute idée que le monde savant s'en est formée. Je vous réponds de l'exactitude de mes dessins, ils ont été faits sous mes yeux, la plupart; les autres m'ont été envoyés par des personnes versées dans l'étude de l'antiquité. J'ai ajouté à ceux que vous paraissiez désirer un dessin très exact de ce qui reste d'un arc de triomphe à Carpentras. Je ne sais si ma conjecture vous paraîtra trop hasardée, et si vous approuverez la pensée que j'ai sur ce monument, que

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17704, f° 48.

je crois être le plus ancien de ceux qui nous restent, à Rome et ailleurs.

« Quelque perquisition que j'aie faite, je n'ai pu déterrer nulle part le prétendu temple soutenu de colonnes corinthiennes dont le voyageur anglais vous donna le dessin. Je me suis adressé pour cela à tous les antiquaires de ma connaissance répandus dans diverses provinces du royaume. Le voyageur peut s'être trompé et avoir pris pour un temple de Vesta le beau mausolée qui se voit à Saint-Remy en Provence, et les tritons et les hippopotames qui en ornent la frise pour des têtes de bélier. L'architecture de ce mausolée est d'un goût excellent; si je ne pensais que vous en avez déjà un dessin, je me serais mis déjà en devoir de vous en fournir un.

« Je n'ai pu tirer de M. Mignard [1] que le dessin d'un des côtés de l'arc de triomphe d'Orange et le plan de tout l'ouvrage; il a accompagné ce dessin d'une lettre pour vous; c'est encore beaucoup pour un homme d'un âge très avancé et accablé d'infirmités.

« Je vous envoie aussi un arc de triomphe dont les restes se voient encore à Cavaillon. Quoiqu'il n'y ait rien de fort singulier dans ce monument, j'ai cru devoir vous en faire part, d'autant mieux qu'il n'a été rapporté dans aucun livre, et qu'aucun voyageur n'en a fait mention. Je pourrais dire la même chose de celui

[1] Il s'agit ici d'un architecte, cousin germain de l'illustre peintre Mignard

de Carpentras ; vous en ferez, mon Révérend Père, tel usage que vous jugerez à propos, de même que de tous les dessins que vous trouverez ci-joints.

« J'ai tiré une bonne partie des dessins que je vous envoie de M. Granier, dont le cabinet est très riche en divinités égyptiennes, et qui l'augmente chaque jour par le commerce qu'il a en Levant.

« Je continuerai, mon Révérend Père, à vous faire part des découvertes d'antiquités qui parviendront jusqu'à moi.

« Je m'estimerai trop heureux si je puis par là vous donner un témoignage public de la haute estime que j'ai pour votre mérite et vous persuader que je suis, avec un attachement respectueux, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Le marquis de Caumont. »

L'érudit provençal ne vit absolument que pour la science : son ardeur même est touchante, tant elle est grande. Lorsque le livre de Montfaucon sur l'*Antiquité expliquée* va paraître, sa joie déborde, et il lui écrit naïvement qu'il a déjà fait provision « d'un beau maroquin du Levant, pour le faire relier ». Plus tard, il soupire après le *Supplément*. A chaque lettre, c'est le récit de quelque nouvelle découverte faite par quelque savant de la contrée ou par lui-même et qu'on n'a garde de laisser ignorer à dom Bernard. C'est à peine si la fameuse peste de Marseille interrompt la corres-

pondance et arrive à distraire M. de Caumont de son unique préoccupation :

« A Avignon, le 10 mars 1723.

« La[1] vie ambulante et laborieuse, mon Révérend Père, écrit-il à Montfaucon, que j'ai menée depuis plus de deux ans, à cause de la contagion, m'a privé du plaisir de vous faire part de certaines découvertes en fait d'antiquités qui auraient pu vous intéresser. Voici enfin le commerce rétabli, et je puis en quelque façon réparer le temps perdu. Je n'ai point négligé de souscrire pour votre *Supplément,* je suis dans l'impatience de le voir paraître. M. de Mazaugues m'a écrit qu'il vous avait envoyé divers dessins, tant des antiquités de notre Provence que de celles que renferment divers cabinets des curieux de cette province. Il y a déjà quelque temps qu'on découvrit à Apt deux statues de marbre d'un travail assez beau ; je puis vous en envoyer les dessins avec les conjectures d'un savant de cette contrée. Je vous supplie, mon Révérend Père, de m'apprendre si nous pouvons espérer de voir bientôt paraître votre *Supplément,* et d'être persuadé que je suis avec respect, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Le marquis DE CAUMONT. »

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17704, f° 58.

Puisque la lettre que nous venons de citer comme échantillon de la passion du marquis de Caumont pour tout ce qui regardait la « belle antiquité », nous transporte au moment de cette fameuse peste de Marseille, qui s'étendit dans tout le Midi, voici à côté un billet tout maculé de parfums et lacéré de part en part par la poste, qui parle bien plus vivement encore du terrible fléau. Il nous a paru intéressant à reproduire comme une preuve de la curiosité passionnée qu'excitaient alors les travaux de Montfaucon. C'était en effet donner une preuve d'un goût bien vif pour les études archéologiques que d'y penser au sortir des ravages de cette peste qui laissait après elle de si lugubres traces.

« Alais, 22 septembre 1722.

« Le [1] malheur que j'ai eu, mon Révérend Père, d'être enfermé pendant un an dans une ville pestiférée, m'a fait ignorer que vous donniez encore une suite considérable à votre livre de l'*Antiquité expliquée*. Je ne sais si je serai à temps pour être admis au nombre des souscripteurs, et si l'empressement que j'ai pour tout ce qui vient de vous, joint à l'impossibilité où je me suis trouvé de pouvoir suivre là-dessus mon inclination, me procurera quelque privilège. Je suis, avec la plus parfaite considération, mon

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 1707, f° 163.

Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« † Charles, évêque d'Alais. »

Avant de quitter Avignon et le marquis de Caumont, il nous faut encore faire une courte visite à Carpentras, où nous appelle l'une des figures les plus intéressantes du monde savant de ce temps, celle du baron de La Bastie. C'était un tout jeune homme, qui, après quelques velléités de vocation religieuse, un court séjour au régiment et enfin de fortes études de droit, s'était livré tout entier avec une ardeur excessive aux études d'érudition. Disciple de Bouhier et de Valbonnais, dont nous avons parlé tout à l'heure, le jeune La Bastie avait porté dans son travail toute l'ardeur de la jeunesse, allant jusqu'au delà de ses forces. Archéologie antique, dissertation sur les auteurs anciens, sur saint Louis, vie de Pétrarque, numismatique, collaboration aux œuvres de Muratori et de Maffei, rien ne suffisait à sa passion d'apprendre. Associé de l'Académie des inscriptions à trente-trois ans, il prit tout de suite une part importante aux délibérations de la docte assemblée. Un pareil amoureux de la science, qui mettait à l'étude toute l'impétuosité de la jeunesse, ne pouvait rester étranger à Montfaucon, et ses lettres figurent avec honneur parmi la correspondance qui reflète si fidèlement tout un côté de la société d'autrefois. Une mort prématurée, suite de ses excès de travail, fit, de

bonne heure, disparaître La Bastie : par une étrange ironie du sort, son castel seigneurial de La Bastie, situé à peu de distance de Carpentras, était bâti sur un emplacement rempli de débris antiques que des fouilles ont fait connaître depuis, mais tout à fait ignorés de son vivant. Ce serait peut-être aussi ici le lieu de parler du célèbre évêque de Carpentras, d'Inguimbert, qui a fondé la bibliothèque, remplie de livres et de manuscrits précieux, où les érudits modernes font tant d'heureuses découvertes; mais nous retrouverons plus tard ce curieux personnage, dont le séjour permanent à Carpentras est postérieur au moment qui nous occupe.

A Aix, comme dans presque toutes les villes du Midi, nous trouvons des correspondants de dom Bernard. C'est d'abord le président de Mazaugues, qui avait épousé la nièce du fameux Peiresc et s'efforçait de sauver les manuscrits et les lettres de ce grand savant. Dans sa jolie maison de campagne, située à la porte d'Aix, il avait réuni tout ce qui restait des collections de son oncle et toutes les lettres qui avaient échappé à l'incurie de ses premiers héritiers.

Puis c'est le marquis d'Aubais qui, dans son vieux château seigneurial, non loin de la ville, possède une belle bibliothèque qu'il enrichit chaque jour. C'était un écrivain qui ne manquait pas de mérite et une sorte de Mécène pour tous les gens de lettres de la province et même du reste de la France, qu'il protégeait de son crédit et de sa fortune. A Nîmes, c'est

l'abbé Fléchier, neveu du célèbre orateur, le chanoine Folard et d'autres encore, qui envoient leur tribut au portefeuille de Montfaucon. Nous ne faisons que les nommer, car nous les retrouverons en parlant de la volumineuse correspondance de Folard avec dom Thuillier.

L'archevêque de Narbonne, ce prélat instruit et éclairé qui provoqua la refonte du *Gallia christiana* et fit entreprendre aux Bénédictins cette *Histoire du Languedoc* qui est restée un de leurs plus beaux travaux, ne pouvait manquer de trouver sa place dans cette revue des correspondants français de Montfaucon, et l'on peut lire dans la collection bénédictine plusieurs de ses lettres, toutes écrites avec une bonne grâce et une simplicité parfaites. Mais pour achever notre tournée dans le Midi, il nous faut aller jusqu'à Montpellier, où nous trouverons l'un des correspondants les plus assidus de l'abbaye. Sur notre route, nommons en passant le Marseillais Vigord, qui, intendant de marine de son état, était devenu l'un des premiers numismates de France et possédait une très belle collection, dont il communiquait volontiers à Montfaucon les pièces les plus rares.

Montpellier, avec son Parlement, sa Faculté de médecine, ses vieux hôtels habités par la noblesse du pays, était encore, au dix-huitième siècle, une des villes les plus importantes de France, un centre où la vie provinciale, déjà fort sur son déclin, gardait le plus

d'animation. Les lettrés, les érudits n'y faisaient pas défaut, et la ville s'enorgueillissait de posséder plusieurs beaux cabinets d'antiquités. Les « d'Aigrefeuille » tenaient le premier rang dans cette société de province. C'était une vieille famille de la ville, dont les membres avaient toujours exercé les charges les plus importantes. Le premier historien de Montpellier et de ses environs devait être un d'Aigrefeuille. Deux d'entre eux sont en correspondance régulière et très suivie avec Montfaucon.

Le président d'Aigrefeuille et plus tard son fils, également membre du parlement de Montpellier, sont eux aussi des amateurs passionnés d'érudition, et ils écrivent de longues lettres à dom Bernard, toutes pleines de nouvelles scientifiques. Ils lui communiquent les découvertes faites dans les environs de la ville, lui envoient des dessins, s'occupent de trouver des souscripteurs aux ouvrages des Bénédictins, et reçoivent à bras ouverts Claude de Vic et dom Vaissette, lorsque ceux-ci font la tournée d'érudition destinée à préparer l'*Histoire du Languedoc*. Mais le double orgueil du noble d'ancienne race et du collectionneur fier de ses collections se fait aussi voir souvent d'une façon assez comique dans les savantes missives des deux d'Aigrefeuille.

« Je [1] vous demande une grâce, écrit le président

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17707, f° 3.

« d'Aigrefeuille à Montfaucon, qui est de vous informer « du Révérend Père de Sainte-Marthe s'il a inséré dans « son livre de *Gallia christiana* le titre que je lui ai « envoyé il y a quelques années, et s'il y fait mention « de notre maison, et si dans l'*Histoire du Languedoc* « à laquelle vos Pères travaillent, ils y font aussi men« tion de notre maison comme ils l'ont promis; je leur « ai baillé un extrait de notre généalogie dont ils « pourront prendre ce qu'ils jugeront à propos pour « y mettre. »

A plusieurs reprises on revient, avec une insistance voisine de l'indiscrétion, sur cette fameuse généalogie des d'Aigrefeuille, qu'on voudrait bien voir insérer dans quelque ouvrage des Bénédictins, un de ces ouvrages qui font loi et inscrivent définitivement ceux dont ils enregistrent les fastes généalogiques sur les tables de l'antique noblesse. Le bon président voudrait surtout faire constater qu'il est de la famille de trois cardinaux, d'Aigrefeuille ou d'Agrefeuille, qui jouèrent un rôle. Constamment il écrit à Montfaucon sur ce sujet, et celui-ci a beau faire la sourde oreille, il revient toujours à la charge, toujours avec aussi peu de succès. Puis ce sont les trésors d'un riche cabinet de curiosités qui sont énumérés avec une complaisance évidente :

« Mon [1] cabinet, écrit-il, est composé d'une grande

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17707, f° 27.

et belle bibliothèque, de quantité de beaux tableaux, de grand nombre d'antiquités, raretés et curiosités, et de médailles en bronze, en argent et en or. Je vous envoie en gros un état mal fait de ce qu'il y a. Il faudrait une main de papier pour vous en envoyer un inventaire en détail, mais je suis assuré qu'il y a quantité de choses antiques fort curieuses et fort recherchées. Si vous me marquez précisément ce que vous souhaitez, je me ferai un grand plaisir de vous l'envoyer.

« J'ai une médaille unique du moyen bronze..... Je vous prie de m'en faire honneur dans votre *Supplément* et de faire une mention honorable de moi dans votre *Supplément*. Vous m'obligerez infiniment.

« J'ai l'honneur, etc.

« D'Aigrefeuille.

« Montpellier, ce 12 avril 1720. »

Les lettres [1] des deux d'Aigrefeuille sont très nombreuses. La figure du vieux président tout bouffi de ses prétentions nobiliaires, de l'érudit, du collectionneur et en même temps de l'homme plein d'honneur et d'une piété sincère, se dessine à merveille dans cette suite de missives qui embrassent une longue période. Il ne peut rentrer dans notre sujet de citer de plus nombreux extraits de la très abondante correspon-

[1] On peut consulter, sur le président d'Aigrefeuille, la très intéressante notice composée par A. Germain (Montpellier, 1862) d'après la correspondance de ce curieux personnage.

dance de M. d'Aigrefeuille avec Montfaucon. Le peu que nous en avons dit montre encore une fois tout ce qui se cachait de vie scientifique ou littéraire dans ces anciennes provinces de France, déjà alors si fort méprisées par les beaux esprits de Paris.

Un autre correspondant de Montfaucon à Montpellier, Bon de Saint-Hilaire, était, lui, plus qu'à moitié Parisien, bien qu'il fût revêtu de la charge de premier président de la chambre des comptes de Montpellier, membre de l'Académie des inscriptions. Lié avec tous les savants du temps, le président Bon avait dû une grande mais passagère renommée à sa dissertation, si célèbre au dix-huitième siècle, sur l'araignée, où il enseignait l'art de filer la soie avec laquelle cet insecte tisse ses toiles. Ce mémoire fut lu dans toute l'Europe et alla jusqu'en Chine, où un missionnaire le traduisit en chinois pour le faire lire à l'Empereur, qui en témoigna hautement son admiration. On crut un moment à une révolution dans l'industrie de la soie; mais les résultats ne répondirent pas aux espérances, et, au lieu d'être l'un de ces hommes de génie dont les découvertes changent la face du commerce, Bon Saint-Hilaire dut se contenter d'être un homme d'esprit, très aimable, avec des connaissances très étendues, goûté de tout le monde et très recherché. Si cependant sa découverte eût été réelle, son nom eût acquis une sorte d'immortalité, tandis qu'aujourd'hui, en dehors des érudits de profession, qui sait ce que fut le président

Bon, l'ornement de Montpellier au siècle dernier, qui avait eu l'honneur d'être lu par l'empereur de la Chine et aussi par l'impératrice d'Allemagne, et avait dû même, pour satisfaire à la demande de cette princesse, lui envoyer une paire de gants de soie d'araignée?

Ses travaux sur la soie de l'araignée n'empêchaient pas le président Bon d'être un grand antiquaire, comme on disait alors. Il avait un cabinet de curiosités riche surtout en antiquités égyptiennes. Il l'ouvrit libéralement à Montfaucon, qui y puisa nombre de pièces rares, reproduites dans le supplément à l'*Antiquité expliquée*. Le Bénédictin remercia en se montrant fort admirateur d'une aussi belle collection, sur quoi le président rétorque les lignes suivantes, pleines d'une colère rétrospective contre l'avarice de son père, où vibre encore toute l'amertume du collectionneur qui a dû laisser échapper de belles proies faute d'argent pour les payer :

« A Montpellier, ce 4 mai 1721.

. . . .

. . . .

« Au reste [1], je vous félicite par avance des cinq volumes de *Supplément* que vous allez donner au public ; toute la république des lettres doit vous en faire des remerciements. Pour moi, je me propose par

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, *Correspondance*, fonds français, 17703, f° 69.

avance ce plaisir, et je veux être des premiers à souscrire. Votre politesse et votre générosité m'engagent à vous témoigner ma reconnaissance dans cette occasion, en vous assurant que je ne consentirai à l'offre que vous me faites qu'en payant le prix des autres qui ont souscrit, et je vous assure que je vous en ai la même obligation; je vous demande seulement d'être averti des premiers pour marquer par mon empressement le cas que je fais de vos ouvrages. Si feu mon père avait été aussi amateur des antiquités que je le suis, vous auriez été plus surpris encore de la magnificence de mon cabinet.

« L'illustre M. Foucault a dépensé des sommes immenses à ramasser de belles choses, et ses intendances lui ont secondé sa curiosité; mais pour nous, pauvres magistrats de village, relégués dans une ville, bornés aux libéralités d'un père qui ne connaissait point du tout le plaisir qu'il y a de s'amuser avec la belle antiquité, je n'ai pu former mon cabinet qu'avec grand'-peine et en tremblant pour ainsi dire. J'ai gémi en secret des trésors que je laissais échapper, mais il a fallu se résoudre à souffrir.

« Lorsque mon père a été mort, j'ai acquis plusieurs idoles; mais ce dont je ne me consolerai jamais, c'est d'avoir manqué le cabinet de notre cher et illustre ami M. Foucault; il voulut me le donner à crédit, à payer tant par année; mais mon beau-père, qui était un homme extraordinaire, me retint, et je n'osai jamais conclure ce marché, parce que j'attendais cent mille

écus de ce vieil Harpagon, qu'il a donnés à mon fils aîné sans que j'en jouisse, ayant nommé des administrateurs, et privé mes filles de la substitution. M. Mahudel en sait quelque chose. . . . .

. . . .

« Croyez-moi, etc.

« Bon. »

Citons encore cet autre fragment des lettres du président Bon, qui peint vivement l'effroi causé par la célèbre peste de Marseille et l'affreuse misère qu'elle amenait à sa suite dans les pays qu'elle ravageait :

« Au château de Celleneuve, le 11 octobre 1721.

« J'ai [1] reçu, mon Très Révérend Père, la lettre sans date que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai compris seulement que vous alliez à Suresnes, puisque vous me mandez que la proximité de Saint-Cloud vous procure l'honneur de faire votre cour à S. A. R. Madame, et de lui montrer quelque antiquaille. Cette princesse est respectable par mille endroits, mais la protection qu'elle donne aux savants et son amour pour la belle antiquité méritent de nouveaux éloges. Comme elle m'honore de ses bontés, je vous remercie de ne lui avoir pas laissé ignorer ce que je vous ai envoyé.

« Je voudrais être à portée comme vous de lui faire

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, *Correspondance,* fonds français, 17703, f° 73.

ma cour, mais le fléau terrible de la contagion nous menace de tous côtés. Il s'avance toujours vers nous de plus en plus, et rien ne peut arrêter le progrès de ce mal. C'est de Dieu seul que nous attendons la fin de nos misères. Elles sont grandes, puisque la disette et la rareté d'argent nous font encore plus sentir le poids de nos maux. Il faut néanmoins faire des provisions malgré la cherté des denrées. Jugez de l'embarras de ceux qui sont ruinés par les billets de banque ou par les sauterelles, qui ont ravagé nos terres d'une manière si terrible que les plaies d'Égypte n'ont rien de plus fort. J'ai eu le malheur de voir dévorer en moins d'une heure des champs d'une grandeur immense par ces insectes, qui obscurcissent le soleil comme une nuée épaisse lorsqu'ils prennent leur vol pour aller ailleurs. Ma terre de Fourques, qui me rapportait deux mille cinq cents setiers de grain, n'a pas rapporté la semence, et j'ai payé 3,000 livres de taille royale mon état.

« Je loue Dieu de tout et me soumets à sa divine providence. Je le prie de tout mon cœur de frapper plutôt sur moi que sur ma famille : c'est la grâce que je lui demande, et qu'elle daigne la conserver pour son honneur et gloire. Vous croyez bien, mon Révérend Père, qu'avec de pareils sentiments les antiquités sont négligées. Point du tout; je trouve encore le temps de m'amuser agréablement, malgré des occupations infinies.

« Je suis, etc.

« Bon. »

Enfin, avant de quitter Montpellier, il nous faut encore citer une lettre du vieil évêque de la ville, Colbert de Croissy, qui y terminait ses jours dans l'isolement que créait autour de lui son attachement obstiné aux doctrines condamnées par la bulle *Unigenitus*, qu'il ne voulut jamais recevoir. Cette obstination, qui révèle tout l'orgueil du sectaire, en avait fait le héros du parti janséniste, qui se plaisait à le considérer comme un saint, alors que toute l'austère vertu du prélat ne peut faire oublier quel tort faisait à l'Église son invincible résistance à une autorité que moins que tout autre il était en droit de contester. Retiré dans son diocèse, le prélat y supportait sans faiblir les attaques et les disgrâces, et prouvait la fermeté de son âme par l'indépendance hautaine avec laquelle il vieillissait dans son refus de soumission.

En 1724, il écrit à Montfaucon, pour le féliciter de la lettre autographe que l'empereur Charles VI lui avait envoyée, ces lignes qui, si elles n'étaient pas datées et signées, sembleraient plutôt émaner d'un philosophe du milieu du siècle que d'un vieil évêque janséniste :

« La Venne, 3 février 1724.

« Je [1] vous rends mille grâces, mon Révérend Père, d'avoir bien voulu me faire part des marques d'estime

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17704, f° 182.

et de considération que Sa Majesté Impériale vous a données; elles m'ont fait un sensible plaisir, et par rapport à vous et par rapport à l'honneur que toute la république des lettres en reçoit en votre personne.

« Il paraît que ce prince les aime et qu'il fait cas des gens savants, surtout de ceux qui emploient aussi utilement que vous faites pour l'Église les talents que Dieu vous a donnés.

« Je voudrais bien que ce qu'on me mande de Vienne fût bien sûr : que c'est l'Empereur lui-même qui a dicté cette lettre. Si cela est, c'est assurément le plus savant monarque de l'Europe. Je crois que ce serait un avantage pour les peuples si les princes qui les gouvernent voulaient bien ne pas tant se piquer d'ignorance qu'ils font ordinairement; que les rois fussent philosophes ou que les philosophes fussent rois.

« J'ai eu grand plaisir d'apprendre que les volumes de *Saint Chrysostome* paraissent, car je vous avoue que j'ai peur de ne pas voir cet ouvrage achevé. Mon âge et mes infirmités ne me donnent guère d'espérance d'en voir la fin. L'attaque de goutte dont je ne suis pas encore entièrement délivré, et qui m'a cruellement tourmenté pendant plus de deux mois, m'a empêché de vous faire plus tôt mon remerciement. Je vous prie d'être persuadé que je n'en ai pas été moins sensible à l'honneur de votre souvenir, et qu'on ne peut être avec plus de considération que je le suis, mon Révé-

rend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« † Charles-Joachim, évêque de Montpellier. »

Que les rois fussent philosophes ou que les philosophes fussent rois, voilà, pour un des derniers représentants du siècle de Louis XIV, une réminiscence de Platon qui a un parfum philosophique fort singulier sous la plume d'un évêque, et ce qu'on pourrait appeler du Montesquieu avant la lettre. Après cette visite faite à l'un des plus intrépides défenseurs des tristes et étroites doctrines qui ont eu une si funeste influence sur les esprits, il nous faut achever cette revue des correspondants de Montfaucon, et, du Midi, passer au Nord.

Dans les provinces de l'ouest et du nord de la France, les correspondances de Montfaucon sont aussi nombreuses que dans les provinces du Midi, mais elles changent un peu de caractère; ce que nous appellerions aujourd'hui l'élément laïque diminue; la plupart des lettres viennent de ces puissantes abbayes bénédictines dont la Bretagne, la Normandie, l'Artois, la Champagne étaient couverts. Ce sont presque toujours des lettres d'érudition, où se glissent cependant parfois des allusions au jansénisme et aux fâcheuses affaires que leur opposition attirait à plus d'un Bénédictin récalcitrant. Il y a les Bernardins de province, ceux qui sont tout dévoués à dom Bernard et suivent avec intérêt ses travaux. Il y a aussi les anti-Bernardins, ceux qui s'in-

surgent en secret ou en public contre la position prépondérante qu'il a su se faire dans son Ordre, ceux qui avaient envie de venir à Saint-Germain des Prés et, ne pouvant y parvenir, l'accùsaient de ne vouloir pas de rivaux. C'est le reproche que formule avec vivacité dom Liron, l'un des Bénédictins de Saint-Vincent du Mans, aussi savant que mordant critique, un moment seulement appelant de la Bulle, mais au demeurant très mauvaise tête. Les supérieurs de Saint-Maur ne voulurent jamais le faire venir à Paris, où son humeur querelleuse eût retardé au lieu d'avancer l'acceptation des religieux qui restaient obstinés dans leur appel à la Bulle et qu'on ne parvint à ramener que par degrés. De là des plaintes fort amères de dom Liron, qui accuse dom Bernard d'être l'auteur de ses maux. Fidèle à notre résolution, nous laisserons complètement de côté tout ce qui regarde les affaires religieuses dans les correspondances de Montfaucon, et nous allons, en quelques mots seulement, essayer de donner la physionomie de cette partie que nous appellerons septentrionale de la correspondance française de dom Bernard, si on nous passe l'étrangeté du terme.

C'est ainsi que nous voyons, pour ainsi dire, défiler tous les noms des grandes abbayes bénédictines, Marmoutier, Saint-Vincent du Mans, Landevenec, Saint-Vandrille, Jumièges, Saint-Taurin, le Bec, et d'autres encore. Dom Toussaint envoie même un long mémoire sur les abbayes bénédictines de Normandie, où l'on

trouverait sans doute plus d'un détail intéressant les archéologues.

Les lettres de Louis Lepelletier, auteur du premier *Dictionnaire de la langue bretonne,* viennent de Landevenec, ce monastère perdu au fond des bruyères de la Bretagne. Elles sont couvertes de dessins à la plume sur les antiquités du pays. Celles de dom Maur Audren de Kerdrel, abbé de Saint-Vincent du Mans, sont, pour la plupart, relatives à la grande entreprise littéraire de la collection des *Historiens de la Gaule,* dont Montfaucon eut un moment l'idée de se charger, idée à laquelle il ne donna pas suite. Elles sont intéressantes et écrites avec une simplicité qui ne manque pas de charme. Voici, par exemple, le plan de campagne que trace dom Maur pour arriver à faire commencer l'œuvre dont Martin Bouquet finit par être chargé. On dirait un général qui rédige des instructions pour un jour de bataille. Nous la citons comme un échantillon intéressant de la stratégie bénédictine, au moment où un religieux de Saint-Maur se décidait à entreprendre une grande œuvre :

« Mon[1] Révérend Père,

« M. le Supérieur de la mission du Mans va à Paris

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17702, f° 64. Cette lettre et la suivante ont déjà été publiées dans le beau livre de M. Delisle sur le cabinet des manuscrits à la Bibliothèque, ouvrage où l'érudition n'est égalée que par l'art de mettre en œuvre les documents.

pour l'assemblée de sa congrégation et me prie de lui procurer la connaissance de Votre Révérence. Je le fais avec plaisir. C'est un homme de mérite que je connais depuis longues années, et il a souscrit pour votre ouvrage des Antiquités. Je vous prie de lui faire bien des honnêtetés, mais voici une affaire importante. Mgr le chancelier[1], à qui j'avais fait l'ouverture de mon dessein sur les anciens *Historiens de France,* n'étant encore que procureur général, se réveille sur ce projet et me fait écrire par un avocat du Parlement nommé de Laurière, rue du Cimetière de Saint-André, pour me demander qui sont les religieux sur qui je jetais les yeux pour l'exécution de ce dessein. Je vais lui faire réponse et lui dirai que je vous désignais pour vous mettre à la tête de ce travail, dès le moment que vous auriez fini vos Antiquités, c'est-à-dire au commencement de 1719. Que cependant, si j'étais resté à Paris, j'aurais pris des mesures pour chercher tout ce qui aurait pu entrer dans les historiens de la première race, que nous avions eu de fréquents entretiens sur cette matière, et que je ne connaissais personne qui connût mieux notre histoire et qui fût plus en état de présider à cette entreprise si nécessaire à l'État, et que nous choisirions, de concert, deux ou trois autres jeunes religieux propres pour ce genre de travail et qui, dans la suite, pourraient succéder à ceux qui manqueraient pour conti-

[1] Le chancelier d'Aguesseau

nuer et consommer cet ouvrage. Je crois qu'il serait à propos que vous vissiez sans délai M. de Laurière, et même Mgr le chancelier sur ce projet ; vous lui en direz plus dans une conférence que je ne pourrais écrire. Dom Ursin Durand, dom Charles de La Rue, dom Martin Bouquet, dom Vincent Thuillier seraient très propres pour travailler avec vous à Paris ; il faudrait aussi faire choix de trois ou quatre religieux pour examiner, chercher, fouiller tous les manuscrits, titres, archives, cabinets de curieux, bibliothèques d'où l'on pourrait tirer du secours pour l'illustration de notre *Histoire gallicane,* et on leur donnerait pour leur servir de règle le mémoire que j'avais dressé de concert avec vous. Ces trois ou quatre religieux qu'on mettrait dans chaque province auraient aussi besoin d'un dessinateur habile pour dessiner tous les anciens monuments qui se trouvent sur les lieux et prendre les sceaux remarquables.

« Enfin, vous en pourrez dire à Mgr le chancelier dans une ou plusieurs conférences plus que je ne pourrais en écrire. J'appréhende que le régime, de la manière dont il est composé, ne fasse de mauvaises difficultés dans l'exécution, mais aussi ils seront obligés de plier sous le poids de l'autorité de Mgr le chancelier. Il est donc à propos que vous voyiez incessamment M. de Laurière, avocat, et ensuite Mgr le chancelier pour régler toute chose. De mon côté, vous pouvez l'assurer que je quitterai volontiers mon titre d'abbé de

Saint-Vincent pour travailler avec vous de concert et avec vos associés. Quand il vous plaira, je vous enverrai tout ce que M. du Cange avait fait pour dresser son plan. Je l'ai apporté au Mans. Mais on peut compter que je ne le donnerai qu'à Mgr le chancelier ou à vous privativement à tout autre. La note que vous m'avez envoyée de dom Joseph Vaissette sur le manuscrit qu'on vous a envoyé de Liège, dom Ursin m'a écrit aussi les mêmes remarques, cette note, dis-je, fait voir que les auteurs que Duchesne a donnés demandent une grande discussion. En voilà assez pour ce voyage ; je suis certainement plus que personne et d'un attachement inviolable, mon Révérend Père,

« Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère.

« Fr. Maur Audren.

« Le 23 juin 1717. »

Deux jours après, nouvelle missive de dom Maur, qui tient à faire aboutir le projet et met à son succès tout son entêtement de Breton bretonnant :

« Mon [1] Révérend Père,

« M. Baluze m'écrit aussi sur la même matière que M. de Laurière et de la part de Mgr le chancelier. Je leur réponds à tous deux sur le même ton, c'est-à-dire

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17702, f° 66.

dans le même esprit que je vous écrivais ma dernière lettre. C'est-à-dire que j'étais convenu avec vous, avant ma sortie de Paris, que vous auriez la direction de ce travail après avoir fini vos *Antiquités,* que vous feriez le choix convenable de nos ouvriers pour travailler sous vous à Paris, et que nous prendrions ensemble des mesures pour mettre trois ou quatre ouvriers dans chaque province pour visiter les archives, avec un dessinateur pour prendre les inscriptions, les monuments antiques, les sceaux importants qui se trouvent au bas des chartes. Il est donc nécessaire que vous voyiez M. Baluze, M. de Laurière et M. l'abbé Renaudot, à qui je me suis donné l'honneur d'écrire en sortant de Marmoutier, et que vous vous rendiez maître de cette entreprise.

« Il me paraît, par une lettre de dom Edmond Martenne, qu'il ne serait pas fâché d'en être l'intendant; c'est ce qui m'a porté à m'expliquer à M. de Laurière.

« J'embrasse vos deux aides de camp et suis, mon Révérend Père et très cher dom Bernard, tout à vous et sans réserve ni restriction quelconque.

« F. Maur Audren.

« Le 27 juin 1717. »

On retrouve cependant parmi les correspondants du Nord les mêmes contrastes que parmi ceux du Midi. Les noms les plus disparates s'y heurtent également dans un commun amour de la science. C'est ainsi qu'à Nantes, la ville maritime et commerçante par excel-

lence, nous trouvons, parmi les correspondants de dom Bernard, Gérard Mellier. C'était, au début du dix-huitième siècle, le trésorier général de Bretagne, et il avait su se rendre si populaire, malgré ces fonctions d'ordinaire regardées d'un très mauvais œil, qu'à plusieurs reprises il fut nommé maire de la ville de Nantes, dont une promenade porte encore son nom. Ce personnage, qui aux autres originalités de sa vie joignit celle de mourir dans la pauvreté, après avoir géré de longues années les finances de la province, était en même temps qu'un bon administrateur un grand amateur d'antiquités et un adorateur « des belles Muses ». Son nom tout démocratique, qui n'est suivi d'aucun titre honorifique et n'évoque qu'un souvenir purement local et administratif, figure avec honneur au milieu des correspondants de Montfaucon. Profitant avec adresse des occasions fréquentes que lui fournissaient ses voyages dans les différentes parties de la Bretagne, Mellier avait su réunir un fort beau « cabinet d'antiquités » et un médaillier dont il donne souvent des nouvelles à dom Bernard.

« A Nantes, le 10 avril 1717.

« Mon [1] Très Révérend Père,

« Je crois devoir joindre au dessin de la figure vue de face que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, celui de

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17710, f° 195.

la même figure vue par derrière, pour la mieux faire connaître.

« Je joins aussi sur le même papier, mon Révérend Père, un dessin très exact de la tête et du revers d'une pièce de métal qui a été trouvée avec quelques autres dans la terre auprès de cette ville. J'en ai eu trois, dont celle que j'ai fait copier est la mieux conservée; elle me paraît composée de deux cinquièmes parties d'or, alliées avec un autre métal; le contour de la tête me paraît être d'assez bon goût; la pièce a dans l'original les mêmes inégalités dans le contour qui ont été imitées dans le dessin; les deux autres pièces sont d'un goût misérable et monstrueux, quoiqu'on ne laisse pas de remarquer qu'on a voulu y empreindre la même tête et le même revers que celui du dessin joint à cette lettre; l'une de ces pièces est de semblable métal, l'autre paraît mêlée d'argent et de billon. Je crois que ce sont des monnaies gothiques. Je vous serai très obligé si vous avez la bonté de m'en dire votre sentiment. Je suis avec beaucoup d'attachement et de respect, mon Très Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Mellier. »

Une autre signature, relevée au bas d'une lettre adressée à Montfaucon, a attiré notre attention d'une façon toute différente. C'est celle du comte de Beauharnais, dont le nom a pris une célébrité qui aurait

sans doute bien étonné l'honnête officier de marine qui le portait au commencement du siècle dernier.

Les Beauharnais étaient une ancienne famille de l'Orléanais qui s'établit à la Martinique au milieu du dix-huitième siècle, probablement à la suite des navigations de celui dont nous pourrions citer les lettres. Ces épîtres, qui n'ont rien de remarquable en elles-mêmes, sont curieuses comme témoignage de la culture intellectuelle du temps, si l'on songe qu'elles sortent de la plume d'un officier de marine, qui passait sa vie soit sur mer, soit dans les ports. Si nous ne craignions d'être trop long, nous en citerions quelques fragments, et l'on serait étonné de l'intérêt vif et intelligent qu'elles révèlent pour un ordre de connaissances qui semblent avoir si peu de rapport avec les préoccupations ordinaires d'un marin. M. de Beauharnais a acheté, lu et goûté l'*Antiquité expliquée*. Mis en éveil par cette lecture, il ne s'en tient pas à une simple connaissance spéculative, il se met lui-même à la chasse des vieux monuments et envoie à dom Bernard une vraie dissertation sur un tombeau ancien découvert dans l'île de Ré. Son morceau est approuvé, et le marin en est enchanté. Ces rapports entre un vieux moine et un officier de marine, ainsi que les lettres du capitaine d'artillerie que nous avons citées plus haut, témoignent d'un goût toujours plus vif dans toutes les classes élevées pour la connaissance du passé, qu'il est intéressant de constater.

Avec l'évêque de Vannes (d'Argouges) et l'évêque de Saint-Malo (Desmarets), nous nous retrouvons dans notre société habituelle, plus ecclésiastique que militaire. Tous deux sont fort des amis de dom Bernard, le consultent et l'aident dans ses travaux. Si nous passons tout à fait dans le Nord, nous trouvons à Saint-Quentin un de ces érudits modestes et inconnus qui n'ont laissé d'autre trace que leurs importantes collections de documents, fruit d'une vie de recherches et de travaux. Le fonds Fauvel, à la Bibliothèque, rappelle seul l'existence de ce savant, qui consacra toute sa vie, dans l'ombre d'un prieuré de province, à réunir les pièces qui ont perpétué le souvenir de son nom auprès de ceux qui profitent aujourd'hui de ses patientes investigations.

Nous pourrions, en nous dirigeant vers l'Est, continuer notre revue des correspondants bernardins, parler de l'évêque duc de Langres (Gondrin) ou des cardinaux de Rohan et de Soubise, aussi bien que de simples érudits qui formaient à Strasbourg une société vivante et animée, tels que Schœpfling, alors connu dans l'Europe entière et que nous retrouverons plus tard à Saint-Germain des Prés, ou de Wenker, savant plus obscur; passer de là dans les abbayes de Lorraine, où les Bénédictins de Saint-Vannes, et surtout parmi eux le célèbre dom Calmet, devraient nous retenir : mais la revue risquerait d'être monotone, et, bien que nous n'ayons que trop conscience d'avoir

déjà encouru ce reproche, nous ne voulons pas le mériter davantage.

En terminant cette revue de la correspondance de Bernard de Montfaucon, nous ne nous dissimulons pas tout ce qu'elle a de superficiel et d'incomplet : certes, le champ que nous avons essayé de parcourir n'est nullement épuisé; celui qui viendra après nous y trouvera non pas seulement des épis à glaner, mais une moisson tout entière. Le but que nous nous étions proposé, celui de donner pour ainsi dire la physionomie extérieure de cette vaste collection, nous paraît cependant avoir été atteint au moins en une mesure.

La variété, l'étendue du commerce épistolaire entretenu par Montfaucon, la diversité, l'opposition même des figures qui ont défilé devant ses yeux, auront sans doute frappé le lecteur. Certes, ce ne sont plus les graves figures des savants d'autrefois. Les érudits du dix-huitième siècle se sont fort humanisés. Ils ont pris quelque chose de doux, d'avenant, qui manquait totalement à leurs devanciers. Tout était alors si fleuri, que la science la plus rébarbative était obligée, quoi qu'elle en eût, de se couvrir de fleurs. L'esprit, le bel esprit même est le vrai roi du moment, et son règne s'étend jusque dans le sanctuaire des austères études. Si la patience ne fait pas défaut à nos lecteurs, s'ils veulent bien ouvrir avec nous un petit volume intitulé *Lettres de l'abbé Folard,* qui s'est furtivement glissé au

milieu des gros in-folio de Montfaucon, ils verront qu'à l'abbaye, comme partout ailleurs au siècle dernier, l'esprit français, lorsqu'il était fin et de bon aloi, avait de droit ses petites et grandes entrées.

CHAPITRE VIII

LES FOLARD ET DOM THUILLIER.

Le trio des Folard. — Le chevalier. — Le chanoine. — Le Jésuite. — Dom Thuillier et le chevalier. — Les lettres du chanoine. — La *Traduction de Polybe* commentée par le chevalier Folard. — Le jansénisme du chanoine. — La lecture publique de ses lettres. — L'apparition du *Polybe*. — La Bastille en perspective. — Les vapeurs du chanoine. — Le chevalier devient un des fervents du diacre Pâris. — Fin des rapports de Thuillier avec Folard.

« A [1] Suresnes, dans une belle maison de campagne, en la compagnie de dom Bernard, des six Bernardins, d'un rhingrave de la maison de Nassau et d'un des plus illustres sujets de l'Académie royale d'Angleterre, c'est trop de plaisir, Monsieur le colonel. Il est vrai que vous laissez des fenêtres ouvertes et que vous gagnez le mal de dents. Mais qu'est-ce que cela pour en jeter les hauts cris? Naturellement, vous auriez dû gagner un rhumatisme universel, avec fièvre, difficulté de respirer et tension au bas-ventre. O l'homme heureux, pour qui les rhumatismes se changent en mal de dents! Tandis que vous luttiez contre ce mal de rien, j'étais aux prises avec

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 98.

les palpitations, qui s'en sont allées pour faire place à la mélancolie, qui est revenue depuis quatre ou cinq jours et qui m'assassine. » Ce début d'une lettre adressée au chevalier Folard par son frère le chanoine de Nîmes, nous permet d'entrer pour ainsi dire de plein saut dans l'étude de la curieuse correspondance conservée avec un soin tout particulier parmi les lettres des Bénédictins, dans un volume portant le titre de *Lettres de l'abbé Folard*. Quelques mots sont cependant nécessaires pour présenter au lecteur les divers personnages, avant de leur céder la parole. Voici d'abord le trio des Folard, dont il va être constamment question, le chevalier, le chanoine, le Jésuite et leur ami commun, dom Thuillier, qui est pour nous une vieille connaissance.

Le chevalier de Folard, que nous avons déjà placé parmi les membres les plus assidus de la société de l'abbaye, est certainement une des figures les plus bizarres et les plus nettement caractérisées de la première partie du dix-huitième siècle. Issu d'une famille d'Avignon, noble, mais très pauvre, ayant eu dix frères et sœurs, dont trois Jésuites, un doctrinaire, un chanoine et un soldat, le chevalier avait, dès son enfance, témoigné un goût passionné pour les armes. La lecture des *Commentaires de César* développa même ce goût jusqu'à l'exaltation : deux fois il s'était échappé de la maison paternelle pour suivre les régiments qui traversaient Avignon. Il finit par

s'engager comme cadet dans le régiment de Berry, où il fut bientôt sous-lieutenant et fit sa première campagne en 1688.

Dès lors, le chevalier ne manqua pas une occasion de se battre, et partout il se distingua, non seulement par sa bravoure personnelle, mais par son génie naturel pour la tactique, qui lui inspirait chaque jour de nouveaux expédients ou des inventions originales. Vendôme le distingua en Italie, où il enleva, avec une brillante valeur, différents postes de l'ennemi, et il lui fit donner en récompense la croix de Saint-Louis. Mais la franchise amère de son langage, ses brusqueries, son peu d'usage, son incrédulité avouée, commencèrent dès lors à lui faire tort et à lui valoir de nombreux ennemis.

Ce fut à la bataille de Cassano que Folard eut comme l'intuition de son système des colonnes et de l'ordre profond, qui lui a assuré un nom dans l'histoire de la tactique moderne et au développement duquel il consacra sa vie entière. Pendant les dernières années de la guerre de la succession d'Espagne, on le trouve toujours à côté des états-majors, offrant des plans, souvent ingénieux, mais dont il se fait un si bruyant honneur qu'on ne lui en sait aucun gré. Fait prisonnier, il refuse de livrer les instructions qu'il était chargé de porter au commandant de la place d'Aire, et résiste à toutes les offres du prince Eugène, qu'il réussit même à tromper. Lorsque la paix d'Utrecht eut

pacifié l'Europe, le chevalier Folard, n'ayant pu se faire à l'oisiveté, parcourut l'Europe entière, en quête d'aventures. En 1714, il va à Malte, où les Turcs veulent essayer de reprendre pied : mais là, comme ailleurs, son caractère impérieux lui crée de nombreux ennemis, et il est bientôt obligé de quitter l'île.

De là, Folard va à Stockholm, où Charles XII l'accueille. Bientôt même le roi chevalier s'éprend du système des colonnes et de son inventeur. Il emmène Folard avec lui dans la campagne contre la Norwège, où la mort vint mettre un terme à sa glorieuse et aventureuse carrière. Rentré en France, le chevalier fut nommé colonel et maître de camp, après la courte guerre de 1719. A ce moment, Folard, dont la tête était toujours en activité, se tourna vers la littérature et se mit à rédiger un exposé de son système des colonnes, qui avait fini par le hanter comme une obsession. Ayant une fois par hasard jeté les yeux sur un exemplaire de la Bible, qu'il avait peu lue jusque-là, il n'eut pas plutôt parcouru les livres de Moïse qu'il s'écria avec un enthousiasme comique : « Savez-vous que Moïse était un grand capitaine? Il avait inventé ma colonne. » En 1724, il publiait un volume intitulé : *Nouvelles découvertes sur l'art de la guerre*.

L'ouvrage fit du bruit et eut un certain succès. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les idées du chevalier sur la stratégie, ni de discuter leur valeur; nous n'au-

rions, du reste, aucune qualité pour le faire. Disons seulement, pour l'intelligence du sujet, que l'*ordre profond,* auquel, par amour des anciens, Folard voulait revenir, consistait à donner à la profondeur des files de troupes rangées en bataille un nombre relativement considérable de soldats, tandis que l'*ordre mince,* employé par la tactique alors en usage, ne leur en donnait que fort peu. De même la *colonne* tant rêvée par le chevalier donnait à la disposition générale des troupes une étendue beaucoup plus considérable en profondeur qu'en largeur et rangeait les différents corps en colonnes profondes, plus mobiles, plus compactes, plus propres à rompre les lignes de l'ennemi et moins aisément dispersées que la disposition contraire, qui disséminait une armée sur une ligne d'une grande étendue. Ces idées, qui contenaient en germe toute une révolution dans l'art militaire, étaient alors trop nouvelles pour ne pas soulever de vives contestations. Elles ont été reprises, agrandies depuis, et au moment des guerres de la Révolution, l'*ordre profond,* mis en œuvre par des généraux de génie, a définitivement vaincu l'*ordre mince,* et est devenu, malgré de malheureux retours aux anciennes pratiques, le fondement de la tactique moderne. Quoi qu'il en soit, malgré l'insuffisance de cette courte explication, revenons à l'auteur du traité sur les *Découvertes de l'art de la guerre.* L'ouvrage eut, comme nous l'avons dit, du succès et eut même un assez grand retentissement....

Encouragé par ce début, le chevalier eut l'idée de faire imprimer un commentaire de l'historien grec Polybe, auquel il travaillait depuis de longues années. Mais, pour arriver à mettre le plan à exécution, il lui fallait trouver un bon traducteur qui consentît à lui prêter son concours. Il ne savait pas assez bien le grec pour se charger de cette partie de la besogne, et toutes les traductions de Polybe faites jusque-là lui paraissaient fort insuffisantes. Folard se mit donc à la recherche d'un traducteur habile, et ce fut justement cette recherche qui le mena à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Voici comment il raconte lui-même, avec un singulier mélange de naïveté et de vanité, ce qu'il appelle pompeusement l'histoire de son commentaire :

« J'avais [1] lu plusieurs fois Polybe, seulement pour lire et pour m'amuser, sans aucun autre dessein. Je m'aperçus que cet auteur méritait toute autre lecture que celle d'un simple amusement. J'en fis une d'examen, de réflexions et de recherches, ce qui me jeta naturellement dans l'étude des sciences, sans lesquelles on ne saurait écrire de la guerre. Je remplis toutes les marges de mon auteur de mes observations ; je pensai alors à le commenter.

« Je me formai le plan d'un ouvrage régulier sur la guerre. J'eus l'honneur de le faire voir, en 1709, à feu Mgr le Dauphin, duc de Bourgogne, qui n'eut

[1] *Nouvelles découvertes sur la guerre,* par le sieur DE FOLARD, chevalier de l'ordre de Malte, p. 88 et seq. Paris, 1724.

pour tout défaut qu'une vie trop courte pour faire paraître ses vertus : il me fortifia dans l'exécution de mon entreprise. Il lut le projet et le trouva beau ; j'avais des ressources en ce grand prince, que je n'ai plus ; avec lui je perdis ma fortune, que je pleure bien moins que sa mort. Je méprise l'une, et ce mépris est un effet de la douleur de l'autre, qui ne doit jamais finir dans un cœur reconnaissant.

« J'eusse peut-être mieux fait d'abandonner mon ouvrage après un coup si accablant pour moi. Il y en avait un autre qui m'attendait ; car, lorsqu'on est né malheureux, la mauvaise fortune est inépuisable, son carquois est toujours rempli. La paix, si rare sous une régence et qui illustre plus celui qui nous la procure que la guerre la plus glorieuse, me fit courir en Suède, où le feu roy Charles XII m'avait fait appeler. Je portai tous mes papiers sur la guerre, et ce que j'avais écrit sur Polybe, dans le dessein de finir mon commentaire sous les yeux d'un des plus braves et des plus grands capitaines de notre siècle ; je l'avais presque achevé lorsque je me mis en route pour revenir. Ce retour ne fut pas heureux : je m'embarquai à Gottembourg sur un vaisseau qui semblait affronter les tempêtes, et qui ne laissa pas de périr par l'ignorance du pilote. Nous échouâmes aux récifs de Schager (*sic*) (Skager-rak), sur la côte du Jutland. Je perdis tous mes papiers, trop heureux de me sauver nu en chemise. Tout autre que moi n'eût plus pensé à Polybe ; je me

rembarquai sur nouveaux frais, et regardai une si grande perte comme un non avenu. Devais-je rétrograder et faire retraite après avoir réédifié un ouvrage sur un plan nouveau, plus étendu et plus méthodique que le premier? Non sans doute : il me restait un obstacle à surmonter pour l'exécution. On entend bien que je veux parler d'une traduction de mon auteur, beaucoup plus exacte que les autres.

« Je ne savais à qui recourir, je m'adressai à un ordre de savants, je consultai les uns et je proposai l'ouvrage aux autres, mais point de nouvelles. L'entreprise les épouvanta, elle leur parut trop grande et tróp vaste; je m'en doutais bien, parce qu'elle l'était en effet. Que faire? où aller? Je consulte un savant célèbre, *homo antiquâ virtute ac fide*. Vous perdez vos pas, me dit-il. Adressez-vous aux Bénédictins de Saint-Germain, vous y trouverez sûrement ce que vous cherchez. Ceux des nôtres qui peuvent entendre quelque chose du grec sont trop occupés; outre que le grec d'un historien tout militaire comme le vôtre, n'est pas une chose fort aisée à manier. Je m'aperçus alors que je n'avais pas assez étudié la carte du Parnasse, que j'avais fait une fausse route et cherché l'Attique dans le pays Latin. Je suivis le conseil que l'on m'avait donné, je courus aux Bénédictins, où je trouvai Athènes.

« Tout est grec dans cette savante congrégation, ou, pour mieux dire, on y est tout ce qu'on y doit être.

C'est le trône des sciences; on dirait qu'elles y ont établi leur tabernacle, aussi bien que les vertus. Celles-ci y sont vraies et solides, celles-là étendues et profondes; elles y paraissent sans orgueil, sans faste, simples, douces, modestes, sans ambition, sans envie et sans jalousie. Tel est le caractère de ces célèbres et pieux solitaires, qui font tant d'honneur à la France, et dont les ouvrages, comme notre estime et notre admiration, verront la fin des siècles.

« Mais pourquoi, dira-t-on, pour avoir une traduction fidèle de Polybe, m'adresserai-je aux Bénédictins, moi qui dans un traducteur demande, outre la connaissance de la langue qu'il traduit et celle en laquelle il traduit, une notion du moins légère de l'art ou de la science dont traite son original? Dom Thuillier a-t-il porté les armes ou étudié la guerre? Je réponds à cela qu'après la lecture des historiens grecs et latins, on peut déjà sans vanité se vanter d'avoir quelque notion de la guerre. Quand, pour apprendre la langue militaire, on a joint à cette lecture celle des meilleurs auteurs français qui ont parlé de guerre, on la sait encore un peu plus. Si enfin, après s'être ainsi préparé à traduire, en traduisant on consulte avec docilité les gens du métier, il semble que, sans trop de présomption, on peut espérer quelques succès. Or, je ne peux que me louer de la docilité de dom Thuillier. Il s'est souvent trouvé dans de mauvais pas d'où Casaubon et Du Ryer ne l'auraient pas tiré. Alors il traduisait mot

à mot, puis me demandait mon avis, et moyennant un coup de crayon, je le mettais au fait; permis ensuite à lui, quand il entendait son texte, de donner à la traduction tel tour qu'il jugeait bon être. Il serait fort à souhaiter que tous ceux qui se mêlent de traduire fussent aussi modestes et aussi dociles, la république des lettres en serait mieux servie, et ces messieurs plus estimés. »

Cette association assez bizarre d'un militaire de profession, qui se vantait tout haut de son incrédulité, ce trait achève de le peindre, et d'un moine fort pieux, qui n'avait de sa vie touché à une épée, fit quelque temps du chevalier un vrai Bénédictin du dehors : il passait des journées entières dans l'abbaye et s'y enfermait même quelquefois plusieurs jours de suite. Ces rapports si fréquents amenèrent un de ses frères, resté dans le Midi, à entrer en communication directe avec dom Thuillier, et furent la cause première de la correspondance que nous allons essayer de faire connaître.

L'abbé Folard, chanoine de la cathédrale de Nîmes, s'il n'avait pas couru le monde comme son frère, était un de ces esprits animés, cultivés, qui savent, sans bouger du coin de leur feu, être au courant de tout. Spirituel, mordant, caustique, le sens encore affiné par un tempérament maladif et un peu d'hypocondrie, le chanoine était un de ces Parisiens de province, comme l'ancienne France en possédait beaucoup, à qui il n'a manqué que l'occasion pour briller et tenir

leur place dans le monde des lettres. C'est lui qui va parler tout à l'heure, et nous espérons que le lecteur éprouvera comme nous la même agréable surprise à faire connaissance avec un de ces hommes d'esprit d'autrefois, qui, après avoir été goûtés par leur entourage immédiat, ont disparu sans rien laisser après eux.

Enfin le Père Folard, Jésuite, qui avait alors une certaine réputation et faisait des vers latins avec facilité et élégance, complète le trio. Il enseignait la rhétorique à Lyon, et ses cours étaient fort suivis, ce qui n'empêchait pas les deux autres, fort peu amis des Jésuites en leur qualité de jansénistes, comme nous le verrons tout à l'heure, de se moquer sans pitié du « *professeur* » et de ses tragédies latines.

Dom Vincent Thuillier, le traducteur de Polybe, est, lui aussi, une intéressante figure, bien que, hâtons-nous de le dire, d'un ordre beaucoup plus relevé. Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié que Thuillier était un des membres les plus actifs de l'Académie bernardine, et que nous avons déjà parlé de lui au début de cette étude. Religieux plein de zèle et de piété, il joignait à beaucoup d'érudition et de savoir une singulière vivacité d'esprit, une verve, une ardeur que rien ne pouvait abattre. Écrivant d'une façon naturelle et avec une abondance pleine d'imprévu, il se servait de la plume avec une adresse rare, sans garder peut-être toujours les ménagements nécessaires. Lorsqu'il avait publié. dans les œuvres posthumes de Mabillon, le récit de la

controverse sur les études ecclésiastiques, il avait attaqué avec infiniment d'esprit, mais avec une franchise un peu rude, les adversaires de Mabillon.

Lors des discussions relatives à la bulle *Unigenitus,* Thuillier, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, commença par prendre vivement parti pour les opposants. Mais, la réflexion aidant, la vue des désordres produits par la rébellion contre les décisions de l'Église, et la naissance de la secte ridicule des convulsionnaires, le firent changer d'avis. En 1727, il révoqua publiquement son appel dans une lettre catégorique, qui lui attira toutes les colères des jansénistes, et il suffit de jeter les yeux sur les ouvrages de polémique de l'époque pour se rendre compte de l'acrimonie, du fiel, des calomnies dont le parti accablait ses adversaires. Dès lors, dom Vincent devint un des champions de la Constitution, entrant personnellement dans la lice avec son ardeur accoutumée, rendant coup pour coup, et mourant avant d'avoir mis la dernière main à une Histoire de cette triste querelle, dont le cardinal de Bissy lui avait donné la tâche. Toujours gai, de bonne humeur, ne se laissant jamais déferrer, supportant sans trouble les injures et les calomnies, sachant se défendre, mais sans rancune ni animosité, tel était le traducteur de Polybe, l'ami du chevalier Folard, un Bénédictin militant, fort épris de la tactique, qui maniait sa plume comme une épée, très considéré dans son Ordre par la régularité exemplaire de sa vie et sa piété sincère,

mais ayant été trop avant dans les luttes du moment pour ne pas s'être attiré, même parmi les siens, plus d'une inimitié. En un mot, un homme d'esprit du dix-huitième siècle sous la robe du moine, avec toute la profondeur de la foi de l'âge précédent. Ajoutons enfin qu'à l'époque où se place la correspondance de l'abbé Folard, Thuillier n'avait pas encore publiquement révoqué son appel, mais qu'il était au moment de le faire.

Maintenant que le lecteur connaît les principales figures de la correspondance dont nous voudrions faire passer quelques fragments sous ses yeux, nous allons laisser parler les lettres elles-mêmes. Pour bien les goûter, transportons-nous dans l'abbaye, où elles arrivent soit à dom Thuillier, soit au chevalier Folard, qui en fait des lectures publiques. Ce sera pour ainsi dire assister à une des réunions de l'abbaye et entendre l'écho des conversations qu'on y tenait.

La première lettre du recueil, soigneusement copiée, est une missive du chanoine Folard à son frère pendant le voyage de ce dernier à Malte. La lettre a dû être conservée avec soin et relue plus d'une fois, comme l'indiquent des marques évidentes d'usure. Nous allons en citer quelques fragments : elle donnera bien l'idée du genre de plaisanterie, tout à fait dans le goût du temps, qui règne d'un bout à l'autre de ces pages, qui ont l'air de dormir à regret dans les rayons de la Bibliothèque nationale, tant elles sont vives et animées.

« Nîmes, juin 1715.

« Il[1] est vrai, Monsieur le chevalier, il n'y a plus maintenant d'Orthons[2] comme du temps de ces braves gens, les Du Guesclin, les Andrehan, les Bègues de Vilaines. Mais, au défaut des lutins, on a les vents qui font faire beaucoup de diligence aux vaisseaux, quand ils s'en mêlent. Celui d'est ou de sud-est a été si favorable à la tartane *la Saint-Antoine,* que votre lettre du 30 du mois passé arriva à Marseille le 3 de celui-ci, et je la reçus hier, 7. Je savais bien que vous rencontreriez des aventures en votre chemin, car elles vous cherchent. Mais je n'imaginais pas que vous dussiez, comme Énée, être obligé de relâcher sur la côte de Carthage, et là devenir l'hôte d'un marabout.

« Le sermon qu'il vous fit par signes dut être plaisant, quand il vous proposa de recevoir le sceau du mahométisme, car on ne peut user de métaphore avec les gestes. Il ne se peut rien ajouter à l'éloge que vous faites de ces braves religieux, à qui vous dites qu'il ne manque que le froc. Je suis d'avis qu'on le leur fasse prendre, afin qu'il ne leur manque aucune perfection.

« Mais que me venez-vous dire des dames de Sainte-Marthe? Je crains plus pour vous le soleil de leur pays

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 3.

[2] Orthon était un lutin qui faisait les commissions des chevaliers du temps de Du Guesclin. Voir Froissart, qui en parle fort au long dans son troisième volume. (Note du manuscrit.)

que leurs charmes; ce soleil donne bien plus sûrement la fièvre que leurs charmes n'inspirent l'amour aux gens comme vous. Vous parlez de la beauté de leurs yeux comme si vous vous connaissiez en beaux yeux. N'êtes-vous pas le même qui demandiez autrefois si une certaine demoiselle, qui avait une épaule hors d'œuvre, était jolie, pour savoir si vous pouviez l'aimer en honneur et conscience? Voulez-vous que je vous donne un bon conseil? Ne vous mêlez ni de faire l'amour, ni de parler d'amour. Vous êtes géomètre, ingénieur, philosophe : parlez cycloïde, ligne de défense, redans, atomes ou substance étendue, du reste tenez-vous à l'ombre et buvez frais en attendant les Turcs. Nous ne croyons pas ici, nous autres, qu'ils songent à Malte, parce que nous voulons bien supposer qu'ils n'ont pas perdu le sens. Toutefois, comme d'un côté Dieu se mêle quelquefois de l'ôter aux gens, et que de l'autre les gens le perdent très souvent sans que le miracle y ait part, ils pourraient bien, contre toute apparence, y songer et vous aller rendre visite.

« En ce cas-là, je ne doute point qu'ils ne soient bientôt obligés de reprendre le chemin de Constantinople *si* l'on veut suivre vos conseils. Mais ce *si*-là est un grand *si*, car s'il faut avoir de l'esprit et de l'habileté pour bien conseiller, il ne faut pas être sot pour se laisser bien conseiller. Et vous voyez à qui vous avez affaire, outre que vous êtes né sous la même étoile que Laocoon, homme prudent et avisé, mais qui n'avait

point de voix au chapitre parmi les siens. Il eut beau leur crier : *O miseri, quæ tanta insania!* et encore : *Sic notus...*, et puis encore : *Equo ne credite, Teucri;* malgré tout ce qu'il put dire, ils mirent le cheval de bois dans leur ville... Ce qui est arrivé à Avignon de plus considérable depuis votre départ est le mariage de notre ami M. de La M..., qui épousa il y a environ cinq semaines. Il ne l'a prise ni blanche, ni bise, ni belle, ni laide, ni grasse, ni maigre, ni grande, ni petite, mais bien très habile femme, à telles enseignes qu'elle s'est déjà emparée du gouvernement; de sorte que M. de La M... n'est que la seconde personne de son petit État; ce qui, par parenthèse, est un très grand bonheur pour lui et pour son État, vu le peu de talent qu'il a pour le gouvernement. »

On voit que, pour vivre enfermé dans sa petite maison de Nîmes, le chanoine Folard n'en manie pas moins très allègrement la plume; aussi ses lettres sont-elles très goûtées. Le chevalier, lorsqu'il est à l'abbaye, les lit aux Bernardins, qui en rient de tout leur cœur. De son côté, le chanoine lit les lettres de son frère ou de dom Vincent aux quelques amis lettrés qui l'entourent, parmi lesquels se distingue l'abbé Fléchier, neveu de l'illustre orateur, archidiacre de la cathédrale, et qui avait trop le culte de la mémoire de son oncle pour ne pas aimer l'esprit, voire même le bel esprit.

Les lettres de l'abbé sont pleines d'allusions aux

événements du temps, et on y relèverait plus d'un détail nouveau sur le début du dix-huitième siècle. C'est ainsi qu'il raconte à son frère les recherches judiciaires faites par le gouvernement du Régent contre les financiers, les *traitants,* comme on disait alors :

« Nîmes, 2 décembre 1722.

« Mandez-moi[1] des nouvelles le plus que vous pourrez. Si vous étiez tant soit peu curieux de celles de ce pays, on pourrait vous faire de belles gazettes. La scène n'y languit pas, grâce aux receveurs fripons; en peu de temps nous avons vu pendre en effigie deux de ces honnêtes gens. Il en restait un troisième, qui va avoir le même sort; je vais vous en faire l'histoire pour le capitaine, qui l'a fort connu. Il s'appelle Du Merl..., homme de très basse naissance, petit, mal fait et d'une physionomie qui semble dire : Je serai pendu. Il avait acquis beaucoup de bien par ses friponneries, surtout par des faussetés, car c'est une main admirable pour contrefaire les seings. Quand il se vit riche, il voulut se donner du relief dans le monde : il se fit d'abord receveur du diocèse, puis docteur, quoiqu'il n'eût point étudié, conseiller au présidial, seigneur de place. Enfin, il a voulu se faire gentilhomme et chevalier de Saint-Lazare, à quoi il est parvenu, et

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 16.

c'est ce qui l'a perdu. On l'a déféré à M. le duc d'Orléans et à M. le duc de Chartres, et il est venu un ordre de l'arrêter et de lui faire son procès. Du Merl... a vu venir le coup, et il s'est allé mettre sous les ailes de Sa Sainteté, dans le Comtat.

« Adieu, mon cher frère, portez-vous bien, et donnez-moi de vos nouvelles.

« Je salue le capitaine et le docteur. Mes très humbles respects à qui vous savez. »

Malgré son entrain intérieur, la vie de province pèse au pauvre chanoine, qui se sent apte à briller sur un plus grand théâtre. Son frère le chevalier, qui pendant quelques années (1719-1727) ne sortait pas de l'abbaye, ne se fait pas faute de lui raconter le plaisir qu'il goûte dans la docte compagnie de Montfaucon et des Bernardins; aussitôt l'eau en vient à la bouche du provincial, qui eût bien voulu en prendre aussi sa part. Il écrit à dom Thuillier :

« Je [1] dois des compliments au Révérend Père de Montfaucon. Comme je n'ai point encore l'assurance de me présenter de moi-même devant un homme de cette considération et de ce rang dans la république des lettres, ayez la bonté, mon Révérend Père, de me servir d'introducteur et d'interprète. Mon frère le chevalier n'est plein que de vous deux; il ne m'entretient dans ses lettres que de Saint-Germain et des plaisirs

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 10.

qu'il y goûte dans le commerce de ses chers amis. Ce sont ses termes. Faut-il que le ciel n'ait aimé que lui, et que ces plaisirs ne soient pas aussi pour son aîné, qui peut-être les goûterait mieux que lui ! Il me mande qu'il ne tient qu'à moi d'en aller prendre ma part. Plût à Dieu qu'il ne tînt qu'à moi ! J'aurais bientôt pris des ailes pour m'envoler à Paris. Mais mon peu de santé m'a cloué pour toujours dans ce malheureux pays. *Sedet, æternumque sedebit, Infelix Thæseus.* Plaignez-moi. »

Le chevalier, qui garda jusqu'à la fin son caractère irritable et franc jusqu'à la rudesse, avait beaucoup d'ennemis, et il ne fut pas longtemps établi à Paris qu'il songeait déjà à quitter cette ville de boue et de fumée, où l'envie croissait à foison. Un moment il prend le parti de se retirer auprès de son frère, et le charge même de lui louer une maison à Nîmes. Mais cette velléité ne dure guère, et il est bientôt tout à la publication de son premier ouvrage, *Les nouvelles découvertes sur la guerre.* Le chanoine, qui s'est mis en peine pour lui trouver un logis, se plaint non sans aigreur de cette versatilité, qui le gêne et le met dans un grand embarras. Il finit en essayant de se justifier de l'accusation de jansénisme que son frère le Jésuite a portée contre lui. Sa justification ne dut convaincre personne.

« Nîmes, 16 avril 1723.

« Je[1] vois, mon cher frère, que votre départ est renvoyé encore bien loin. Mais Dieu veuille qu'il ne soit que renvoyé, et qu'après avoir eu des raisons au mois d'avril pour ne pas venir sitôt, vous n'en trouviez pas de nouvelles au mois d'août pour ne pas venir du tout. C'est ce que je crains, et que vous n'ayez déjà même entièrement renoncé à votre dessein. Cependant, voilà une maison toute prête et telle que vous l'aviez demandée : belle, commode; vous souhaitiez qu'elle eût un jardin, elle en a un très joli avec des orangers et des palissades de jasmins. Si vous ne venez pas, qui en aura soin? Car je n'entends point le jardinage, et quand je l'entendrais, avec les distractions que me donnent mes livres et mes vapeurs, ce serait tout un ; je serais contraint d'avoir un jardinier à mes gages ; et cette nouvelle dépense et un loyer de cent écus qu'il me faudra payer m'emporteront le tiers de mon petit revenu, qui ne va pas maintenant à 1,200 livres. Vous ferez vos réflexions là-dessus.

« Je ne doute point que le professeur de Lyon n'ait tâché de me noircir dans l'esprit de M. le marquis d'Aubais. Que j'y sois devenu bien noir, c'est ce que je ne crois pas; en tout cas, je tiendrai ma confession de foi toute prête pour l'édifier quand il sera revenu ici. Le

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 1.

Père Tupinier, qui me voit quelquefois à ses pieds dans le tribunal, trouve cette confession très orthodoxe. Peut-être que M. d'Aubais ne sera pas plus difficile que son propre directeur. Les professeurs de rhétorique, qui sont plus difficiles, qui sont de très mauvaise composition, qui sont très déraisonnables, voudraient y voir la science moyenne et la doctrine de la probabilité. J'espère que M. d'Aubais n'exigera pas que j'y mette ces nouveautés-là, et qu'assuré que je dis anathème aux cinq propositions, que je n'ai point appelé de la Constitution et que je ne veux point appeler, il ne trouvera pas mauvais que je veuille avoir mes coudées franches sur de certaines choses. Quelles choses? Les voici, et, je vous prie, allez lui lire cet endroit. Je prétends qu'il me soit permis d'estimer, d'honorer, d'aimer les Bénédictins; de m'entretenir quelquefois avec eux en grec et en latin ou en quelque autre langue qu'il me plaira : de les regarder comme les plus habiles gens qu'il y ait maintenant dans la république des lettres, de lire avec plaisir et même avec admiration leurs ouvrages. Je prétends qu'il me soit permis de n'être pas content du *Journal de Trévoux;* de blâmer les vers des Jésuites, même ceux des professeurs de Lyon, quand ces vers ne vaudront rien ; de blâmer aussi leur prose, tant latine que française, quand elle ne sera pas meilleure que leurs vers; de railler de la science moyenne, même d'écrire contre si l'envie m'en prend. Quoi plus? D'aller voir M. de Montpellier

quand il viendra ici, pour lui demander tel livre de sa bibliothèque dont je puis avoir besoin, ou seulement pour lui rendre mes devoirs, si je n'ai point de livres à lui demander. Ce sont là, aux yeux des professeurs, de très grands crimes; crimes pour lesquels ils érigent les gens en jansénistes : je prétends commettre ces crimes-là et n'être point janséniste. Après avoir montré ceci à M. d'Aubais, vous l'assurerez de mes très humbles respects, et vous lui direz que je l'attends avec impatience pour pouvoir achever nos savants de Nîmes et du Comtat.

« Il y a trois mois que je suis sur le livre de l'*Antiquité expliquée* que M. d'Aubais a laissé ici chez son relieur. Quel ouvrage! et que le Père de Montfaucon devrait être fier! Mais les Bénédictins ne savent pas être fiers, et le plus habile homme de son siècle, *Paterculi ingenii et eruditorum eminentissimus sæculi sui,* est en même temps le plus modeste. J'ai refait mon cours d'antiquité avec ce livre, et me voilà maintenant, grâce au Père de Montfaucon, un assez passable antiquaire. Je sais mille choses que je ne savais pas, et j'en comprends mille que je ne comprenais pas. Si j'eusse eu l'honneur de le connaître dans le temps qu'il travaillait à ce bel ouvrage, il aurait eu un meilleur dessin de la Maison Carrée. Je ne suis point content de celui qu'on a gravé dans l'*Antiquité expliquée :* le fronton est absolument manqué; quelque part que l'on se porte, il ne paraît point tel que la planche le représente; le reste,

pour être mieux rendu, n'en est pas pour cela bien rendu ; le dessinateur n'a pas su saisir le noble, l'aisé, le gracieux de l'architecture de cet édifice. S'il plaît à Dieu, le Père de Montfaucon en aura un dessin plus fidèle. Il passe assez souvent ici des peintres italiens qui vont en Espagne ; j'espère d'en trouver quelqu'un qui aura des yeux, et qui verra bien ce qu'il verra. Adieu, mon cher frère, je vous embrasse. Mes très humbles respects au Révérend Père de Montfaucon, au cher Père dom Thuillier, à dom Doussot et au Père Scrupuleux (Lobineau) aussi. »

Un sujet qui revient souvent dans ces lettres et qui témoigne de l'ennui que causait déjà alors la vie de province, c'est la cuisine et la gourmandise. L'abbé poursuit de ses plaisanteries la gourmandise d'un de ses voisins, M. de La Motte, et il trouve ses diatribes si bien tournées qu'il les envoie à son frère ; lui, à son tour, les passe aux Bernardins, qui s'en amusent. Voici une de ces épîtres, d'une gaieté un peu grosse peut-être, mais franche et bien française :

« Je[1] ne me mettrai point, mon cher Monsieur, entre le curé et vous. Vous n'en viendrez pas aux mains l'un avec l'autre, et si vous êtes brouillés aujourd'hui, vous pourriez bien dîner ensemble demain. Mais je voudrais bien pouvoir me mettre entre le roi de Perse et le khan des Ustèques, qui se font la guerre dans le Schirvan, ce

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 4.

qui est cause que les caravanes de la Chine ne passent point et qu'il ne vient point de rhubarbe en Europe.

« Heureux, vous et le bon curé, qui n'avez point besoin de drogues. Toutefois, nous sommes assez à deux de jeu, car, si vous n'avez pas besoin de rhubarbe, vous avez besoin de melons, et j'apprends qu'il n'y en aura pas cette année en vos quartiers, parce que les dernières pluies les ont fait couler. Hélas! point de melons! Point de melons, mon cher monsieur de La Motte! Si après cela les tourdres et les bécasses viennent à manquer, et puis les pluviers dorés encore, cette année-ci sera bien pour vous une année de *pleurs* et de *grincements de dents*. Il est vrai que vous pourriez vous venir réfugier en ce pays, où les perdrix ne sauraient jamais manquer et où je vous offre un asile. A quoi tiendra-t-il que vous n'y veniez faire un tour, maintenant que j'ai un chez moi? A Madame? Comme elle vous aime et que votre santé lui est chère, je suis assuré qu'elle sera ravie que *vous alliez voir votre oncle*[1]. Si vous n'y pouvez pas venir cet automne à cause des vendanges, venez-y l'hiver prochain. Alors les États seront assemblés, et vous verrez les figures de nos évêques qui vous raviront d'admiration. Je n'ai point de cuisinier comme le doyen, mais j'ai une certaine Suzon de Roquemaure

[1] C'est un proverbe que l'on dit en ce pays des nouveaux mariés quand, après avoir demeuré quelque temps avec leur épouse, ils vont faire quelque petit voyage. M. de La Motte venait de se marier. (Note du manuscrit.)

qui a pris ses licences à Lille, chez messire Chichet de Tache, et qui, pour n'être pas des plus profondes en son art, ne laisse pas d'avoir un assez grand mérite. Demandez à M. l'abbé de Charnes comme elle traite le potage de santé, la grivelette, le hachis, et vos amours, la fricassée. Mais n'est-ce pas une chose étrange que, pour vous attirer ici, il faille que j'emploie le leurre de la bonne chère et que je vous montre la pâture comme à un oiseau de proie! Cependant, voilà que vous êtes devenu dévot, car Monsieur ne joue plus; Monsieur assiste régulièrement à la messe de paroisse; Monsieur fait des lectures spirituelles; peut-être même prend-il la discipline le vendredi... La prissiez-vous encore le samedi, et le lundi, et le mardi, et le mercredi, avec cette belle gourmandise qui vous tient, cela vous servirait comme d'un clou à un soufflet en l'autre monde, et demandez-le au Père de Saint-Amand.

« Je suis, mon cher Monsieur, votre, etc. »

Quelques semaines après, le chanoine revient encore à la charge auprès de son ami et le gourmande de la belle façon. Les mercuriales qu'il lui envoie sont pleines de verve; on sent que celui qui tient la plume s'amuse autant à les écrire que celui qui doit les recevoir à les lire :

« Tenez-vous [1] pour dit, mon cher Monsieur, que je

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 5.

suis toujours malade, et sachant cela une fois, ne me demandez plus comment je me porte. Et comment voulez-vous que je me porte, du tempérament dont je suis et avec des hypocondres affectés? Hier, j'étais aux prises avec la sciatique; aujourd'hui, j'y suis avec la migraine, qui me vient très mal à moi parce qu'elle m'empêche de lire, et qui vous viendrait très bien à vous parce qu'elle vous empêcherait de jouer et d'aller souper chez Bertrand le dimanche. Vous voyez que je sais l'histoire de votre débauche d'avant-hier. Vous vous êtes bien gardé de me la faire savoir, mais le gazetier de Morières, qui n'avait point intérêt de me la cacher, me l'a contée. Et après cela vous venez me citer Marc Antonin! Sachez que Marc Antonin n'est point bien dans la bouche d'un homme qui trébuche après avoir soupé et qui, ayant dû se casser un bras et ne se l'étant pas cassé, se sert de ce bras que Dieu lui a conservé pour offenser Dieu en souffletant une servante innocente, et qui est peut-être jolie, ce qui aggraverait beaucoup le péché. C'est à moi, qui ne vais point souper chez Bertrand et qui ne soufflette personne, de citer Marc Antonin. Et je vous le citerais ici si le curé qui vient de me quitter ne m'avait dit qu'il monterait dimanche en chaire pour prêcher ceux qui ont besoin d'être prêchés, et qu'il leur citera saint Paul et saint Grégoire le Grand, qui sont des auteurs d'une tout autre autorité que Marc Antonin. Je laisserai donc là Marc Antonin pour vous répondre sur

l'article de Fernand Mendez Pinto et de madame d'Aulnoy. Je m'étais bien imaginé que vous ajouteriez foi à celle-ci, parce qu'elle conte des choses qui paraissent croyables, et que vous ne croiriez pas l'autre, parce qu'il en conte de peu croyables. Cependant voyez : c'est justement celui que vous croyez menteur qui dit vrai, et celle que vous croyez véritable qui ment. Son voyage d'Espagne est un vrai roman, du moins pour les aventures, qui sont toutes de son invention, jusqu'au débordement de l'Èbre, qui était dans son lit quand elle le passa : j'en ai eu révélation, comme aussi qu'elle ne rencontra en son chemin ni grand d'Espagne ni archevêque. Le Père Bernardin m'a dit que vous lisiez maintenant ses contes de fées, comme s'il y avait disette de bons livres. Vous faites justement comme qui mangerait des grenouilles quand tout regorgerait de soles et de rougets. Que dis-je? La comparaison n'est pas juste, et je demande pardon aux grenouilles, qui sont très bonnes bien accommodées, au lieu que l'*Oiseau bleu,* et *Finette Cendron,* et le *Prince Lutin,* et *Serpentin vert,* valent aussi peu bien écrits que mal écrits. Ah! souffletez vos servantes et ne lisez point les contes des fées. La demoiselle dont vous me demandez des nouvelles se porte toujours bien; mais son geste se dérègle encore plus souvent que le vôtre, car vous, vous n'êtes pas toujours dans la *Barbantane* ou la *Tavelle,* et elle est toujours dans la bile, ce qui fait qu'au lieu que vous ne souffletiez vos servantes que de

loin en loin, elle soufflette tous les jours les siennes, en accompagnant ses coups d'injures si terribles que l'on peut dire que c'est proprement avec la langue qu'elle bat. Du reste, c'est toujours une belle sainte de Dieu, et qui a une horrible aversion pour le diable, surtout depuis qu'elle l'a vu, car elle l'a vu, et comme elle me l'a dépeint, je vous dirais ici comme il est fait si la migraine ne m'obligeait à quitter la plume.

« Adieu, mon cher Monsieur; je suis, etc. »

Lorsqu'il apprend qu'on lit ses lettres en pleine Académie bernardine, le chanoine se fâche, mais seulement pour la forme; au fond, il jouit fort d'être ainsi apprécié, et l'idée de jouer son rôle par correspondance en si bonne compagnie le console un peu de l'ennui de sa vie isolée et pauvre. Il écrit à dom Thuillier pour se plaindre de l'indiscrétion, mais il ne se plaint que du bout des lèvres :

« Nîmes, 18 novembre 1723.

. . . .

« Mon [1] frère mande à M. Daudé que ma dernière lettre à lui a fait fort rire toute l'Académie. Premièrement, je n'en crois rien. Mais, posé le cas que cela soit, vous me permettrez de vous dire à tous que vous avez ri contre les règles aussi bien que contre mon intention. Mes plaisanteries à M. le chevalier peuvent être

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17671, f° 39

admirables pour lui, qui est un certain homme d'un certain caractère d'esprit ; elles ne doivent point être bonnes pour vous autres, qui êtes de certaines gens qui ne devez rire qu'à de bonnes enseignes. Je le gronderai de ce qu'il vous les montre, car j'avais stipulé de lui que, pour mon honneur, il vous en ferait un mystère. Il me parle d'un certain endroit de ma lettre qu'on a eu soin de cacher au Père Scrupuleux. Que m'est-il donc échappé qui pût être capable de scandaliser le Père Scrupuleux? Je le cherche et ne me le rappelle point. Vous autres gens d'esprit, vous pourriez bien avoir mis du mal où je n'en ai point voulu mettre. Quoi qu'il en soit, j'irai bride en main à l'avenir, et comme le nez de Montelz pourrait être pris en quelque mauvais sens figuré, je ne le ferai plus entrer dans mes lettres et je le laisserai tout entier au crayon de M. d'Albery, d'autant plus que de pareils sujets peuvent jeter dans le burlesque, que je veux éviter autant que je le pourrai. Je sens que je m'y laisserais aller tout aussi facilement qu'un autre, car nous autres mélancoliques, comme nous ne nous mettons pas souvent de belle humeur, quand nous nous y mettons, ce n'est pas à demi, et nous avons quelquefois la joie un peu folle. Je crains bien de ne m'être émancipé quelquefois avec vous, mais dans ces maudites humeurs on s'émanciperait avec les Altesses Royales, même avec le Pape.

« Vous me pardonnerez le passé, et s'il y échoit, l'avenir encore. »

Malgré ces recommandations, dom Thuillier n'a garde de mettre les lettres de l'abbé sous le boisseau, il les montre même à des prélats, à des évêques. Cette fois, l'auteur fait semblant de se fâcher tout à fait, mais sa colère, qui n'est pas trop bien jouée, cache une satisfaction à laquelle il ne peut résister :

« Nîmes, 29 mai 1723.

« Il[1] me semble, mon cher Père, qu'il y a bien longtemps que nous ne nous disons rien. Ce n'est assurément ni votre faute ni la mienne, et nous nous entretiendrions très volontiers l'un et l'autre. Mais vous n'avez pas le temps d'écrire des lettres, et moi, si j'en ai le temps, c'est tout comme si je ne l'avais pas, avec ces maudites vapeurs. *Non amittunt hi me comites qui tenent... Cura, miseria, ægritudo.*

« J'ai mal passé mon hiver, je n'ai pas mieux passé le printemps, et je commence mon été avec une foule de maux. Je n'achèverais pas de les nommer dans tout un jour. Mais laissons ce triste article. Comme je marquai à mon frère, dans ma dernière lettre, que j'avais à vous gronder, je m'assure que vous êtes après à chercher en quoi vous pouvez m'avoir offensé. Mon grief n'est pas si peu de chose.

« Quel usage avez-vous fait de mes lettres, mon cher Père? Je n'ai garde de trouver mauvais que vous

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 91.

les conserviez. Elles peuvent vous faire souvenir de moi. *Ut mnemosynum tui sodalis.* Mais je trouve très mauvais que vous les tiriez du fond de votre pupitre, où elles devraient être comme dans une oubliette, pour les aller faire passer sous les yeux de Mgr de M..... Savez-vous bien, mon cher Père, que ce sont là justement les yeux de Paris que je redoute le plus? Si vous avez cru que l'illustre prélat en serait aussi content que vous et que le Père Scrupuleux, vous avez mal cru. Je vous apprends qu'il en a porté le même jugement que moi, qui en juge très différemment de vous. Cela ne m'a point été mandé; cela ne m'a point été non plus révélé par quelque maître Orthon; mais autant vaut : mes conjectures me tiennent ici lieu d'une révélation, et la grande idée que j'ai de Mgr de M... ne me permet pas de penser que son jugement se soit rencontré avec le vôtre. Je vous fâche, mon cher Père, et vous m'allez demander quelle idée j'ai donc de vous? J'en ai l'idée que j'en dois avoir. Mais en vous regardant comme un très habile homme, je vous regarde en même temps comme un homme à qui son amitié pour moi fait illusion. Cette illusion doit être terrible si votre frère adoptif ne m'a point imposé en me mandant ce qu'il m'a mandé. Est-il possible que vous osiez me comparer à qui il prétend que vous me comparez! Ah! dom Thuillier, respectez les dieux du Parnasse; Voiture en est un; *Deus, deus ille,* et l'homme que vous lui comparez est un homme comme mille autres, comme deux

mille autres, Οἷοι νῦν Βοιωτοί ἐισι, comme les professeurs de Lyon, comme tels écrivains de Clermont et de Saint-Louis. Voyez les beaux Voiture !

« Il me semble que les études ne vont pas trop mal en France depuis un certain temps. Vos antagonistes étaient comme morts, et ils donnent des signes de vie ; avec le temps ils en donneront de santé ; ils apprendront le grec et ils traduiront sur le grec. Je ne pense pas pourtant qu'ils s'avisent jamais de courir sur vos terres, je veux dire qu'ils osent entreprendre de grands ouvrages. Vos faits (des uns et des autres) seront toujours séparés ; vous cultiverez vos grands guérets ; eux, Pères jardiniers, Pères fleuristes, cultiveront leurs petits vergers, leurs petits parterres, leurs anémones, leurs tulipes. J'aurais voulu que Le Jay eût entrepris de traduire Tite-Live au lieu de Denys d'Halicarnasse, car il est grand latiniste. Il n'y a pas tant de danger à venir après Vigenere qu'après Amyot, et il est très favorable de venir après Du Ryer. Je n'ai pas vu le Denys d'Halicarnasse, on ne voit rien en ce pays. Mais j'ai vu le magnifique éloge que les journalistes de Trévoux en ont fait. Ces gens-là s'entendent également bien à louer et à blâmer, contre la vérité, et je croirais presque que leur Père Le Moine les voyait en esprit quand il disait des historiens peu sincères : Ils barbouilleront, ils couvriront de boue ceux qui ne seront pas à leur gré, ils pareront et parfumeront les autres. Le sieur Joubert sera bientôt du nombre des parfumés, et vous, avec le

Père Mabillon, bientôt du nombre des barbouillés. Le Père Secrétaine vous attend, il a déjà taillé sa plume, et il la tient toute prête pour vous couvrir de boue l'un et l'autre. Heureux vous ! Heureux le Père Mabillon ! Heureux tous ceux que les Révérends Pères journalistes barbouillent et couvrent de boue, malheureux ceux qu'ils parfument et qu'ils parent, plus malheureux mille fois les parfumeurs et les barbouilleurs ! Ils trouveront, sinon leur parfum, du moins leur barbouillage en l'autre monde. Je suis, mon cher Père, etc. . .

. . . .

. . . .

« Ce qui suit est pour faire rire D. Doussot, notre maître. *Nous sommes aujourd'hui, et demain nous ne sommes pas,* c'est ce que M. de La Motte vient de dire en sortant de table, et il a ajouté : Nous avons au râtelier une outarde qui y est depuis douze jours, et que nous ne voulions manger que demain ; il faut la manger ce soir. Ce raisonnement est tant soit peu païen. Païen ou non, on mange ce soir l'outarde.

« A Morières, le 14 octobre, à une heure après midi, 1724. »

Dans sa petite maison de Nîmes, le chanoine s'ennuie et ne s'en cache pas. Il lit pour se distraire, il lit tant et si bien que sa santé en souffre et que ses vapeurs s'en trouvent fort mal : on lui conseille de ne rien faire. Mais comment obéir à un pareil ordre ! Il préfère à l'oisiveté, même la lecture des vieilles chroniques qu'en

homme du dix-huitième siècle il affecte de mépriser, bien qu'il en devine l'intérêt. Ce faisant, il contriste son médecin, « M. Baux[1], qui voudrait véritablement me guérir et qui me guérirait infailliblement, à ce qu'il m'assure, si je voulais lui obéir. Vous me demanderez à quoi il tient que je ne le veuille pas. Lui obéiriez-vous, mon cher Père? Le remède qu'il me propose est de renoncer à l'étude et de me mettre dans le train de vie de mes autres confrères. Quelque dure que soit l'ordonnance, je viens d'être si maltraité dans cette dernière attaque que je ne sais si je ne l'exécuterai pas. J'ai pris un an pour me résoudre; cependant je me suis remis à mes lectures, et me voici maintenant avec un des grands amis de saint Jean Chrysostome, je veux dire Aristophane, qui me fait passer très agréablement le temps, et qui vous le ferait passer bien plus agréablement à vous parce que vous l'entendriez mieux que moi. Mais vous devez avoir renoncé à ces sortes de lectures depuis la tâche que l'on vous a donnée. Quelle terrible tâche, mon cher Père! En vous la donnant, on a consulté vos forces, mais assurément on n'a pas consulté votre goût; je crois qu'il n'est guère d'ouvrage à quoi vous ne travaillassiez plus volontiers qu'à la continuation de celui du Père Mabillon, quand ce ne serait que pour n'être pas obligé de lire tant de mauvais écrivains des vieilles chroniques. Avec qui

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 1.

d'entre eux êtes-vous maintenant? Avec quelque moine de Sainte-Justine ou d'Hervelden? Avec quelque abbé de Saint-Bertin? Quels Tite-Live! Cependant, le croiriez-vous? Moi qui vous parle ainsi de ces bonnes gens-là, j'en fais mes délices, et j'en lis tout autant qu'il m'en tombe entre les mains. Leur simplicité, les détails minces et bas où ils descendent, leurs bagatelles, leurs sornettes et quelquefois même leur barbarie me charment. »

Les lettres du chanoine sont si fort goûtées par les Bernardins, qu'on se propose même d'y répondre en commun et de lui adresser une épître collective. Le Provincial, qui se plaît à ce genre de commerce, vrai régal pour un esprit oisif et ennuyé, se montre très touché de cette idée et n'a qu'une crainte, c'est qu'elle ne soit pas mise à exécution. Il écrit à ce sujet au chevalier :

« Le [1] projet de m'écrire tous ensemble devait s'exécuter à Suresnes, où l'on n'avait rien à faire. On ne l'exécutera pas à Paris; les amis y auront chacun repris leur tâche, et en la reprenant ils m'auront oublié. Je ne m'en formaliserai pas. Chacun doit jouir de ses privilèges, en ce monde-ci, et les faiseurs de livres ont celui de pouvoir oublier les gens sans que l'on soit en droit de s'en formaliser. Que dom Thuillier ne se fasse pas une peine d'être en reste avec moi. Je ne le quitte

[1] *Lettres de l'abbé Folard*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 100.

pas de sa dette, ce qu'il me doit est d'un trop haut prix pour vouloir l'en quitter. Mais je suis un bon créancier qui ne le presserai pas. Il doit être maintenant du siècle d'Innocent III et de l'abbé Joachim ; il rentrera dans le sien pour songer à moi quand il sera de commodité. Son silence ne m'empêchera pas de continuer à lui écrire, car si j'aime à l'entendre parler, j'aime aussi à lui parler.

« Mais, au reste, je ne voudrais pas que ce que je lui dis fût pour tant de monde. Il sera cause que désormais, en lui écrivant, je n'oserai plus toucher de certaines cordes. Ce sont pourtant celles que je touche le plus volontiers, car chacun a ses cordes favorites, et tout le monde ne les touche pas toutes avec succès, témoin les livres de dévotion de l'Arétin et du Père Le Moine. »

Mais le chanoine de Nîmes n'a garde de mettre ses menaces à exécution, il aime trop à écrire et à lire sans contrainte. Vraiment, il écrit si agréablement qu'on conçoit qu'il ait aimé à tenir la plume. Dom Thuillier lui ayant reproché son admiration pour Voiture, il lui répond par cette vive et charmante épître, qui témoigne d'un goût fin et sûr de lui-même :

« Nous [1] n'aurons point de querelle ensemble au sujet de Voiture. Vous savez que la politesse enseigne à parler contre sa conscience ; elle m'a fait parler contre la mienne sur le chapitre de cet auteur, que je n'ai

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 26.

mis si haut dans ma dernière lettre que dans la créance où j'étais que vous en pensiez comme on en pensait il y a cinquante ans. Je n'en faisais pas un dieu du premier ordre, je n'en faisais qu'un dieu du second. Est-ce trop à votre gré? Faut-il le mettre plus bas et n'en faire, comme vous diriez, qu'un faune, qu'un satyre, qu'un égypan? J'y consens, pourvu que cela ne me brouille avec personne, car il peut y avoir encore des Costar dans l'Académie. Vous dites que vous ne lisez plus cet auteur; je le crois bien; pour moi, qui ne suis pas Bénédictin, qui ne dois point compte de mon temps au public, qui ai du temps à perdre, je le lis encore, et, en vérité, il me divertit bien quelquefois. Cependant, en fait d'*épistoliers* (passez-moi le terme), je trouve beaucoup mieux mon compte avec Cicéron et quelques autres. Voiture a sans doute le style qui convient au genre épistolaire; il ne monte pas sur la tribune; il ne harangue pas comme Balzac; il se met dans son naturel et parle par écrit aux gens du ton dont il leur parlerait de vive voix dans la conversation; mais le fond fait un peu de tort à la forme; compliments à perte de vue, fictions, sottises amoureuses, trop d'esprit; enfin il badine trop; car *toujours* est sans doute *trop,* et il badine toujours. On voudrait le voir quelquefois sérieux, triste, en colère; il n'a qu'une humeur qui est de rire, et il se bat les flancs pour s'exciter à rire, et il ne rit pas toujours sensément, car il laisse aller un concetti et un quolibet tout aussi bien

qu'un autre. Vivent Cicéron, Annibal Caro, le Bembo, le Tasse (Torquat), le Muzio, Manuce, Muret, le Costo, Malherbe encore, madame de Sévigné encore!... Je ne mets point ici de Grecs. Nos Grecs, si admirables dans les autres genres, ne soutiennent point noblesse dans celui-ci. Peut-être la soutiendraient-ils si nous avions les lettres d'Euménès, mais nous ne les avons plus. Il y a trop de rhétorique dans celles de saint Basile, de Libanius et de l'empereur Julien, et pour celles d'Aristénète, de Théophylacte Simocatte et de quelques autres, ce sont de si grandes bagatelles qu'elles sont presque de niveau avec les *Lettres portugaises* et les *Lettres à Babet*.

« Adieu, mon cher Père; aimez-moi toujours et écrivez-moi le plus souvent que vous le pourrez. Vos lettres me charment et me font bien porter. C'est ce que MM. Baux et Daudé vous attesteront. Mes compliments au Révérend Père de Montfaucon; à dom Doussot, dom Scrupuleux, et généralement à toute l'Académie.

« Nîmes, 12 juillet 1723. »

Voici encore une autre lettre où, à propos du latin, dont le chanoine aimait à se servir en écrivant, il se livre à une dissertation sur la langue française, fort originale pour l'époque où elle a été écrite, c'est-à-dire au moment où la langue paraissait à son apogée, où elle régnait d'un bout de l'Europe à l'autre comme l'in-

strument le plus propre à exprimer clairement les idées. La théorie du bon chanoine a dû singulièrement effaroucher ses lecteurs :.

. . . .

« Mais[1], à propos de latin, savez-vous que votre disciple ne trouve pas bon que j'écrive mes *Petites vies* en cette langue? Il a raison, car notre siècle n'aime guère le latin. Toutefois, je n'ai pas tort.

« Dans les amusements il doit être permis de suivre sa fantaisie, quand on n'a d'autre vue que de s'amuser. Je n'en ai pas d'autre. Je n'écris pas par ambition, par l'envie d'être lu, mais pour l'unique plaisir d'écrire, et j'écris en latin parce que je m'accommode beaucoup mieux de cette langue que de la nôtre, que je n'aime point du tout. On a beau dire, ce n'est pas une belle langue. Balzac, qui l'entendait et qui la parlait si bien, n'en était point content et lui préférait l'italienne et l'espagnole. S'il eût été Languedocien, je m'assure qu'il lui aurait encore préféré notre patois, qui méritait beaucoup mieux de devenir la langue dominante du royaume que le jargon des *Turones*. C'est ce jargon, dont on n'a pu faire une langue qu'avec toutes les peines du monde, qui est cause que nous n'avons commencé à faire figure sur le Parnasse qu'au dix-septième siècle, au lieu que les Italiens ont commencé au quatorzième

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 34.

et les Espagnols dès la fin du quinzième. C'est ce même jargon, dont on n'a pu faire qu'une langue très imparfaite, qui est cause que nous ne pouvons réussir dans de certains genres. Avec notre patois, nous serions venus plus tôt sur les rangs, et nous aurions eu notre Virgile et peut-être encore notre Homère, que nous attendons en vain. Voilà de quoi mettre bien des gens de mauvaise humeur contre moi si vous allez montrer cette lettre. N'importe, à vous permis de la montrer même à M. de La Motte; s'il me jette le gage du combat, je le lèverai. »

Le mépris avec lequel le chanoine Folard parle souvent de Voltaire et en général des beaux esprits de Paris, est une des seules marques de provincialisme que nous remarquons dans ces lettres, qui ont un air tout parisien par le tour et la verve. La mauvaise humeur d'un homme d'esprit à qui l'isolement d'une vie enterrée au fond d'une province pèse lourdement, se laisse deviner à l'aigreur avec laquelle il parle à maintes reprises des habitants de la capitale. C'est ainsi qu'il écrit un jour, à propos de la célèbre tragédie de La Motte, *Inès de Castro,* qui eut au début du dix-huitième siècle un succès d'attendrissement tel qu'on n'en avait plus vu depuis le *Cid :*

. . . .

« Quoique [1] je susse qu'on avait beaucoup pleuré et

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 32.

battu des mains aux représentations d'*Inès de Castro,* je n'avais pas une grande opinion de cette pièce. Les applaudissements des Parisiens ne signifient pas grand'-chose maintenant, *Pravo favore labi mortales solent,* et leurs larmes n'ont jamais rien signifié. On pleure pour rien, en ce pays-là. Ici, où l'on n'est pas si aisé à émouvoir, on a vu représenter *Inès de Castro* sans en être touché. »

Pendant que dom Thuillier recevait ces missives, qu'il ne gardait pas pour lui, le chevalier Folard, que son frère appelle aussi souvent le colonel, se trouvait un peu négligé, et de la nature qu'il était il ne souffrait pas en silence cette négligence apparente. A ses plaintes, le chanoine répond ainsi, et il cherche à se faire pardonner, grâce aux horreurs d'un déménagement et aux plaisanteries faites sur le compte de ses amis de Nîmes :

« A[1] MONSIEUR LE COLONEL.

« Vous ne recevez point de mes nouvelles, dites-vous? Mais le Révérend Père dom Thuillier en reçoit, ce me semble. Est-ce que vous êtes maintenant deux personnes différentes, vous et lui, et qu'il faut que chacun ait son fait à part? Cela ne m'accommoderait pas. Je vous prie de mettre toujours sur votre compte les lettres que j'écris à votre ami. J'ai enfin achevé de

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 35.

déménager, mais je ne suis pas encore rangé, et je ne le serai pas de quelque temps. Le logement que j'ai pris n'est pas si riant que celui où j'étais, mais j'ai du moins le plaisir d'être chez des gens de condition où je n'aurai pas les scènes que j'avais chez mon ancien hôte, qui aimait à quereller sa femme, qui la querellait dix fois par jour et qui l'aurait volontiers battue, toutes les fois qu'il la querellait, sans moi, qui le tenais en respect. Il s'en passera l'envie maintenant. Mes livres sont en une pile dans un cabinet. Comme je ne suis qu'à deux pas de MM. Daudé et Montelz, je les ai tous les jours chez moi. Mais Montelz n'est plus compagnie, car depuis qu'il a perdu des dents, il parle un langage inintelligible, parce qu'il ne peut plus prononcer que les voyelles. Mais si vous voyiez sa figure! C'est maintenant que madame Dacier le haïrait. Ses yeux sont entrés quatre travers de doigt dans sa tête, et son nez a fait un si terrible jet que l'on ne dirait pas d'un nez, mais d'un bec de tel oiseau de l'Amérique. Il est ici dans ma chambre, qui prend du café avec M. Daudé. Comme il a su que je vous écrivais, il a grogné trois fois, puis il a laissé aller quelques sons, et nous jugeons que cela signifie qu'il se recommande à vous et qu'il vous recommande mademoiselle de Montelz, sa fille, qui est à Paris. Je vous la recommande aussi. Bonsoir. »

Un autre sujet sans cesse renaissant des plaisanteries du bon chanoine, sont les distractions de son frère le

Jésuite, qu'il appelle toujours le professeur. Après chacune de ses visites, c'est une grêle d'épigrammes dont voici un échantillon, que nous tirons d'une lettre adressée au marquis d'Aubais par le chanoine, qui a soin d'en envoyer la copie à l'abbaye de Saint-Germain des Prés :

« 30 octobre 1724.

« Je [1] reviens au professeur dont il faut que je vous raconte un trait, et je vous prie, riez d'avance, car la chose en vaut la peine. Vous savez la belle habitude où il est de prendre le bien des autres et de leur laisser le sien par inadvertance, et vous n'avez pas oublié ce qu'il vous fit il y a cinq ans quand il vous emporta un certain manuscrit et qu'il vous laissa à sa place la harangue latine qu'il devait faire à Lyon à l'ouverture des classes. Il vient de faire pis en partant d'ici (et c'est hier qu'il en partit). Il y avait au collège, avec lui, un autre Jésuite étranger qui s'en va prêcher l'Avent et le Carême à Toulouse. Le Père professeur prit le portemanteau du Père prédicateur, lui laissa le sien et partit. Qui fut étonné, ce fut le bon Père, quand il s'aperçut de l'échange. Ne sachant pas quel chemin le Père professeur avait pris, il courut chez moi pour s'en informer. Je ne vis jamais d'homme plus alarmé : figurez-vous

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 6.

l'état d'un pauvre prédicateur qui s'en va prêcher à l'ouest et qui voit ses sermons s'enfuir vers le nord! Nous fîmes courir sur-le-champ après le Père professeur, que l'on trouva à Lafoux, dînant tranquillement. « Vous avez emporté le portemanteau du Père un tel, lui dit l'exprès. — Moi! dit le Père professeur, je n'ai que le mien. — Vous les avez tous les deux, dit l'exprès, car voilà le vôtre que je vous porte, et celui du Père, il faut qu'il soit derrière votre chaise. » On va à la chaise, grande surprise et grand scandale, point de portemanteau : il n'avait garde d'y être, puisqu'il était ici chez moi. Le Père professeur, qui y était venu monter en chaise, l'y avait fait porter, l'avait mis dans une chambre, puis il l'avait oublié en déjeunant et était parti sans portemanteau. Ici vous allez dire : Et deux. Dites : Et trente, car je sais bien vingt-huit autres traits de lui de cette espèce.

« Je suis, etc. »

Après les distractions du professeur, ce sont les vapeurs du chanoine qui reviennent sans cesse, et sa plume trouve mille formes diverses pour en peindre l'horreur. Voici, par exemple, une lettre où il raconte ses maux avec tant de vivacité qu'on est plutôt tenté d'en rire que d'en pleurer. Il est vrai que la fin de l'épître, consacrée aux nouvelles du futur concile d'Embrun, où on allait condamner Soanen, le saint du parti janséniste, laisse percer contre les Jésuites une rancune, une animosité qui prouvent que la bile du bon

chanoine était fort en mouvement et le remplissait même parfois de fiel.

« Vous [1] ne me dites plus rien, mon cher Père, quoique vous ne puissiez ignorer que je n'eus jamais tant besoin de vos lettres que maintenant. J'en devine à peu près la cause. Vous êtes après le moine blanc du Perche, et vos ennemis vous font oublier vos amis. Oubliez-les, à la bonne heure, pourvu que ce ne soit pas pour longtemps et que vous meniez bien battant votre moine. Je m'imagine qu'il aura demandé du secours à son frère de Touraine et que vous aurez affaire en même temps à tous les deux. Mais ils ne sont géants ni l'un ni l'autre, et le fussent-ils, ils n'en seraient pas plus forts contre un moine noir comme vous.

« Me voici aux mains avec un ennemi un peu plus difficile à mettre à la raison que des Bernardins et des chanoines de Tours. Je ne sais si quelque acier que j'allai prendre au mois de novembre irrita mon mal, mais jamais je n'eus les vapeurs si cruelles. Elles m'ont contraint de quitter Nîmes et de venir en ce pays, où l'air natal m'a fait quelque bien; les palpitations s'en sont allées, j'ai commencé à manger, et, enfin, le sommeil m'est un peu revenu. Mais je suis toujours tourmenté de l'*esprit malin*. Vous comprenez bien que je veux parler de celui des rabbins, la mélancolie, et non pas de celui

[1] *Lettres de l'abbé Folard*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 53.

contre qui l'on emploie *concepta verba* et l'eau bénite, je serais trop heureux d'avoir affaire à ce dernier. Il y a tels exorcismes dans Spranger et dans Spina qui, peut-être, ne le manqueraient pas, et il n'y a de spécifique dans aucun livre de recettes contre l'autre. Les médecins sont à bout, et savez-vous à qui ils me renvoient maintenant? Au bouffon de l'hôtel de Bourgogne. Mais le seigneur Arlequin est un peu bien loin, outre qu'il n'a maintenant qu'un esprit d'emprunt, et que ceux de qui il emprunte son esprit lui en donnent qui est d'assez bas aloi, témoin trois ou quatre pièces nouvelles, que j'ai vues. Je n'irai donc point le chercher, mais je demeurerai ici. J'y passerais très agréablement le temps si j'osais m'appliquer, car j'ai trouvé de très belles choses dans la bibliothèque de M. le marquis de Caumont, et entre autres le *Pline* du Père Hardouin et le *Supplément* du Révérend Père de Montfaucon. Mais il faut dormir, et pour cela obéir à M. Baux et à son confrère d'ici, M. Gasaldi, qui m'ont défendu sur toutes choses d'étudier. Je suis donc Tantale au milieu de l'abondance.

« Comptez, mon cher Père, que Tantale souffre. Pour se consoler, il bouquine (car cela ne lui est pas défendu), et j'ai déjà dans ma chambre un assez gros tas de livres, tas qui, par malheur, ne peut plus guère grossir. Ce pays est très pauvre en livres. Les gens d'au delà de la mer, les descendants des Pictes, y sont venus et ont moissonné pendant dix ans. Mais laissons

la bouquinerie et les Pictes, et raisonnons sur les affaires publiques. Nous voici, mon cher Père, à la veille d'un concile. Nous réjouirons-nous, ou si nous ne nous réjouirons pas?

« Je vois ici bien des gens qui se réjouissent sous prétexte que les bons Pères craignent (ce qui est très vrai). Mais c'est précisément leur crainte qui m'empêcherait, moi, de me réjouir, car qui craint prend des mesures pour éviter le mal qu'il craint, et qui est bien habile en prend de bonnes; et les bons Pères sont très habiles et de plus très puissants : *Mucho pueden, y mucho saben.* Il est vrai que Dieu est encore plus habile et plus puissant qu'eux, et que, de plus, il y a une très grande apparence qu'il n'est pas de leur côté. Mais qui sait si le temps qu'il a marqué pour leur humiliation est encore venu!...

« J'appréhende bien que tout ceci ne s'en aille en fumée. Adieu, mon cher Père; portez-vous bien et aimez-moi toujours. Je salue notre chevalier.

« Avignon, le 10 mars 1725. »

Nous ne savons comment dom Thuillier, qui allait bientôt se déclarer ouvertement contre les appelants de la Bulle *Unigenitus* et prendre rang parmi ses défenseurs les plus ardents, goûta cette diatribe contre les Jésuites. Elle pourrait bien avoir produit un certain refroidissement entre les deux correspondants, car peu de mois après l'écrit public où Thuillier décla-

rait rétracter son appel, nous trouvons une lettre du chanoine à son frère, où il se justifie à peine de son silence vis-à-vis de celui qu'il n'appelle plus le cher dom Thuillier, mais dom Thuillier tout sec.

« Si[1] dom Thuillier se plaint de mon peu d'exactitude à répondre à ses lettres, il a tort. Mais je jurerais bien qu'il ne se plaint pas, et que vous parlant de quelque autre, vous avez pris le quelque autre pour moi. Voilà ce que c'est que d'être sourd. J'ai répondu à toutes les lettres de dom Thuillier, du moins à toutes celles que j'ai reçues, car il pourrait fort bien se faire qu'il m'en eût plus écrit que je n'en ai reçu. Les lettres se perdent quelquefois en chemin. Votre programme est bien fait, mais il est un peu trop court. C'est ce que disent les officiers d'un régiment d'infanterie dont M. Thomé est colonel. Ce M. Thomé vous estime beaucoup.

« Vous méprisiez les journalistes de Trévoux avant d'être imprimé, et, à l'heure qu'il est, ils vous font peur. Est-ce qu'ils ne sont pas ce qu'ils étaient il y a deux ans? Ils nuiront à l'*in-quarto* comme ils ont nui à l'*in-douze*. Moquez-vous d'eux, et si vous voulez bien faire, ne lisez pas même ce qu'ils écriront contre vous. J'ai connu un certain M. Ricard de Narbonne qui se mêlait de faire des anagrammes et qui avait le secret de trouver dans les noms des gens tout ce qu'il voulait et

[1] *Correspondance des Bénédictins*, Bibliothèque nationale, fonds français, 17679, f° 104.

qui n'y était pas; dans le sien, *Armand Ricard,* il trouva *Pénitent bleu* (il était en effet pénitent bleu). Le Père Castel est un M. Armand Ricard, et tous ses confrères les journalistes sont des Ricard. Ils verront dans votre livre des paralogismes qui n'y seront pas; laissez-les voir tout ce qu'il leur plaira de voir, ils ont les yeux à la Ricard et ils doivent voir à la Ricard.

« Le capitaine ne fut ici que vingt-quatre heures. Il a lieu, je crois, d'être content de moi. Je lui avais recommandé de m'écrire. Il ne l'a pas encore fait, quoiqu'il y ait trois semaines qu'il soit parti; mais il faut excuser les joueurs, ils sont autant occupés que ceux qui font des commentaires sur Polybe.

« Qu'est-ce que la *Henriade* de Voltaire? Je vous le demande, et cependant, sans l'avoir vue, j'ai mandé à Daudé, en Angleterre, que c'était une sottise. Si je m'étais trompé dans mes conjectures, je serais trop étonné. Mais, à moins d'un miracle, je ne dois pas m'être trompé; il faut que la *Henriade* soit un misérable poème sur le goût du siècle. O les chétives choses que l'on fait maintenant, soit en vers, soit en prose! Aussi ne lis-je plus que du grec et du latin. Depuis le commencement de cette année, j'ai lu tout Diodore de Sicile, Pausanias, Procope et Zozime. Ce n'a pas été sans faire des remarques. Il y en a quantité qui regardent la guerre, et je vous les destine. Est-ce que, par votre moyen, je ne pourrais pas avoir un *Josèphe* grec

et latin? Il fait ici un temps horrible, c'est chaque jour quelque nouvel ouragan. Il y a eu à Arles, à Saint-Gilles et à Beaucaire des secousses de tremblement de terre qui ont bien effrayé les gens. Hier au soir, la lune était environnée d'une douzaine de cercles de toutes les couleurs. Ma santé n'est pas bien mauvaise, et je serais trop content si ma tête faisait bien ses fonctions; mais, depuis près de six mois, je n'ai presque que des sensations, et le plus bel esprit de ma maison est ma servante, après mon chat.

« Adieu, frère.

« Nîmes, 30 mai 1727.

« J'attends votre livre avec impatience; mais si vous l'avez envoyé au Jésuite, vous l'avez jeté dans la mer. »

L'ouvrage dont parle le chanoine n'est autre que la traduction commentée de Polybe, à laquelle travaillent en commun le chevalier Folard et dom Thuillier. L'abbé s'intéresse vivement au grand travail : on lui en envoie des fragments, il donne son avis, parfois même des conseils, fort mal reçus, du reste, par son irascible frère, bien qu'il ait soin de les faire passer par le canal du traducteur, qu'il savait moins susceptible que le commentateur. Les critiques qu'il hasarde provoquent les colères du chevalier, colères qui n'émeuvent pas du tout le chanoine.

« Ou[1] je suis fort trompé, mon cher Père, ou je dois être un peu brouillé avec M. le colonel. J'ai gardé un temps infini la dissertation; je lui ai écrit la belle lettre que vous savez : voilà deux terribles griefs qu'il a contre moi. Je vous prie, travaillez à faire ma paix, car je ne veux pas être brouillé plus longtemps avec un homme tel que lui. C'est une chose surprenante que le bruit qu'il fait dans le royaume, bruit à l'orient, bruit à l'occident, bruit au septentrion et au midi. Cependant, il n'a encore donné qu'un petit in-douze.

« Que sera-ce donc quand les in-folio viendront? Mais viendront-ils, mon cher Père? Je vois s'élever à Paris un petit nuage qui ne me dit rien de bon : ces officiers généraux nommés pour examiner le *Polybe;* le Roi qui, dit-on, parle d'acheter le manuscrit, qu'est-ce que tout cela? Vous verrez que notre colonel aura fait quelque chose de trop bon, et qu'on ne voudra pas que tout le monde en puisse profiter. Mais si l'on ne veut pas que mon frère apprenne aux autres ce qu'il sait, que ne le fait-on maréchal de France, afin qu'il l'exécute? J'ose le dire, il n'y aurait qu'un bâton qui pût ici le dédommager; encore ne sais-je si le dédommagement serait entier. »

Malgré sa mauvaise humeur, le chevalier n'a garde de ne plus consulter son frère, dont il connaît l'esprit et le bon jugement. Il continue donc à lui soumettre

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 43.

son travail, quitte à se fâcher tout rouge des critiques. Mais le chanoine n'est pas Folard pour rien, et il rend les coups avec usure.

« A [1] Dieu ne plaise, mon cher Père, qu'il ne m'arrive plus de dire mes sentiments à un auteur sur ses ouvrages! Il m'en a coûté trop cher de l'avoir dit à M. le colonel sur son livre. J'ai eu mon compte. Je m'en suis vanté à M. Daudé et je m'en vante à vous, mais je ne m'en vanterai pas à d'autres. Il y va de mon honneur que l'on ne sache pas dans le monde comment M. le colonel vient de m'accommoder. Je sors de lui écrire quatre mots fort sérieux, mais en même temps fort sages et fort mesurés. C'est avec quoi je prends congé de lui vraisemblablement pour longues années. Le Jésuite, à qui il y a trois ans que je n'ai écrit, peut dire si je sais tenir mon cœur; M. le colonel le pourra dire à son tour. Son procédé m'a beaucoup plus indigné que n'avait fait celui de son frère. Je vous demande, mon cher Père, en quelles circonstances est-il permis de prendre feu contre les gens, de s'emporter, d'invectiver, d'user de récrimination contre eux? Est-ce quand on a reçu des leçons et des avis de la part d'un ami, d'un frère dont on est aimé, ou quand on a été attaqué, accusé, chargé par un étranger, par un ennemi? Décidez cette question, et puis je vous en ferai une autre, savoir si je suis l'ennemi de M. le colonel, si je lui suis quel-

[1] *Lettres de l'abbé Folard*, Bibliothèque nationale, fonds français, 17671, f° 94.

que chose ou si je ne lui suis rien. M. le colonel n'a pas décidé ces questions comme vous le pourriez faire. Je lui avais donné mes petits avis sur la manière d'écrire, avis qu'il m'avait demandés en me demandant mon sentiment sur son livre, et les avis qui auraient dû m'attirer des remerciements m'ont attiré une insulte. Il m'a pris pour un ennemi, pour un accusateur, et m'a payé avec des invectives et des récriminations, telles que les pourrait faire un avocat contre une partie adverse. Je suis devenu sa partie adverse, et parce que j'avais eu la sincérité de lui dire qu'il avait la critique impolie, il m'a appris, à moi, que j'étais vain et prévenu de bonne opinion pour mes propres ouvrages. Écoutez sa belle ironie : *Vous enverrez vos corrections* (sur sa dissertation), *et assurément vous n'aurez garde de dire qu'elles soient mauvaises.* Je l'avais renvoyé en riant à une certaine fable; il a pris la chose très sérieusement, et très sérieusement il m'a renvoyé à la fable du Meunier, de son fils et de leur âne. J'accepte cette fable, et comptant qu'il me laisse le choix de celui des trois personnages que je voudrais être, je choisis celui du baudet, et vous aurez la bonté, mon cher Père, de lui faire savoir mon choix, afin que désormais il n'attende plus rien de moi. Rien, je m'explique, c'est-à-dire rien de ce qu'il ne sera pas en mon pouvoir de donner, car j'ai une bourse ou un coffre-fort qui est ma charge, et cela sera toujours à lui, parce que je le puis donner; mais il faudra qu'il se contente de

cela, et que, s'il veut être aidé dans la composition de son grand ouvrage, il s'adresse à d'autres. Car *l'âne du meunier n'a que sa charge*.

« Je suis, mon cher Père, votre, etc.

« L'Ane du Meunier. »

Enfin, peu avant la publication de leur ouvrage, les deux collaborateurs furent accusés auprès du chanoine de s'être plaints publiquement de lui, comme s'il eût prétendu avoir eu une part prépondérante à leur travail. Là-dessus, colère, et colère véritable de l'abbé, qui taille sa meilleure plume et écrit à dom Thuillier cette épître d'une ironie soutenue, rare en France, qui rappelle l'humour anglais :

« Je [1] viens d'apprendre, mon Révérend Père, par une lettre de Lyon et par quatre de Paris, l'une anonyme, les trois autres signées, pièces que je produirai quand il sera nécessaire, que M. le chevalier de Folard, votre compagnon de travail, sur de faux rapports qui lui ont été faits par des gens qui ont intérêt de me brouiller avec lui, m'imputait de vive voix et par écrit que, pour vous ravir à l'un et à l'autre une partie de la gloire qui doit vous revenir de l'ouvrage auquel vous travaillez, je me vantais d'avoir la meilleure part à ses *Commentaires sur Polybe* et à la traduction que vous, mon Révérend Père, vous avez faite de cet auteur. Sur

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 57.

cette nouvelle, qui m'a étrangement surpris (et qui, par parenthèse, m'a expliqué la raison pour laquelle vous n'avez pas daigné répondre à une lettre que je vous écrivis il y a deux mois), j'ai été faire devant un magistrat et quatre témoins une déclaration authentique et qui contient trois chefs : le premier, qu'il est faux que je me sois vanté de vous avoir aidé, vous dans votre traduction et lui dans ses *Commentaires*, et que celui ou ceux qui lui ont rapporté ou de vive voix ou par écrit que je m'étais vanté de cela sont des menteurs, des imposteurs, des calomniateurs, qui ont parlé contre la vérité et leur conscience ; le second, qui vous regarde seul, que je ne vous ai aidé en rien et en aucune manière, pas même par mes conseils ; que vous m'en aviez cependant demandé par lettre sur la manière que vous deviez suivre en traduisant, mais que j'avais eu honte de conseiller un homme comme vous, etc. ; le troisième, que quand j'aurais voulu vous aider l'un et l'autre, je n'aurais pas été en état de le faire, vu mes infirmités, qui ne me permettent pas de m'appliquer à rien qui demande de la contention d'esprit.

« Je pense, mon Révérend Père, que vous devez être contents l'un et l'autre. Je vous assure, comme vous le voyez, autant qu'il dépend de moi, la portion de gloire que vous craigniez de perdre. Mais moi, je ne suis pas content ni ne dois l'être.

« M. le chevalier de Folard, en parlant et écrivant comme il a fait, m'a déshonoré dans le public ; j'ai

sur moi, grâce à ses discours et à ses lettres, tout le ridicule de la sotte vanité. Je passe pour un voleur de gloire, pour un misérable plagiaire, pour coupable d'un crime que les lois romaines punissaient corporellement, et qu'un homme de ces contrées paya, il y a quelques siècles, du fouet dans une ville à trois lieues d'ici. Ce n'est pas plaisir sans doute.

« Ainsi, je me suis résolu, pour me justifier devant ce public, de citer en justice ceux qui ont rapporté à M. le chevalier de Folard mes prétendues vanteries et de les obliger à se dédire juridiquement.

« Je vous prie, mon Révérend Père, de vouloir bien m'aider en ceci. Vous le pouvez en tâchant de porter doucement M. le chevalier de Folard à me nommer les gens en question. Il ne doit aucun égard à des imposteurs, à des calomniateurs qui ont abusé de sa trop grande facilité à croire pour l'allumer contre son sang. S'il refuse de les nommer, je prendrai telles voies pour l'obliger à le faire qu'il sera fâché de ne l'avoir pas fait de gré, car je suis déterminé à ne rien oublier pour avoir justice de mes calomniateurs, et si M. de Folard les respecte, de ne pas le respecter, lui.

« Je suis, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Folard, chanoine de N...

« Je ne manquerai pas, mon Révérend Père, de vous envoyer un extrait en forme de ma déclaration. Vous

serez surpris que dans le second chef je n'aie pas fait mention de M. de Folard : c'est que j'ai craint de jurer faux en jurant que je ne l'ai point du tout aidé. Vous verrez, dans une longue lettre qui vous sera adressée, et que je prétends rendre publique, les raisons que j'ai eues de craindre cela. »

Enfin, après ces longues préparations et malgré les sourdes menaces des adversaires du chevalier Folard, l'ouvrage parut en 1727. Aussitôt le chanoine, dont la rancune n'est pas de longue durée, écrit à son frère :

. . . .

. . . .

« Je[1] n'ai point encore reçu votre livre, et je commence à être en inquiétude. J'aimerais mieux avoir perdu mon chat que si ce livre eût péri. Je ne dis pas mon chien, parce que je l'aime trop plus. C'est un myrmidon blanc et noir qui est à faire le fou depuis le matin jusqu'au soir, qui prend le chat entre ses dents et va le porter au grenier; puis il le descend à la cave; le chat se tue de dire des *effes,* mais ni pour ses *effes,* il pourrait les dire comme vous qu'il n'en irait pas moins au grenier et à la cave. »

L'*Histoire de Polybe,* traduite par dom Thuillier et commentée par le chevalier de Folard, « colonel et mestre de camp des armées du Roi », fruit de la collaboration assez singulière d'un grave Bénédictin et d'un

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 64.

tacticien militaire, est un des livres les plus curieux du temps. Imprimée avec grand soin et enrichie d'une foule de ces charmantes planches militaires dites *plans cavaliers*, qu'on savait si bien faire alors, la traduction de Polybe et le *Commentaire* forment un bizarre assemblage de dissertations érudites, de récits de batailles anciennes et modernes, de digressions pédantesques et de morceaux pleins de verve et d'esprit. Il y a de tout dans ces gros volumes : des portraits satiriques des généraux morts ou vivants, des traités purement militaires, des remarques littéraires, parfois même des vues fines et profondes sur l'état social de l'époque.

Le chevalier donnait libre carrière à l'intempérance de sa verve, et sa plume courait bride abattue au hasard d'une imagination à la fois vive et peu réglée. « Je[1] « prie, dit Folard dans sa Préface, que le mot de com« mentaire n'alarme personne. Ce n'est point ici un « assemblage de notes triviales, surannées et pédan« tesques, prises ou maraudées par-ci par-là et trans« férées de plusieurs livres dans un seul sans autre « mérite que la translation : ce n'est rien de tout cela. « Je marche en habit de campagne dans mon style : *nul « airain de Corinthe,* nulle pompe, nul précieux ridicule, « nulle décoration de rhétorique de collège, c'est un « corps de science militaire; et, bien que je me sois

[1] *Polybe,* Préface, I.

« assez étendu sur chaque partie, il s'en faut bien que « je l'aie épuisée. »

La liberté de langage de l'écrivain était telle, c'est-à-dire si peu conforme aux usages du temps, car aujourd'hui elle passerait pour de la modération, que le privilège pour l'impression se terminait ainsi : « Je « crois, disait l'approbateur, que le public verra avec « plaisir les recherches et les découvertes qui y sont « répandues sur la tactique des anciens et des modernes « et sur la science militaire, sans qu'il fasse un crime « à l'auteur de ces *Commentaires* de la vivacité et de « la sincérité de son style. »

Le système inventé par Folard, le *système des colonnes,* qui était passé chez lui à l'état d'idée fixe, ne pouvait manquer de trouver sa place dans cet amas confus de choses disparates, et le chevalier n'a garde de l'omettre. Il lui donne même une place d'honneur. Les remerciements qu'à la fin de sa Préface il donne à son collaborateur dom Thuillier sont spirituellement tournés.

« Je [1] n'ose rien dire ici des secours que j'ai trouvés « pour tout ce qui ne regarde pas la guerre chez mes « voisins et mes bons amis les Bénédictins. Ils ont eu « trop de peine à me pardonner la justice que j'avais « rendue à leur congrégation dans mes *Nouvelles Découvertes.*

« Je me garderai bien désormais de me commettre

[1] *Histoire de Polybe,* traduite par dom Thuillier, avec les *Commentaires du chevalier Folard,* Préface, XXII.

« avec leur modestie. Mais dom Thuillier et dom Le « Seur, son camarade d'études, dussent-ils gronder, je « ne puis m'empêcher de reconnaître qu'ils ont fait « pour moi, je ne dis pas beaucoup, car ils ne me pas- « seraient pas cette vérité, mais tout ce que je pouvais « attendre de leur amitié et de leur zèle pour le pro- « grès, l'avancement et la perfection des sciences. » Le premier volume de la traduction de Polybe eut un vif succès, surtout à cause de la liberté avec laquelle le commentateur parlait des hommes qu'il avait vus, et appréciait les événements militaires auxquels il avait assisté.

La verve un peu rude du chevalier Folard n'avait ménagé personne, et le scandale fut même si vif, qu'au bout de quelque temps le gouvernement interdit la continuation de la publication des *Commentaires*, en menaçant de mettre le commentateur à la Bastille. Le chanoine console son frère en lui écrivant des plaisanteries, comme à son ordinaire.

« Nîmes, le 22 janvier 1727.

« Je[1] me préparais aujourd'hui à vous faire une longue lettre, car j'ai quantité de riens à vous mander. Mais, d'abord, après dîner il est venu des gens chez moi, et de ces sortes de gens pour qui il faut nécessairement se déranger. Ils ne font que de sortir, et dans une

[1] *Lettres de l'abbé Folard*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 65.

heure d'ici il faut remettre au courrier, de sorte qu'il me faudra renvoyer la moitié de mes riens à une autre fois. Pour avoir laissé passer trois ou quatre courriers sans m'écrire, vous êtes cause que je vous vois toutes les nuits à la Bastille. Ce n'est pas là un rien, du moins pour moi. En voici un. Tandis que vous vous illustrez à Paris à votre manière, le capitaine[1] s'illustre ici à la sienne. Hier, lui et quatre autres officiers donnèrent un repas magnifique à M. le président et à une douzaine d'autres personnes de la ville. Le plat le plus remarquable fut un mouton de Ganges, que l'on servit tout entier. Il était farci de perdrix et de bécasses et avait les cornes dorées. On accuse notre ami l'archidiacre[2] d'en avoir mangé dix livres. Peut-être surfait-on, mais enfin il est encore à avoir digéré ce qu'il en mangea, et il est là au coin de mon feu qui maudit les moutons de Ganges, parce qu'ils sont trop bons, ce qui fait qu'on en mange trop et qu'on est ensuite obligé de passer deux jours sans manger. Il a beaucoup de regret au dîner d'aujourd'hui, à cause d'un certain turbot de cinq livres qui était bien la meilleure chose... Enfin, il n'en a point mangé, et peu s'en faut qu'il n'en pleure. Vous lui direz deux mots sur cette aventure dans votre première lettre, si vous êtes en humeur de rire, et vous y serez si vous n'êtes pas à la

[1] Un frère du chevalier et du chanoine, qui était aussi au service et a déjà, à plusieurs reprises, été nommé dans les lettres.

[2] L'abbé Fléchier, archidiacre de Nîmes, neveu de l'illustre orateur.

Bastille. Cette Bastille me va terriblement par la tête, comme vous voyez. . . . .

. . . .

. . . .

« Je vais vous donner des nouvelles de chez moi ; la guerre civile s'y est allumée entre deux pigeons que j'ai d'une part et ma chatte de l'autre. Coquinet est demeuré neutre, et quand les deux parties se battent, il se met entre eux pour les séparer.

« Il y aura désormais un article dans toutes mes lettres de ce monsieur-là, qui n'a pas son pareil et qui ne l'aura jamais. Il faut oublier les Bagolins et les Cadets. Qui étaient ces gens-là? Ce n'étaient pas peut-être des automates, mais enfin c'étaient bien sûrement des chiens, et bien sûrement Coquinet n'en est pas un, encore qu'il leur ressemble par la figure.

« Qu'est-il donc? Dieu le sait, et nous le saurons quelque jour. Voilà quelqu'un qui entre. Je vous quitte. »

Dans une autre lettre, le chanoine, qui prend les aventures littéraires de son frère avec autant de désinvolture que son frère prenait ses vapeurs, lui administre une leçon de philosophie vivement exprimée. « Dieu[1] « est grand, nous sommes en France, où les volontés sont « très changeantes plus qu'en aucun autre pays : d'ail- « leurs on y meurt, comme, dans d'autres pays, tel lieu-

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 134.

« tenant général peut mourir et même tel maréchal duc « et tel ministre. Je compte que vous survivrez à vos « persécuteurs. Continuez seulement à avoir de petits « maux. Les petits maux font vivre longtemps, parce « qu'ils exemptent des grands, qui sont ceux qui tuent. « C'est Hippocrate qui le dit, non le mort, mais le vivant « M. Baux, mon médecin. »

Ces sorties amusaient fort le chevalier, et il demandait à son frère de lui administrer souvent des cordiaux de cette nature pour l'aider à supporter les disgrâces que lui attirait son livre. Le chanoine, qui n'aimait pas à passer pour un plaisantin de profession, lui répond, non sans une pointe d'aigreur et dans l'amertume de la mort de sa chienne préférée :

« Je[1] ne suis pas de si belle humeur, Monsieur le chevalier, que la dernière fois que je vous écrivis. Outre que mes maux sont revenus, voilà mon anglaise, la pauvre chienne, qui vient de mourir. Peut-être que Descartes a raison et que les chiens ne sont pas des gens; peut-être aussi que ce sont des gens; gens ou non, on les prend bien fort en amitié, et quand on vient à les perdre, on s'en afflige. Ma servante hurle dans sa cuisine. J'ai commencé à travailler à l'épitaphe de la pauvre bête. Si je l'ai achevée ce soir, je vous l'enverrai aujourd'hui. »

Dom Thuillier, malgré son ardeur à défendre la

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 75.

Bulle, continuait à être très avant dans les bonnes grâces auprès du solitaire de Nîmes, qui ne pouvait se passer de ses lettres. Il confie à cet ami, qui sait compatir à ses maux, toutes les angoisses causées par ses vapeurs, et par occasion il donne une leçon à la vanité du chevalier, qui dut en faire une terrible grimace.

« Quand[1] je garde le silence avec mes amis absents, mon cher Père, c'est bien malgré moi. Mon plus grand plaisir est de m'entretenir avec eux par lettres; mais le moyen de faire des lettres, quand on n'a ni tête pour penser ni main pour écrire! C'est où j'en ai été pendant deux grands mois. Il est vrai que mes maux me donnèrent quelque relâche au commencement du mois passé, mais dans ce temps-là notre professeur arriva, il fallut être tout à lui pendant huit jours, parler poétique, lire des vers, corriger des vers. Puis, quand il s'en fut allé à Aubais et que je me préparais à vous écrire, les vapeurs revinrent. Je ne les eus jamais si cruelles. Je ne vous ferai pas le détail de tout ce que j'ai souffert pendant quinze jours.

...Animus meminisse horret, luctuque refugit.

« Je me contenterai de vous dire que j'ai eu des accidents si extraordinaires que, croyant comme je le fais et comme il faut croire, que le diable se mêle de beaucoup de choses, j'aurais eu recours aux exorcismes

[1] *Lettres de l'abbé Folard*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19671. f° 89.

si, d'un côté, je ne m'étais aperçu que le pavot et la thériaque me soulageaient, et si, de l'autre, je n'avais été persuadé que les drogues ne peuvent rien sur le diable.

« A la fin, *Pelagi cecidit fragor,* je ne dis pas *cunctus* parce que le calme n'est pas entièrement revenu. Mais, enfin, je suis beaucoup mieux, j'ai recouvré l'usage de mes mains et les deux tiers de ma tête, l'autre tiers reviendra quand il plaira à Dieu.

> . . . . *Æquora postquam*
> *Prospiciens genitor, cæloque invectus aperto*
> *Flectet equos.* . . . .

. . . .

« Je reviens au colonel. S'il attend que je le ferai toujours rire, il se trompe ; l'humeur ne m'en dit que dans les vapeurs ; les vapeurs s'en vont, le bon sens revient, et alors je me repens d'avoir fait rire les gens et je ne veux plus les faire rire. Pour lui, l'humeur lui en dit toujours. Je le lui pardonnerais si, pour ne pas faire souffrir la modestie de ceux à qui il écrit, il voulait bien prendre la peine de voiler de certaines choses. Il y en a sur lesquelles il faudrait jeter une bonne grosse toile, et il n'y jette pas seulement une gaze ; il peint tout d'après le naturel, et ses lettres sont si scandaleuses qu'il faut s'aller confesser après les avoir lues. J'ai une grande envie de voir sa réponse au Révérend

Père journaliste. Il m'écrit qu'en la lisant les cornes m'en viendront, ce sont ses termes. Voilà justement le moyen de les faire rentrer dans la tête si elles avaient à en sortir, car sur l'idée qu'il m'a donnée de sa pièce par ces paroles, je m'attends à la trouver excellente. Je pourrais bien ne la trouver que bonne, et en ce cas les cornes ne me viendraient pas, comme elles ne me sont pas venues en lisant le *Traité de la pesanteur* du Père Castel, parce que ses confrères en avaient dit trop de bien dans leur journal. Ce n'est pas en prônant un ouvrage avant sa publication que l'on prépare les lecteurs à l'admirer, c'est en en parlant modestement. Toujours des leçons, dira-t-il ici. Je ne suis point encore au bout. Il me dit quelque part, en parlant de ses progrès, que dans un an il a crû tout au moins de deux aunes, ce sont encore ses termes. Je sais que près du soleil de Saint-Germain on ne peut que croître, mais je dis qu'un homme qui dit qu'il a crû de deux aunes, loin d'avoir crû a décru, et non pas de deux aunes, mais de trois, et qu'à l'heure qu'il est, M. le colonel est, sinon un nain, du moins un très petit homme, et à peu que je ne lui dise ce que la servante de Plaute dit au petit laquais Pegnium : *Tu quidem haud etiam es octoginta pondo.*

« Socrate, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de quarante, avait bien crû de six aunes. Or, que disait-il? Qu'il avait crû? Non, mais qu'il était un âne, car ses paroles reviennent à cela. Quand M. le colonel me

parlera ainsi de lui, alors je croirai qu'il a crû. Voilà mon sermon fait. Adieu, mon cher Père, vous devez être encore plus las de lire que je ne le suis d'écrire. »

Le pauvre chanoine revient sans cesse sur ses vapeurs, toujours avec une verve qui ferait douter de leur gravité, si l'interruption subite de la correspondance ne venait lui donner raison. Citons encore, pour finir, une de ses dernières lettres à son frère, écrite après un de ces accès du mal, dont il sort aussi moqueur que jamais.

« Il[1] n'y a que trois quarts d'heure que j'étais à l'agonie. Il y avait deux médecins dans ma chambre, qui parlaient, l'un de l'émétique, et l'autre des gouttes d'Angleterre. Le premier disait : Il faut le vider ; l'autre disait : Non, il faut lui donner un confortatif. Tandis qu'ils étaient à disputer, il est venu une petite sueur, et en un instant je me suis assez bien trouvé pour n'avoir besoin ni de médecin ni de remède. Ils ont pris du chocolat, puis s'en sont allés, et moi, je me suis levé et je me suis mis à vous écrire.

« Vous êtes dans la joie de votre cœur, Monsieur le chevalier. Je n'en suis point surpris, car je comprends que c'est un très grand plaisir de se voir auteur applaudi. Ce n'en est pas un moindre de se voir auteur récompensé, et j'espère que vous aurez encore celui-là. Mais si vous ne l'avez pas et que la fortune s'obstine à vous

[1] *Lettres de l'abbé Folard,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 96.

être contraire, vous vous consolerez avec la gloire. C'est là votre maîtresse, que les journalistes de Trévoux ne viendront pas à bout de vous ravir. Homère, qui les voyait en esprit, les compare quelque part aux bourdons. Que font les bourdons? Ils bourdonnent. Mais à quoi aboutissent tous leurs bourdonnements? A du bruit. Puis, quelquefois les martinets viennent et mangent les bourdons. »

La correspondance dont nous venons de citer de si intéressants extraits s'arrête subitement vers 1729. Le chanoine succomba sans doute inopinément aux suites de ces vapeurs dont il savait si bien plaisanter. Quant au chevalier Folard, nous ignorons s'il continua longtemps à fréquenter l'abbaye. La traduction commentée de Polybe, dont il ne put achever l'impression en France, parut en Hollande, tandis qu'avec la bizarrerie naturelle de son esprit, il devenait un ardent disciple du diacre Pâris. Nous avons retrouvé, parmi les lettres adressées à dom Thuillier, un procès-verbal détaillé de la guérison prétendue miraculeuse de M. le chevalier de Folard, maître de camp, sur la tombe de *M. Pâris*, qui amena la conversion complète dudit colonel, jusqu'alors fort incrédule, à la vérité chrétienne. Ce soi-disant miracle fit tant de bruit, les jansénistes le prônèrent si haut, le chevalier se posa si bien en convulsionnaire de marque, que la cour songea un moment à priver Folard de ses charges et à l'exiler. Il se retira pour un temps à Avignon, mais sa si-

tuation dans le monde militaire du dix-huitième siècle n'en fut pas atteinte. Jusqu'à la fin il reste en correspondance avec les premiers personnages de l'armée. Il envoie, en 1742, au maréchal de Belle-Isle, enfermé à Prague, un plan de retour en France, que celui-ci suit à peu de chose près. Le maréchal de Saxe lui écrit familièrement et écoute ses conseils, s'il ne les suit pas toujours. Enfin, le grand Frédéric lui-même fit un extrait des œuvres de Folard, qu'il intitule : *Esprit du chevalier Folard,* qu'il traitait de visionnaire ayant « en- « foui des diamants dans le fumier » .

Telle est la correspondance du chanoine de Nîmes avec son frère et dom Thuillier. Ces lettres, si animées, si pleines d'entrain, perdues au milieu des graves correspondances bénédictines, ne sont-elles pas à elles seules comme la marque du temps? C'est en vain qu'au siècle précédent on chercherait rien de semblable. Les Bernardins, qui en faisaient leurs délices, sont bien des hommes de leur époque, ils aiment l'esprit pour lui-même, et toute leur érudition désarme devant un trait ou une plaisanterie.

Malgré leur science, l'austérité de leur vie, leur foi robuste, on les reconnaît sans peine pour les contemporains de cette brillante et un peu vaine génération qui remplissait le début du dix-huitième siècle de tant de bruit et d'éclat. Mais ce n'était là pour les habitants de l'abbaye qu'un passe-temps, et après cette course sur un domaine si différent, il est temps de

revenir à de plus graves sujets. Les *Nouvelles de Rome* nous en fourniront l'occasion, en nous faisant connaître, par de curieux détails, la cour pontificale de cette époque.

CHAPITRE IX

LES « NOUVELLES DE ROME ».

La correspondance de Claude de Vic. — Les *Nouvelles de Rome.* — Pierre Maloët et Charles Conrade. — Le chevalier de Saint-Georges à Rome. — Le fils de Pierre le Grand. — La princesse des Ursins retirée à Rome. — Sa pauvreté et sa mort. — « La Ruspoli » et « la Piombino » aux arrêts. — Conclaves et nominations de cardinaux. — L'exaltation du cardinal Orsini. — Le chevalier d'Orléans. — L'évêque de Cavaillon. — Le fameux dom Malachie d'Inguimbert. — Clément XII. — Le procès de Coscia et de Fini. — Les lettres de Charles de La Rue à l'archevêque de Théodosie. — Les grands correspondants des Bénédictins. — Les derniers cardinaux neveux.

Dans les volumineux recueils où sont conservées les lettres adressées à l'abbaye de Saint-Germain des Prés pendant la première moitié du dix-huitième siècle, les correspondances de Rome sont très nombreuses. Elles remplissent même des volumes entiers et sont loin d'être dépourvues d'intérêt. Mais, avant d'en aborder l'étude, j'avouerai sans détour que j'éprouve ici un certain embarras et que je ne sais pas bien comment les faire connaître au lecteur sans mettre le pied sur le terrain des polémiques religieuses, que je me suis toujours rigoureusement interdit jusqu'ici. Ces correspondances, en effet, sont toutes pleines des incidents

causés par les luttes des jansénistes contre la bulle *Unigenitus,* et des efforts faits pour ramener à la soumission les membres de la congrégation de Saint-Maur qui s'obstinaient dans leur appel. Au point de vue soit de l'histoire religieuse générale du temps, soit de l'histoire de l'Ordre de Saint-Benoît au siècle dernier, il y aurait là une mine très précieuse à exploiter. Mais tel n'est nullement notre but, et cette fois encore nous allons essayer de voir les hommes à travers leurs lettres et de mettre en lumière les détails curieux sur les mœurs de l'époque, les faits, ou les idées qui se glissent involontairement sous la plume des correspondants, sans entrer dans le fastidieux et inutile récit de polémiques aujourd'hui ensevelies dans l'oubli.

Le lecteur peut donc se rassurer, il ne trouvera nullement ici un chapitre de l'histoire du jansénisme, histoire du reste aussi triste qu'ennuyeuse et que je n'aurais nulle compétence à traiter. Je vais simplement lui faire passer sous les yeux quelques physionomies vives, originales, et m'efforcer d'extraire de ces gros in-folio, d'où s'exhale un assez âcre parfum des querelles théologiques passées, les faits curieux ou amusants qui révèlent la vie d'autrefois. Quoi qu'ils en aient, en effet, et malgré leur préoccupation dominante, les correspondants de Rome peignent sans le vouloir la Rome d'il y a près de deux siècles avec vivacité et relief. Puis ce sont les lettres des Romains, prélats ou lettrés, conservées côte à côte dans les mêmes recueils, qui viendront achever

le tableau. Après ces quelques mots nécessaires pour bien expliquer notre but, entrons directement en matière, afin de laisser ces personnages parler eux-mêmes, aussitôt que faire se pourra.

Le membre de la petite Académie bernardine qui entretenait les plus nombreuses correspondances avec Rome était dom Claude de Vic, que nous avons déjà présenté au lecteur en parlant des Bernardins les plus remarquables. Il avait passé de longues années à Rome comme compagnon du procureur de la congrégation de Saint-Maur auprès du Saint-Siège, et y avait noué de nombreuses relations. Rappelé en France vers 1716, il avait été choisi pour travailler à cette célèbre *Histoire du Languedoc* entreprise par les Bénédictins sur les instances de l'archevêque de Narbonne, Legoux de La Berchère, histoire qui ne devait voir le jour que longtemps après.

Né lui-même dans le Midi, dont il allait raconter l'histoire, Claude de Vic avait toutes les qualités du terroir : vif, gai, entreprenant, cachant beaucoup de finesse sous une apparente bonhomie, il joignait à ces qualités de race une singulière prudence, une sûreté de jugement et de commerce qui l'avaient fait fort goûter à Rome, où on le considérait comme une très bonne tête. Le pape Clément XI lui avait publiquement témoigné sa bienveillance et ne l'avait vu s'éloigner qu'à regret. Très soumis aux décisions du Saint-Siège et n'ayant aucun appel sur la conscience, dom Claude,

une fois à Saint-Germain des Prés, devint le lien naturel entre la société romaine et la savante abbaye, le canal par où on faisait passer à Paris les bons avis, les conseils de prudence, de modération, et la plume qui envoyait à Rome des nouvelles des affaires religieuses de France, si confuses alors qu'un esprit fin et sagace pouvait seul les démêler.

Les six volumes où sont conservées les lettres adressées à dom Claude de Vic sont presque entièrement remplis de lettres portant la date de Rome ou de villes d'Italie : trois de ces volumes contiennent même uniquement des nouvelles de Rome. Les noms les plus illustres de la cour pontificale à cette époque s'y mêlent à ceux d'érudits plus modestes. On y retrouve aussi les missives de Français résidant à Rome, tels que celles de dom Pierre Maloët, dom Charles Conrade, chargé des intérêts des Bénédictins de Saint-Maur, de Guyon de Crochans, évêque de Cavaillon, qui devait mourir archevêque d'Avignon, et de Malachie d'Inguimbert, figure très originale dont nous allons avoir à nous occuper avec détail tout à l'heure, à propos de sa correspondance avec Saint-Germain des Prés.

Puis ce sont, tout à côté de ces noms connus ou portés par de puissants personnages, des feuilles sans signature portant le simple titre de *Nouvelles de Rome* : ces sortes de gazettes manuscrites étaient fort de mode à cette époque où la presse était encore dans l'enfance : elles remplaçaient les journaux et servaient à

tenir au courant de la chronique du jour. Ces lettres, adressées à dom Claude de Vic, et celles adressées à d'autres de ses confrères, forment donc un ensemble fort intéressant à étudier, sans cependant qu'il puisse avoir une importance historique générale autre que celle de documents nouveaux qui révèlent l'esprit du temps.

Voici, par exemple et pour en donner un échantillon, dans les gazettes envoyées régulièrement à Claude de Vic, la mention du passage dans la Ville éternelle, refuge de toutes les victimes du sort, de deux princes royaux aussi peu fortunés l'un que l'autre, mais dans des genres très différents. L'un est le chevalier de Saint-Georges, le fils de Jacques II. Ce prétendant malheureux à la couronne d'Angleterre, auquel la France refusait alors son hospitalité pour conserver l'alliance anglaise, venait chercher un refuge à Rome, et l'on annonce ainsi son arrivée :

« A Rome, le 1er juin 1717.

. . . .

. . . .

« Le [1] chevalier de Saint-Georges arriva ici mercredi dernier, après midi, et alla descendre chez M. le cardinal Gualterio, où il est logé. Il vit passer le lendemain la procession de la Fête-Dieu, d'une loge tapissée de

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19674, f° 13.

damas qui lui avait été préparée par ordre du Pape sur la porte de l'hospice des Prêtres, qui a été autrefois palais ordinaire des ambassadeurs d'Angleterre, situé devant la pénitencerie des Jésuites. Il fut mercredi dernier chez le Pape par une porte secrète, accompagné des deux neveux de Sa Sainteté qui, nonobstant son rigoureux incognito, ne laissa pas de le traiter en roi.

« Vous croyez bien que cette entrevue ne se passa pas sans larmes. Ce prince n'a point voulu être visité en forme par le Sacré Collège; il a pourtant reçu quelques cardinaux, qui ont été chez lui sous prétexte de voir M. le cardinal Gualterio en habit court, et il l'a fait, comme on en était convenu, sur le pied que le roi d'Espagne les reçoit, c'est-à-dire qu'il les a fait couvrir et leur a fait donner des sièges. »

Quelques semaines après, c'est un autre fils de roi qui traverse Rome pour aller chercher la mort à la cour de son propre père. Chacun sait la sombre et tragique histoire du fils de Pierre le Grand, le malheureux Alexis, qui avait fui la colère paternelle à travers toute l'Europe et s'était cru bien caché à Naples. Là, cependant, la craintive politique du gouvernement autrichien, qui régnait alors sur le sud de l'Italie, l'avait découvert et livré au terrible empereur de Moscovie. Trompé par de fausses promesses, le pauvre être, à moitié formé, à peine développé, passe quelques jours à Rome en retournant vers le nord, où l'attendait une

mort mystérieuse, dont le tragique récit a merveilleusement servi la plume de deux de nos meilleurs écrivains modernes. Voici la mention de ce passage dans une lettre à dom de Vic, et la sécheresse indifférente du ton prend quelque chose de saisissant quand on pense à l'horrible dénouement de cette tragédie domestique, qui eût pu servir de thème à l'inspiration d'un Eschyle moderne :

« Rome, ce 9 novembre 1717.

. . . .

. . . .

« Nous[1] avons eu ici pendant quelques jours le fils du Czar, qui s'était retiré à Naples, dans le château Saint-Elme, fuyant la colère de son père, lequel avait menacé de le vouloir tuer. Il y est resté quelque temps sans qu'on sût qui il était, et après avoir vu ici ce qu'il y a de plus curieux en simple particulier, en est parti pour Vienne, où il doit recevoir toutes les assurances qu'il demande du retour des bonnes grâces de son père. Il est d'une figure à faire peur aux petits enfants, tant il est laid, petit et mal fait. C'est le même qui avait épousé une princesse de Wolfenbuttel. » . .

. . . .

. . . .

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19674, f° 53.

Puis c'est au milieu de lettres pleines de nouvelles purement ecclésiastiques, des anecdotes piquantes, qui peignent les mœurs. Tel est ce récit d'une querelle de préséance entre deux grandes dames, qui finit par les arrêts imposés aux deux familles, punition un peu bourgeoise, qui témoigne de l'adoucissement des mœurs et montre que le poignard commençait à jouer un moins grand rôle dans la vie de tous les jours.

« De Rome, ce 4 mars 1721.

. . . .

. . . .

« L'Écriture[1] dit que *Extrema gaudii luctus occupat.* Les derniers jours du carnaval ont été traversés par un incident de rien qui commence à allumer un grand feu. La princesse Ruspoli venait à la comédie avec trois carrosses. Elle était dans le premier avec la princesse San Angelo. Dans le second était le prince San Angelo avec le duc di Andria Caraffa, et dans le troisième étaient les pages.

« Dans le même temps arrivait aussi la princesse Piombino, qui avait à ses côtés Mgr Acquaviva; elle venait en grand cortège, avec grand nombre de torches allumées. Les domestiques de la Piombino voulurent faire arrêter les carrosses de la princesse Ruspoli pour

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 16673, f° 227.

passer les premiers ; mais le cocher de la princesse Ruspoli allant toujours, un des domestiques de la princesse Piombino donna de son flambeau allumé dans le museau des chevaux de la princesse Ruspoli, et même, à ce qu'on dit, au cocher. Les domestiques de la princesse Ruspoli s'étant mis en défense, ceux de la princesse Piombino s'étant rassemblés blessèrent dangereusement deux domestiques de la princesse Ruspoli. Mgr Acquaviva lui dit quelques duretés ; on apaisa le tumulte, chacun se retira, mais avec l'*impegno* des familles. Le cardinal Ottobon, dont la famille est alliée à la Piombino, voulut d'abord accommoder l'affaire et engager la princesse Piombino à envoyer faire compliment à la princesse Ruspoli et lui dire que, dans la nuit, on n'avait pas reconnu son carrosse, et que c'était sans son aveu qu'un de ses domestiques avait agi, et qu'elle allait lui ôter la livrée.

« Si la princesse Piombino eût voulu suivre ce conseil, tout était fini. La princesse n'en voulut rien faire. Le roi d'Angleterre offrit aux deux partis sa médiation ; la princesse Piombino y consentait, mais le prince San Angelo répondit qu'étant prince du Saint-Empire, il ne reconnaissait point le prétendu roi Jacques pour roi d'Angleterre, réponse que tout le monde a fort désapprouvée, et qui cependant a obligé le Roi de se désister de vouloir être médiateur. Le Pape a donc pris le parti d'ordonner les arrêts dans leur propre palais à toutes ces familles-là, pour obvier à quelque grand inconvénient.

« Ainsi, d'un côté, sont aux arrêts les Ruspoli, Capisucchi et Marescotti, les Justiniani, car la Ruspoli est Justiniani, et les Imperiali; San Angelo est Imperiale.

« De l'autre côté, tous les gendres de la Piombino, c'est-à-dire les Sora, les Ottobon, les Barberin, les Salviati et les Acquaviva, à cause de Mgr Acquaviva, qui était avec la princesse Piombino. Voyez que de vacarme pour un rien; cependant, comme tous ces seigneurs et dames ne peuvent point sortir, on ne doute point qu'ils ne cherchent entre eux les moyens d'abréger leur retraite en s'accommodant. »

Après deux mois de reclusion, les deux familles s'accommodèrent, « la Piombino » désavoua ses gens, et tout se termina sans effusion de sang. Un siècle auparavant, il y eût eu au moins plusieurs assassinats et un « impegno » général dans la noblesse de Rome.

De temps en temps aussi on voit arriver, sous la plume des nouvellistes, des noms célèbres dans l'Europe entière, ceux des victimes du sort ou de la politique qui venaient finir leur vie agitée dans le calme de la ville des Papes. C'est ainsi qu'au bas d'une lettre nous lisons ces lignes qui, dans leur laconisme, en disent bien long sur les vicissitudes humaines : « Madame[1] « des Ursins n'est nullement en état de satisfaire aux « héritiers de feu M. Charlier, n'ayant pas même le

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19671, f° 109

« nécessaire et se trouvant obligée d'engager ses effets « pour vivre. »

Cette simple phrase sur cette puissante princesse des Ursins, qui avait gouverné l'Espagne et tenu en échec, par ses impérieuses exigences, toute la diplomatie européenne lors du traité d'Utrecht, a quelque chose de singulièrement frappant. Telle fut, en effet, la fin de cette femme illustre, fin obscure, presque misérable. Et ce qui achève de peindre les mœurs du temps, c'est le récit des pompeuses funérailles faites peu après à cette même princesse des Ursins, qui n'avait pu payer de petites dettes criardes laissées derrière elle à son passage en France. Le nouvelliste les raconte à Claude de Vic : l'idée du contraste entre cette ostentation de magnificence et la pauvreté dont il parlait peu de jours auparavant, ne le frappe même pas :

« Rome, 1722

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Marie Anne[1] de La Trémoïlle-Noirmoutiers, sœur du duc de ce nom et de feu M. le Cardinal, qui avait épousé en premières noces le prince de Chalais, et ensuite, après la mort de ce premier, qui avait épousé dom Flavio, prince des Ursins, dernier duc de Bracciano, est morte ici le 4 de ce mois, âgée de

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19675, f° 172.

soixante-dix-neuf ans. Son corps fut porté le 5 au soir dans un carrosse à l'église de Saint-Jean de Latran, où est la sépulture de la maison des Ursins, et le dimanche 6, au matin, il fut exposé au milieu de cette grande église qui était toute tendue de noir avec les armes de La Trémoïlle. Cette pauvre princesse était vêtue en religieuse de la Visitation, les pieds nus et couchée à plate terre sous un drap mortuaire et sous un tapis de toile d'or. On avait disposé en deux lignes le même nombre de flambeaux qu'on a coutume de faire pour les cardinaux. La messe de *Requiem* fut chantée en musique dans le grand chœur, où tous les chanoines de cette église se sont trouvés. Son corps a été mis ensuite en dépôt dans le cloître de Saint-Jean, auprès de celui du prince, son dernier époux, en attendant que la maison des Ursins veuille faire un mausolée dans la chapelle qui suit immédiatement celle du Saint-Sacrement. Cette maison avait autrefois sa sépulture dans cette dernière; mais dans le temps qu'on la fit orner, on lui a cédé la chapelle suivante. Le roi et la reine d'Angleterre furent exprès à l'église de Saint-Jean pour prier Dieu pour cette princesse, et y entendirent la messe. Madame des Ursins a fait, par son testament, héritier des biens situés en Italie, M. le duc de Lanti, son neveu, et elle a fait M. le duc de Noirmoutiers héritier de ses biens situés en France et des prétentions qu'elle a en Espagne. Elle a fait aussi plusieurs legs. Voici les plus considérables : elle a donné

sa montre d'or enrichie de diamants au roi d'Angleterre, et sa belle toilette avec son accompagnement à la reine d'Angleterre. Cette toilette avait servi à la feue reine d'Espagne, qui l'avait reçue en présent de Louis XIV. La montre est un présent de Philippe V. Elle fait une fondation d'une messe basse par jour au monastère des religieuses de la Visitation de Rome et leur assigne pour cela cent écus de rente. Elle a aussi fait plusieurs gratifications à ses domestiques. Le cardinal Gualterio et l'abbé de Gamaches, votre auditeur de rote, sont ses exécuteurs testamentaires. »

C'est ainsi que finit, sans que personne en Europe s'en aperçût, cette célèbre madame des Ursins, qui avait, pour ainsi dire, gouverné un grand royaume et avait su le faire avec un grand courage et une indomptable énergie. Ce n'était peut-être pas sans raison qu'on ensevelissait autrefois sous la robe du moine les plus puissants personnages : c'était les faire parler aux vivants, du sein même de la mort, de cet inexorable néant de la vie dont ils avaient connu et goûté les plus brillantes faveurs.

Les nouvelles de la cour pontificale reviennent naturellement sans cesse dans ces lettres, datées de Rome, et les grands moments des correspondants sont les conclaves ou les promotions de cardinaux : leur ton prend alors une certaine importance. Ils sentent que leurs lettres seront lues avec avidité et passeront de main en main. Voici, par exemple, une intéressante

peinture de la ville de Rome à la mort de Clément XI, dont le gouvernement avait été doux et équitable. La joie de voir un nouveau pape, après un règne de plus de douze ans, s'étale cependant au grand jour et est vivement exprimée par le narrateur :

« De Rome, ce 25 mars 1721.

« Vous[1] verrez, mon Révérend Père, dans le petit journal italien que j'ai l'honneur de vous envoyer, le détail de ce qui s'est passé à la mort et pendant le cours de la maladie de Sa Sainteté; ainsi je le passe sous silence; je joindrai ici ce qui n'y est pas marqué. Cette mort a surpris et réjoui tout Rome, ce qui m'a paru très singulier; je n'ai vu personne pleurer ni paraître attristé de sa mort. On était las de son gouvernement, et le peuple romain paraît être ressuscité par sa mort. Tout est ici dans un mouvement perpétuel. Les cardinaux ne souffrent plus personne à leur côté dans leurs carrosses, ils vont sans mantelette, et vont tous les jours à Saint-Pierre en grand cortège. Tout ce qu'il y a de gens de quelque distinction ont des braves (*bravi*) à leurs portes, tout est en armes, et il semble qu'on se prémunisse contre un pillage général. Tout est cependant plutôt pour le faste et pour l'ostentation que contre le péril, car, grâce au Seigneur, nous

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19673, f° 229.

avons un gouverneur qui a purgé Rome de tous les scélérats et dont le seul nom fait trembler toute la ville.

« Chaque jour il y a congrégation de cardinaux; lorsqu'ils sont assemblés, on leur rend les mêmes honneurs qu'on rendait au Pape; on fait génuflexion en entrant dans leur assemblée, et les prélats mêmes se mettent à genoux pour parler devant eux. Tous les ministres des têtes couronnées leur vont faire leur compliment. Je vous envoie celui que leur fit M. de Sisteron. Il leur parla en français, mais le doyen répondit en italien.

« On a envoyé trois courriers extraordinaires en France. La veille de la mort du Pape, qui fut le 18, M. de Sisteron en dépêcha un pour faire part du danger où se trouvait Sa Sainteté. Le 19, jour de saint Joseph, qui fut le jour de la mort du Pape, on en dépêcha deux, savoir un à la cour, envoyé par M. de Sisteron, un autre au cardinal de Rohan, en droiture envoyé par M. l'abbé Vérant.

« De plus, le cardinal-doyen en a encore dépêché un autre à la cour, au nom du Sacré Collège, avec une lettre pour chaque cardinal en particulier, par laquelle on les invite au conclave. »

Quelques jours après, ce sont des nouvelles de l'intérieur du conclave qui circulent et que le chroniqueur rapporte avec une grande liberté :

« De Rome, ce 8 avril 1721.

. . . .

« Il[1] y a eu une scène dans le conclave dont tout Rome a été informé. Le cardinal Pamphile, premier diacre, et, en cette qualité, chef d'ordre, a déclamé violemment contre le gouvernement du Pape défunt, et a donné des ordres pour réformer diverses choses, car ce sont les trois chefs d'ordre avec le camerlingue qui règlent la plus grande part des affaires. Le cardinal Albani, piqué des discours du cardinal Pamphile, lui dit quelque dureté. Pamphile, le prenant sur le haut ton, après lui avoir reproché la bassesse de sa naissance, lui jeta, à ce qu'on dit, un encrier à la tête. Je crois néanmoins qu'il ne le frappa pas. Voilà ce qui se dit publiquement dans tout Rome.

« Je ne le cautionne pas. »

Le conclave de 1721 aboutit à l'élection d'Innocent XIII (Conti), dont le pontificat ne dura que trois ans et ne marqua pas beaucoup dans l'histoire de l'Église. Au contraire, l'élection qui termina le conclave de 1723 fit monter sur la chaire de Saint-Pierre un des hommes les plus pieux et les plus saints du Sacré Collège, le cardinal Orsini, qui prit le nom depuis lors célèbre de Benoît XIII. Les correspondants de dom

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19673, f° 233.

Claude de Vic n'ont garde de ne pas le tenir au courant de cette nouvelle élection.

Dom Maloët lui écrit d'abord la nouvelle de la maladie, puis de la mort d'Innocent XIII, et glisse dans sa lettre le récit d'un sermon tenu par un Capucin à un éminentissime auditoire, dont la liberté tout apostolique avait fait grand bruit. Le récit est piquant, et le narrateur n'a pas souvent la plume aussi vive :

« La [1] nouvelle d'à présent la plus intéressante est celle de la santé du Pape, qui n'est pas bonne. Il a été très mal pendant quelques jours. Il l'est maintenant un peu moins, mais on appréhende toujours, et le sentiment commun est qu'il ne peut pas aller loin. On lui a appliqué plusieurs cautères aux jambes, et on le dit hydropique. Il y a plus de trois semaines qu'il ne donne point d'audience et que tout languit à la Daterie, à la Pénitencerie, etc. On prétend même que messieurs nos cardinaux commencent leur manège pour un successeur, et qu'ils jettent les yeux sur les éminentissimes Pico, Corradini, Bussi et Olivieri; peut-être ne sera-ce aucun d'eux. Vendredi dernier, le Père Barberini, Capucin et prédicateur du Palais, prêcha avec une liberté tout apostolique; son auditoire était composé de vingt-cinq cardinaux et de toute la prélature séculière et régulière. Il prit pour texte *Nisi abundaverit justitia vestra,* etc. Et après avoir fait voir quelle

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19675, f° 111.

était la justice des Pharisiens, qui disaient et ne faisaient point, qui enseignaient et ne pratiquaient rien, il prouva visiblement que Rome était sur le même pied et dit à brûle-pourpoint tout ce qu'on peut dire de plus fort et de plus pathétique. Dieu veuille qu'on en profite. Ce qui est sûr est que si un Français avait mis par écrit la dixième partie de ce qu'il avança, son écrit serait brûlé dans la place de la Minerve par la main du bourreau.

« ..... On m'apprend dans le moment que le Pape vient d'expirer. Il signa hier, à la prière du roi Jacques, la dispense de mariage de la veuve du prince de Turenne avec le frère de ce défunt. Sa Sainteté n'a point voulu nommer aux quatre places vacantes dans le Sacré Collège, quoiqu'elle en ait été priée par les cardinaux. »

La lettre suivante contient le récit de l'exaltation de Benoît XIII, qui surprit toute la ville de Rome. Ses vertus seules avaient travaillé pour lui.

« Hier [1], le cardinal des Ursins, Dominicain, fut élu Pape par une espèce de miracle. Il fut proclamé à vingt-deux heures, et descendit à l'église de Saint-Pierre vers une heure de nuit pour y recevoir publiquement ce qu'on appelle l'adoration du Sacré Collège. Il n'a jamais voulu permettre qu'on le portât dans l'église de Saint-Pierre, à la porte de laquelle il arrêta ses porteurs et se mit à pied. Il a pris le nom de Benoît XIII.

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19675, f° 117.

Le conclave a duré soixante-dix jours, soixante-huit dans une très grande division et deux petits dans une union parfaite, ce qui a fait dire au cardinal Acquaviva : *Sessantà otto, giorni di.* Le cardinal camerlingue a toute la gloire de cette élection, qui répare beaucoup l'honneur de Nosseigneurs les cardinaux; le saint Pape s'y est fort opposé. Il a été deux heures caché, et se serait enfui si les portes du conclave n'avaient été fermées. On fut obligé d'envoyer vers lui le Père général des Dominicains, qui l'obligea d'accepter le redoutable fardeau, ce qu'il fit par obéissance et en fondant en larmes. Comme il nous a honorés de sa visite, étant cardinal, j'espère qu'étant Pape il nous honorera de sa puissante protection. Lorsqu'il a été élu, il venait de finir une neuvaine au pain et à l'eau pour demander à Dieu un saint Pape. Pendant tout le conclave il n'a mangé ni chair ni poisson, et hier au soir il ne voulut qu'on lui servit que deux œufs en coque pour son souper papal. Il a dit tous les jours sa messe à quatre heures du matin. Lorsqu'il fut question de le revêtir des habits pontificaux, ayant aperçu une belle dentelle à l'aube, il dit : « Ch'e questo? Per i poveri, per i poveri. » Le cardinal Corradini reste à la Daterie; on ne sait pas bien encore qui sera secrétaire d'État. Il se répand un bruit que ce sera le cardinal Barberin. Le cardinal del Giudice est doyen, et Paolucci sous-doyen.

« J'ai l'honneur, etc.

« Ce 30 mars 1724. »

Après les conclaves, les promotions de cardinaux tiennent une grande place dans les nouvelles de Rome. Les intrigues pour obtenir le chapeau, toujours aussi grandes que par le passé, la joie des élus, le désappointement de ceux dont les espérances sont déçues, le malin plaisir pris par les Papes à retarder sans cesse les consistoires, enfin tous ces mille incidents de chaque jour qui dans le calme immobile de la vieille cour romaine prenaient une si grande importance, sont vivement peints dans les lettres qui arrivent à l'abbaye. C'est ainsi que Pierre Maloët raconte, non sans esprit, le consistoire tenu par Benoît XIII en 1727, où fut nommé cardinal notre ancienne connaissance, dom Angelo Quirini, déjà archevêque de Ravenne et préfet de la Vaticane. Ce consistoire bouleversa tout Rome par les choix inattendus faits par le Pape, choix qui trompaient toutes les prévisions et causaient les plus cruels déboires.

« Après[1] bien des brigues et de grands mouvements, le Pape a enfin pris la résolution de nommer les cardinaux pour les couronnes, et les autres, réservés *in petto,* n'ont pu encore sortir de la prison où les tient le Pape. Lambertini, qu'on croit être un de ce nombre, disait agréablement, mais un peu trop salement pour être écrit : J'aimerais mieux être *in..... quam in pectore,* car, selon les apparences, j'en sortirais plus aisé-

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19775, f° 272.

ment. Je n'aurai pas la Mancia, car, selon les apparences, un courrier extraordinaire aura apporté la nouvelle de la nomination au cardinalat de M. l'archevêque de Vienne, pour l'Empereur; de l'archevêque de Tolède, pour l'Espagne; du comte de Zinzendorff, pour la Pologne (chapeau vendu par ce Roi, que sa politique ne permet pas d'accorder à ses sujets, quelque bonne envie qu'ils en aient); du frère de l'envoyé de Lisbonne, pour le Portugal, et de notre Bénédictin Quirini pour la République de Venise. Je viens de féliciter ce dernier au palais de Venise, où j'y ai trouvé tout ce qu'il y a de grand dans l'épée et la soutane. Bien des gens qui la veille, sur les trois heures de nuit, me disaient « plagas[1] » (*sic*) de ce Quirini qu'on croyait éloigné pour quelque temps de la pourpre, ont été les premiers aujourd'hui à se conjouir avec lui. *Sic vivitur* à Rome comme à Paris, à Pékin comme à Constantinople. Quel coup de foudre pour le pauvre abbé Porzia! Hier, je le trouvai dans l'antichambre du Pape. Tout le monde le caressait et avait de la peine à ne pas lui donner de l'Éminence. J'hésitai moi-même sur le compliment que je lui fis. Mgr Quirini, qui y était aussi, paraissait inquiet et s'agitait en pantalon vénitien pour se glisser dans la chambre du Pape, à laquelle il ne fut pas pour lors admis. Aujourd'hui, il triomphe et se rit agréablement de ses railleurs. Il a raison. Il est jeune,

[1] Expression burlesque qui signifie dire du mal, dire pis que pendre de quelqu'un.

il se porte à merveille; fils d'un père sénateur très riche, mais peut-être avare, il a, par son évêché de Brescia et ses pensions, de quoi subsister noblement. Il a su s'insinuer dans l'esprit du Pape, et peut-être parviendra-t-il à être de la congrégation du Saint-Office. Je le souhaite, au bout du compte; il doit fronder les Jésuites, qui ont fait leur possible pour le couler à fond.

« En bon chrétien, je n'ai pas manqué de le lui dire, dans le temps qu'il se croyait perdu; mais le changement d'état l'obligera peut-être de se conformer à l'Évangile, qui veut qu'on fasse du bien à ceux qui nous persécutent. Ne manquez pas de lui écrire et adressez-moi votre lettre. Il parle français à merveille. La promotion de l'abbé Porzia n'est pas absolument désespérée, mais elle est très certainement bien douteuse. Une autre fois, je vous entretiendrai des intrigues des cardinaux contre le Pape, qui à son tour les méprise infiniment et ne veut pas leur donner audience.

« Lei stia sano. »

Le pauvre abbé Porzia, dont on nous raconte la dure mésaventure, ne devait pas attendre longtemps sa revanche : il ne tarda pas à être récompensé par le chapeau tant désiré, et nous le retrouverons tout à l'heure désigné parmi les cardinaux les plus influents et les plus considérés de la cour de Rome.

Au milieu de toutes ces petites nouvelles, les correspondants ne cessent de porter les Bénédictins à ne

rien négliger pour faire révoquer leur appel aux religieux, qui sont encore obstinés dans une résolution que rien ne peut justifier et qui les menace de grands malheurs, non seulement parce qu'elle les rend rebelles à l'autorité qu'ils devraient respecter plus que tous les autres, mais parce qu'elle peut attirer sur eux les foudres du pouvoir civil, qu'ils bravent impunément.

Le prudent Pierre Maloët, qui voyait les choses de près, se tue à avertir que la patience du Pape va se lasser, que c'est trop en abuser. Ses craintes s'expriment avec une vivacité qui ne manque pas d'une certaine éloquence :

« Je[1] suis trop de vos amis pour ne pas m'ouvrir avec vous, et vous êtes trop prudent pour me compromettre (ce que pourtant font quasi tous nos Français, comme vous ne voyez que trop).

« Je ne sais pas le parti que prendront nos Révérends Pères, mais je sais bien que les ordres qu'on m'a donnés ne peuvent être plus pressants. Si on s'imagine que j'en impose en écrivant comme je fais, on a certainement grand tort. De l'humeur dont je suis, je ne demanderais que de la tranquillité. Tout notre jeu deviendra tragédie. Croyez-moi, mon cher dom Claude, quand on nous portera le dernier coup, tous nos moines se regarderont et seront stupides comme gens qui ne savent où aller. Chacun jettera la faute sur son voisin.

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19675, f° 261.

Que veut-on davantage? La grâce efficace et la prédestination gratuite triomphent plus à présent qu'elles ne faisaient il y a quatre-vingts ans..... Ne croyez pas que je dise des paradoxes, j'ai preuves en mains, et vous ne tarderez pas à les voir. Non, mon cher ami, nos entêtés n'ont pas raison. Ils perdent gratis notre congrégation. Ils seront en malédiction dans tout l'Ordre, dont ils procurent l'extinction en France. Ils veulent aujourd'hui s'élever contre toutes les Bulles portées contre le jansénisme. Fut-il jamais de présomption semblable? Dom Joseph Avril est outré contre eux; mais en voilà assez, et *hæc inter nos.* »

Après cette vive sortie, qui dut faire réfléchir ceux qui la lurent, voici une nouvelle purement mondaine, qui fait un singulier contraste avec le passage précédent. Le personnage dont il s'agit n'était autre que le fils naturel du Régent et de madame d'Argenton. Il avait été légitimé, et jouissait d'un rang à la cour sous le nom de grand prieur de France.

Sa réception solennelle à Rome n'est pas un des traits les moins caractéristiques de l'époque :

« Nos[1] six galères de France, après s'être fait voir à Palerme et à Naples, sont à présent à Civita-Vecchia. M. le chevalier d'Orléans, grand prieur de France, qui les commande, s'est servi de cette occasion pour venir à Rome, où il est arrivé le 26 de ce mois avec vingt-

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17675, f° 261.

cinq officiers. M. de Polignac le traite avec beaucoup de magnificence et tient table matin et soir. J'ai été faire la révérence à ce seigneur, qui est fort gracieux et poli. Ses cheveux naissants lui donnent bonne grâce. Le Pape lui a donné une audience fort longue. Tous les officiers de sa suite sont entrés après lui pour baiser les pieds de Sa Sainteté, qui vient d'envoyer à ce seigneur trente faquins chargés de différents plats, selon l'usage dont vous êtes informé. L'ambassadeur de Malte, le prince Vanini, le prince Rospigliosi, etc., ont déjà donné de grandes fêtes à ces chevaliers français. Ils comptent de partir sur le commencement de la semaine prochaine. On croit que M. le grand prieur ira à Modène pour y voir la princesse sa sœur.

« Lei stia sano. »

Un autre jour, ce sont les nouvelles de la mésintelligence domestique survenue entre le prétendant Jacques Stuart et sa femme, petite-fille du grand Sobieski. Ce mélange de mille bruits divers et de nouvelles religieuses donne à cette correspondance une physionomie toute particulière. « La[1] princesse Sobieska s'est séparée avec beaucoup d'éclat du prétendant, son époux. Ce prince a donné à son fils un gouverneur protestant. La princesse, dégoûtée d'ailleurs par bien des endroits, n'a pu le souffrir et s'est retirée

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19675, f° 211.

chez les religieuses de Sainte-Cécile. Le favori du prétendant est la cause de toutes les brouilleries. Toutes les dames de la Reine ont été congédiées aussi bien que les serviteurs qui lui étaient attachés. Presque tout le monde prend le parti de la Reine contre le Roi, qui ne veut point démordre et qui traite avec mépris son épouse, qu'il ménage trop peu. »

Mais les affaires de la congrégation reviennent bien vite sous la plume des correspondants, qui ne cessent de prêcher la soumission et profitent de toutes les occasions pour dissiper les préjugés de ceux qu'égarait l'esprit de parti. Le Pape donne-t-il quelques marques de bienveillance pour un des habitants de Saint-Germain, vite les deux procureurs de Saint-Maur taillent leur plus belle plume pour en transmettre la nouvelle à l'intéressé et y joindre, en même temps, un avis salutaire pour ceux qui ont le jansénisme en tête. C'est ainsi que Benoît XIII ayant parlé publiquement de son estime pour le vieux dom Martène, dont la laborieuse et infatigable vieillesse étonnait tout le monde, Charles Conrade lui écrit aussitôt :

« Rome, ce 24 septembre 1724.

« Un[1] prélat du palais, qui sort actuellement de notre hospice, vient de me dire que le Saint-Père fit hier au

[1] *Lettres de Bénédictins,* Bibliothèque nationale, fonds français, 22537, f° 152.

soir de grands éloges de Votre Révérence. Il m'a dit qu'elle ferait bien d'accompagner ses ouvrages d'une seconde lettre dans laquelle elle marque à Sa Sainteté qu'ayant appris qu'elle avait la bonté de vouloir bien les recevoir, vous preniez la liberté de les lui envoyer et de l'assurer, en même temps, que non seulement vous n'étiez point appelant, mais aussi que vous aviez fort désapprouvé les appels. »

« Les [1] lettres de Votre Révérence, écrit encore dom Conrade, ne pouvaient pas arriver plus à propos. Deux jours après qu'elles m'ont été remises, le Pape me fit prier par un prélat de sa confiance de lui faire venir tous vos ouvrages de Paris, comme il a demandé ceux de dom Mabillon. Je répondis qu'ils étaient tous dans notre bibliothèque et que j'allais lui consigner sur-le-champ pour les présenter lui-même à Sa Sainteté, ce qui fut exécuté ; et le prélat les porta dans le moment au Saint-Père, qui fit de grandes difficultés pour les recevoir, disant qu'il ne voulait point nous dépouiller et priver le public de la consolation de les venir consulter chez nous ; mais le cardinal Corradini, qui se trouva présent, le détermina en lui disant que je ne faisais que les prêter jusqu'à ce que Votre Révérence me les eût tous envoyés pour Sa Sainteté. Elle s'informa ensuite si vous étiez vivant ; le prélat répondit que non seulement vous viviez, mais que vous en don-

[1] *Lettres de Bénédictins*, Bibliothèque nationale, fonds français, 25537, f° 154.

niez de très grands signes par votre grande collection, dont vous nous avez déjà donné trois volumes que vous aviez fait partir pour Elle ; que vous m'aviez même déjà envoyé la lettre qui devait accompagner ce régal, et que vous m'en écriviez une qui donnait une grande idée de ce vaste ouvrage, qui devait être de neuf volumes. Comme je m'étais douté que le Pape ne manquerait pas de marquer quelque envie de les lire toutes deux, j'avais fait une copie de la française, où je n'avais mis que ce qui était nécessaire et ce qui pouvait faire plaisir au Saint-Père, et les avais confiées au prélat auquel Sa Sainteté ayant en effet marqué quelque empressement de les lire, il lui remit la latine et lui traduisit en italien la française, en présence du même cardinal, et elles furent toutes deux très goûtées. Le Pape entra ensuite dans le bain ; mais après en être sorti, ne trouvant point ladite lettre française sur son bureau, parce que le prélat l'avait emportée, il la lui envoya demander pour la faire traduire en italien par M. de Sainte-Marie, son camérier secret. Votre Révérence doit s'attendre à un beau Bref de la part de Sa Sainteté, sitôt que les trois volumes lui auront été présentés, et peut-être plus tôt.

« Quand le Pape demande des livres, il veut absolument les payer ; ainsi je compte qu'il ne voudra recevoir ceux de dom Mabillon et les vôtres qu'à cette condition ; peut-être que le payement ne sera pas en argent, mais en quelque chose de meilleur ; c'est à quoi il faudra veiller.

« Toutes ces commissions sont des témoignages de l'affection du Saint-Père pour Votre Révérence, qu'il estime en effet véritablement. Il a marqué une joie infinie lorsqu'il a lu dans votre propre lettre que vous et votre digne compagnon n'aviez pas appelé ; ainsi il ne manquera pas de vous faire un beau Bref. »

Pierre Maloët et Charles Conrade ne sont pas les seuls correspondants français qui envoient leurs missives à l'abbaye. Le titulaire de l'évêché de Cavaillon, Jean Guyon de Crochans, qui résidait depuis longtemps à Rome et était un homme instruit, est en relations suivies avec Saint-Germain des Prés : ses lettres forment un gros volume. Elles roulent presque toutes sur les affaires religieuses du moment : cependant, les nouvelles littéraires ou mondaines s'y glissent parfois, même les récits de fêtes, qui sont souvent accompagnés de pointes malicieuses sur le peu de générosité du gouvernement français :

« A Rome, le 8 juillet 1728.

. . . .

. . . .

« Mgr [1] le cardinal Bentivoglio donna dimanche dernier une fête et des feux magnifiques pour le double mariage de la cour d'Espagne. On prétend, et je crois,

[1] *Correspondance de J. Guyon de Crochans,* évêque de Cavaillon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17695, f° 112.

qu'il a dépensé plus de deux mille pistoles; ce qu'il y a d'heureux pour lui, c'est que la cour paye ses dépenses jusqu'au dernier sol. Il n'en est pas de même de la nôtre, qui laisse faire ces dépenses aux ministres et qui leur donne tout au plus de minces gratifications. Mgr le cardinal de Polignac sait ce qui lui en coûta pour les fêtes qu'il fit pour le mariage du Roi, et il le saura encore si la Reine accouche d'un prince. »

Citons encore le pompeux récit des fêtes données par le cardinal de Polignac à l'occasion de la naissance du Dauphin, fils de Louis XV.

« A Rome, le 1er décembre 1729.

« Je[1] reçus tout à la fois par le dernier courrier de France vos deux lettres du 31 octobre et du 8 novembre; le courrier arrivé ce matin ne m'a apporté aucune lettre de votre part, et j'en suis en peine. Enfin, Mgr le cardinal de Polignac a eu le temps du monde le plus favorable pour ses magnifiques fêtes; il les termina hier par un feu d'artifice le plus beau, le plus grand et le plus superbe qu'on ait jamais vu à Rome : la place Navone représentait l'ancien cirque qui y était du temps de l'ancienne Rome; on n'y voyait partout que des fleurs de lis et des dauphins, et les Romains croyaient voir leur ancienne Rome triomphante; on

[1] *Correspondance de J. Guyon de Crochans,* évêque de Cavaillon. Bibliothèque nationale, fonds français, 17695, f° 201.

ne peut se lasser de dire que c'est la plus belle chose qui ait jamais été vue à Rome, et il n'y a pas sur cela deux voix. La nation est heureuse quand elle est représentée par des personnes du génie et de la générosité de Mgr le cardinal de Polignac; il a fait un honneur extraordinaire à la nation, et Rome, qui n'admire rien, est dans l'admiration de tout ce qu'il a fait dans cette occasion. Sa sérénade ne charma pas moins que ses feux et les deux courses de barbets qui précédèrent l'une et l'autre fête. Le Sacré Collège a été invité et a assisté à tout ce qui s'est fait, et tout a été du meilleur goût et de la plus grande magnificence, avec du merveilleux et du grand répandu partout. »

Mais il nous faut arriver à l'un des correspondants les plus assidus des Bernardins, dont la physionomie originale et bien marquée mérite d'être dépeinte avec quelque détail. Dans une de ses lettres à dom Claude de Vic, Pierre Maloët signale le retour à Rome d'un personnage alors fort connu, qui devait devenir l'un des correspondants les plus assidus de l'abbaye et l'un des défenseurs les plus utiles de la congrégation de Saint-Maur, Malachie d'Inguimbert. Voici comment dom Maloët annonce son arrivée. La malveillance avouée du nouvelliste montre à quel point on peut se tromper sur les contemporains et la légèreté avec laquelle on les juge d'ordinaire. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut vraiment penser de celui que le correspondant traite si lestement.

« Rome, ce 9 février 1723.

. . . .

« Le[1] fameux dom Malachie d'Inguimbert, qui de l'Ordre des Dominicains a passé, comme Votre Révérence sait, dans la réforme de la Trappe, à Buon Solazzo, qui depuis a séjourné longtemps à Rome par ordre du cardinal Albani, qui après s'être brouillé avec cette Éminence avait passé à l'abbaye de Casamarre, où il faisait le petit-maître; qui a été ensuite obligé de retourner à Buon Solazzo, qui s'y est bientôt ennuyé et brouillé avec l'ancien abbé dom Jacques, à présent en France; qui enfin avait trouvé moyen d'occuper une place dans le séminaire de Pistoia et d'y enseigner les jeunes clercs; ce Père Malachie, dis-je, retourne tout de nouveau à Rome après avoir eu le secret de se faire appeler par le même cardinal camerlingue, qui croit avoir besoin de lui pour l'impression de quelque ouvrage que cette Éminence médite et dont je vous rendrai compte dans la suite. Le bon religieux doit loger chez nos Pères de Saint-Denis, pour être à portée du palais Albani. J'aurai par là occasion de le voir et d'apprendre bien des choses. »

Malachie d'Inguimbert, dont Pierre Maloët parle avec tant de désinvolture, ne méritait pas ce jugement sommaire et malveillant. Le temps ne devait pas

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19675, f° 182.

tarder à ouvrir les yeux du Bénédictin prévenu et lui montrer dans le nouveau venu un des hommes les plus pieux et les plus intelligents du temps, qui ne profita jamais de son crédit pour lui-même et en fit toujours profiter les autres. Avant de parler des lettres qu'il écrit à Claude de Vic et à Charles de La Rue, faisons connaitre le personnage avec quelque détail : il le mérite, car, si l'on osait parler ainsi, on pourrait trouver en lui le type du religieux puis de l'évêque vraiment digne de ces noms redoutables, surtout peut-être au dix-huitième siècle, et qui sut les porter en leur imprimant toutes les nuances particulières à l'époque, sur le fonds commun et invariable qui ne doit pas changer.

Joseph Dominique d'Inguimbert[1] sortait d'une ancienne famille autrichienne, dont un des membres était venu s'établir en Provence au commencement du quinzième siècle. Plus tard, ses descendants se transportèrent dans le comtat Venaissin. Né en 1683, à Carpentras, Joseph d'Inguimbert reçut la solide éducation chrétienne et littéraire du temps, et lorsqu'il fut en âge de se choisir une carrière, il renonça à ses privilèges d'aîné et résolut d'embrasser la vie religieuse.

Il entra dans l'Ordre des Dominicains, et ne tarda pas à attirer l'attention par son esprit et sa singulière ardeur au travail. Amené à Paris en 1702, il y passa

[1] On peut lire sur dom Malachie d'Inguimbert, outre les vies plus anciennes, la très intéressante notice que vient de lui consacrer dom Bérengier. (Avignon, 1888.)

avec un grand éclat sa thèse de docteur, en présence de Fleury, alors encore simple évêque de Fréjus. Pendant ce séjour dans la capitale, le jeune homme se lia avec tous les savants du temps : il fréquenta assidûment l'abbaye de Saint-Germain, et put écouter les dernières leçons de Mabillon.

En 1710, le Père d'Inguimbert fit le voyage de Rome : au retour, il s'arrêta à Florence, et il sut si bien charmer Cosme III qu'il lui confia une chaire de théologie à la célèbre université de Pise. A Florence, le jeune Dominicain s'était lié avec Magliabecchi et la nombreuse société de cette ville, alors si littéraire et si artistique. A ce moment, la perte d'un ami très cher vint encore augmenter la piété du jeune Dominicain, qui résolut d'embrasser une vie beaucoup plus austère que celle qu'il menait déjà : il entra à la Trappe de Buon Solazzo, qui venait d'être fondée par le grand-duc de Toscane sur le modèle de la Trappe de M. de Rancé, avec quelques religieux français cisterciens.

Ce fut alors que le Père d'Inguimbert prit le nom de dom Malachie, sous lequel il devait devenir fort connu. Plein d'ardeur pour le travail, aussi bien intellectuel que manuel, le nouveau Trappiste publia plusieurs ouvrages de piété qui le firent connaître. Le cardinal Albani, neveu de Clément XI, le demanda pour introduire la réforme dans une abbaye située à Casamari : la tâche fut peu aisée, et Casamari fut *una casa amara,* suivant un jeu de mots du temps, pour le jeune réfor-

mateur. Ce séjour fut l'occasion de ses débuts sur un théâtre plus brillant, mais plus dangereux. Le cardinal Albani le fit venir à Rome, et le Pape se prit de goût pour le jeune religieux français, qui lui expliquait avec netteté et vivacité l'état des affaires religieuses en France, qui devenaient, grâce aux jansénistes, chaque jour plus compliquées.

Après quelque séjour à Rome, dom Malachie retourna à la Trappe de Buon Solazzo pour y composer un grand ouvrage de controverse; puis il enseigna la théologie au lycée de Florence et dirigea le séminaire de Pistoie; enfin, en 1723, le cardinal Albani le rappela à Rome pour y composer la *Vie de Clément XI,* qui venait de mourir. Ce fut la fin des pérégrinations du *fameux dom Malachie,* comme dit Pierre Maloët. Pendant douze ans, il demeura fixé à Rome, où il ne tarda pas à devenir un personnage important, bien que, sur de faux rapports, le cardinal Albani lui ait retiré bientôt sa protection.

Benoît XIII le prit en affection et l'obligea à demeurer à Rome, malgré la colère du cardinal Albani, que ne partageait nullement l'autre cardinal du même nom, son frère, et connu sous le nom de cardinal Alexandre. Le cardinal Corsini devint alors son patron ou plutôt son ami, et le mit à la tête de l'admirable bibliothèque qu'il avait réunie dans son palais et qu'il rendit publique lorsqu'il y eut ajouté la collection du cardinal Gualterio. Au milieu de sa chère *Corsiniana,* dom Malachie con-

tinua à travailler et publia plusieurs écrits, tant de piété que d'érudition. Enfin, lorsque le cardinal Corsini fut monté sur la chaire de Saint-Pierre sous le nom de Clément XII, il créa dom Malachie archevêque *in partibus* de Théodosie, titre que venait de quitter un prélat plus tard illustre sous le nom de Benoît XIV, Lambertini. Devenu ainsi un personnage important, dom d'Inguimbert sut rester un vrai disciple de Saint-Benoît par l'austérité de sa vie, sa piété et sa modestie dans les plus hautes fonctions, et il prit à tâche de rendre service aux Ordres religieux étrangers, ce qui lui attira la bienveillance des cours d'Europe. Louis XV, entre autres, lui envoya son portrait enrichi de diamants, et le cardinal de Fleury transmit le présent avec une lettre pleine de compliments. Les Bénédictins n'eurent pas moins à se louer de ses soins, et ce fut grâce à ses efforts qu'en 1735 les religieux de Saint-Germain signèrent une nouvelle adhésion à la bulle *Unigenitus,* qui fut agréée à Rome et fit cesser les divisions.

Enfin, pour achever tout de suite cette esquisse, disons qu'en 1735 Clément XII, cédant sans le savoir aux insinuations des ennemis de dom Malachie qui voulaient l'éloigner de Rome, le nomma à l'évêché de Carpentras, l'un des plus riches du comtat Venaissin, et qu'aussitôt nommé, le nouvel évêque, malgré le désir contraire du Pape et même à son grand déplaisir, demanda à quitter Rome pour aller résider dans son diocèse, dont il ne s'éloigna plus qu'à de très rares intervalles. Là, jus-

qu'à sa mort, pendant vingt-deux ans, le prélat donna à la fois les exemples de la plus haute vertu et de la plus intelligente charité. L'amour des pauvres lui fit bâtir un hôtel-Dieu qui ne lui coûta pas moins de 350,000 livres, et dont on admire encore aujourd'hui la belle ordonnance et les vastes proportions : l'amour des lettres et des sciences lui fit fonder cette bibliothèque d'Inguimbert, qui a aujourd'hui une réputation dans le monde savant européen.

Dom Malachie avait rapporté quatre mille volumes précieux d'Italie : ayant appris que les héritiers du président de Mazaugues songeaient à vendre sa bibliothèque, riche de seize mille volumes, et les papiers de Peiresc, leur oncle, il s'entendit secrètement avec eux et acheta cette collection au prix de 40,000 livres. A peine le marché fut-il conclu que le prélat fit emballer à la hâte la précieuse collection, la fit charger sur douze charrettes et emporter le plus vite possible. Bien lui en prit, car les magistrats d'Aix, qui eussent voulu garder les livres rares pour leur ville, firent courir après les charrettes afin de les faire rétrograder si elles étaient encore en terre de Provence : heureusement pour dom Malachie qu'elles avaient déjà traversé la Durance et qu'elles étaient en pleines terres du Pape lorsque les messagers du parlement d'Aix les rejoignirent.

En possession de ce trésor, l'évêque de Carpentras le logea dignement dans un magnifique hôtel, nomma

un bibliothécaire et consacra une somme de 6,000 livres à l'entretien et à l'accroissement de la bibliothèque, qui depuis a pris son nom. Cette bibliothèque, riche de vingt mille volumes, parmi lesquels se trouvent les livres les plus rares, possédait en outre plus de sept cents manuscrits précieux et un médaillier de quatre mille médailles d'une extrême rareté : dans le corps de logis, le prélat distribua avec goût les tableaux et les antiques qu'il avait rapportés de Rome. Il rendit publique cette collection, et ne cessa de l'enrichir jusqu'à sa mort. Par un hasard trop rare, hélas! la précieuse réunion de livres, de médailles et de tableaux, devenue populaire dans tout le Midi, a échappé à la Révolution et est demeurée dans le même état et dans les lieux mêmes où dom Malachie l'avait logée avec tant de soin. Aujourd'hui encore, les savants viennent de loin la visiter et sont obligés de confesser que la piété, l'austérité même n'ont jamais fermé l'esprit. Le pieux Trappiste devenu évêque et pratiquant toute sa règle sous ses vêtements épiscopaux, fondant de ses deniers une des bibliothèques qui font honneur à la France, acquérait ainsi à son nom une gloire littéraire à laquelle certes il ne prétendait pas, et il honorait l'Église de France à une époque où l'on s'efforçait déjà de lui faire perdre tout crédit.

Après avoir fait faire connaissance à nos lecteurs avec ce personnage original, dont la vie fut si variée, il nous faut maintenant citer quelques-unes des épîtres

qu'il envoie, soit à Claude de Vic, soit à Charles de La Rue. Elles sont vives, spirituelles, mais sans aucun ornement, sans digression, de vraies lettres d'affaires : on y reconnaît la marque d'un esprit pratique remarquable, d'une droiture parfaite, net, ferme et non dépourvu de fierté. Après avoir lu quelques-unes des lettres qu'il écrit à ses amis de Paris, on ne s'étonne plus de sa brillante fortune et de la haute estime où était tenu un homme doué de tant d'intelligence et d'adresse.

Les lettres de dom Malachie d'Inguimbert, presque toutes adressées soit à Claude de Vic, qu'il avait connu à Rome, soit à Charles de La Rue, le disciple chéri de Montfaucon, qui s'était chargé de le tenir au courant des nouvelles de Paris, sont pour la plupart relatives aux querelles religieuses et au jansénisme. L'ami des Bénédictins employait tout son crédit à Rome pour empêcher qu'on ne sévît publiquement contre les réfractaires, et en même temps ne cessait de faire passer par le canal des non-appelants de salutaires avertissements à ceux qui persévéraient dans ledit appel. « Si « le Révérend Père dom Joseph Vaissette, que j'honore « parfaitement, écrit-il un jour à dom Charles, ne révo- « que son appel et ne se soumet pas aux constitutions « apostoliques, je ne puis avoir aucun commerce avec « lui, et je suis persuadé que c'est là le moindre dom- « mage que l'entêtement puisse lui causer. » Comme nous laissons à dessein de côté tout ce qui se rapporte

aux polémiques du jansénisme, et que nous n'en parlons que dans la mesure exacte où cela nous est rendu nécessaire pour la vérité du tableau et des physionomies, nous allons citer quelques fragments de lettres de d'Inguimbert qui nous ont paru propres à faire connaître sa correspondance avec l'abbaye, sans nous forcer à entrer dans l'analyse complète de cette correspondance. Ces extraits peindront bien celui qui les écrivait, et en même temps on y trouvera quelques détails intéressants sur l'époque. C'est ainsi que cette lettre, écrite au début du conclave qui devait nommer Clément XII, est vivement tournée, et nous transporte bien à Rome en 1730 :

« De Rome, 20 avril 1730.

« MON[1] RÉVÉREND PÈRE,

« Voilà le bruit qui se répand dans Rome que le Parlement de Paris vient de donner un arrêt par ordre de la cour et du Roi, qui ordonne de recevoir et de regarder la constitution *Unigenitus* comme une règle de notre foi dans toute la France; tous les cardinaux en ont fait grande fête dans le conclave, et pour montrer leur gratitude à M. le cardinal de Fleury, un petit nombre d'entre eux lui ont donné leur voix dans le scrutin pour être Pape; cela s'appelle jeter de la pous-

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19677, f° 3.

sière dans les yeux aux oiseaux. Cela fait bien voir que les deux cours de Rome et de France parleront toujours le même langage, et que les savants de France devraient apprendre à parler ou à se taire pour éviter beaucoup de mortifications.

« Le bruit se répand que la guerre est déclarée entre l'Empereur et l'Espagne, et que nous allons avoir la guerre en Italie.

« Les cardinaux sont divisés en deux factions dans le conclave ; on ne sait pas encore qui des deux sera le vainqueur. Il y a encore trois cardinaux à y entrer, Cusani, Pignatelli et Caraccioli ; ils doivent y entrer aux premiers jours.

« Je ne reçois plus de lettres de Votre Révérence depuis longtemps ; j'attribue cela aux scrupules du Révérend Père Marcellin Patience. Cela ne m'empêchera point d'être toujours avec tout le respect que je dois, tout à Elle.

« Celui qu'Elle sait. »

Le cardinal Corsini élu sous le nom de Clément XII, dom Malachie, qui se voyait tout à coup dans la plus haute faveur par l'exaltation de son protecteur déclaré, dit simplement, sans aucune démonstration de joie, « qu'on [1] espère de lui un très bon gouvernement ; il est « d'un génie tout opposé au défunt, il gouverne par lui- « même et est expéditif dans les affaires, il va remet-

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19617, f° 4.

« tre Rome sur le bon pied, il aime les gens de lettres « et est savant lui-même » . On sent cependant bientôt, aux nouvelles politiques qui se glissent insensiblement sous la plume du religieux, qu'il vit au milieu de la cour de Rome et qu'il sait bien des choses. Il raconte ainsi à dom Claude les démêlés du Pape et du roi de Sardaigne comme quelqu'un qui a reçu confidence des doléances et est au courant des affaires :

« De Rome, 7 décembre 1730.

. . . .

. . . .

« Le[1] jeune roi de Sardaigne suit les traces du Roi son père; déjà, en trois ou quatre occasions, il fait soupirer la cour de Rome. Une fois, il a fait dévaliser le courrier du Pape qui allait en France en passant par ses États; une autre fois, il a fait exiler hors de tous ses États un ecclésiastique qui voulait aller prendre possession d'un bénéfice dont il avait été pourvu en cour de Rome; un curé de Piémont, proche Turin, ayant eu un procès par-devant l'archevêque de Turin contre le seigneur de sa paroisse, ledit seigneur gagna son procès et le bon curé le perdit; après cela le bon curé s'en est appelé à Rome (*sic*) et s'en est venu ici et est resté plus d'un an pensionnaire avec moi,

[1] *Correspondance de Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19677, f° 30.

dans le collège des prêtres, à Ponte Sixte, où je suis, et ayant plaidé sa cause à Rome, on a cassé la sentence de l'archevêque de Turin, et le bon curé, content, a gagné son procès. Mais quand il croyait s'en retourner triomphant à sa paroisse, le Roi lui a fait faire défense de rentrer dans ses États, sous peine de prison perpétuelle; et ce bon curé est ici à ronger son frein, prétendant que c'est au Pape à lui donner de quoi vivre; mais on lui fera comme on a fait au fameux abbé du Poirier, principal du collège de Tours à Paris, grand adversaire du défunt cardinal de Noailles, lequel s'en vint ici à Rome pour y soutenir mordicus les droits papalins sur ledit cardinal, et la cour de Rome, par gratitude, ne lui a jamais assigné que cinq sols par jour, avec quoi il ronge ses doigts en mourant de faim. On dit encore que le roi de Sardaigne a exilé un évêque de ses États, mais je n'en sais pas la raison. Mais ce qu'il y a de plus irritant, est une chose arrivée *novissime.* Notre Saint Père le Pape ayant envoyé le jubilé à Turin, a ordonné à l'archevêque de le publier et faire publier par les paroisses sans consulter le Roi ni le Sénat, et cela, dit-on, sous peine d'excommunication, Sa Sainteté étant maître de commander dans les choses spirituelles sans dépendance des puissances séculières. Mais l'archevêque, craignant de se mettre dans quelque embarras, différait l'ordre du Pape, ce que le Roi ayant su, lui ordonna, sous peine d'exil de tous ses États, lui et toute sa famille, de prendre le visa du

Sénat *more solito,* et ensuite de le faire publier *de consensu superiorum,* ce qui ne plaît nullement à Rome, car on dit que l'archevêque est excommunié, ayant mieux aimé boire l'excommunication que de désobéir à son Roi.

« Les Lucquois, petite République de deux liards, refusent de recevoir leur archevêque que Notre Saint Père le Pape leur a nommé, à cause qu'il est Florentin et veulent un sujet de leur République. Le roi de Portugal ne veut plus entendre parler de Rome, disant qu'on l'a trompé. Il n'y a que la France et la cour de Versailles qui donnent du plaisir à Rome, mais encore craint-on que quand le duc de Saint-Aignan y sera ambassadeur de France, il n'arrive des différends s'il voulait soutenir l'ancien cérémonial et ne voulait pas donner la droite au gouverneur de Rome ni se tenir clos et couvert chez soi sans assister aux fonctions papales, comme ont fait tous les autres ambassadeurs depuis le nouveau cérémonial, attendant tous de voir comment fera celui de France. . . . .

. . . .

« Je suis, etc. »

Puis, un autre jour, c'est le récit de l'ouverture du procès intenté aux ministres du dernier Pape, Benoît XIII, les cardinaux Coscia et Fini, qui avaient abusé de la bonté du vertueux Pontife et avaient su se faire combler d'honneurs et de riches dotations. Aussi-

tôt après sa mort, pour satisfaire au récri général, il avait fallu faire rendre compte de leur administration à ceux que la haine publique rendait, à tort ou à raison, responsables de mille désordres et de honteuses concussions. Le procès s'ouvrit avec une imposante solennité.

« De Rome, 25 avril 1731.

« Hier[1], à vingt et une heures d'Italie, le juge criminel appelé Fiorelli, avec deux notaires, se transporta du palais du Pape au noviciat des Jésuites, où était depuis plusieurs jours, faisant les exercices spirituels de saint Ignace, Mgr le cardinal Fini; un moment après s'y transporta le cardinal Barberini, capo d'ordine des évêques à la place du cardinal-doyen Pignatelli, qui est à Naples; un autre moment après y arriva le cardinal Laurent Altieri, capo d'ordine des cardinaux-prêtres, et un autre moment après y arrive le cardinal Davia, capo d'ordine des cardinaux-diacres, et en leur présence ces trois cardinaux, chefs d'ordre, étant assis dans des fauteuils sous un dais, et ledit cardinal Fini étant aussi assis dans un fauteuil, mais hors du dais, ayant une petite table devant lui et en face ledit Fiorelli, juge criminel, et à ses côtés les deux notaires écrivant, il subit un rigoureux examen que lui fit ce juge *d'ordine illus-*

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19677, f° 49.

trissimò, lequel dura jusqu'à la nuit; on verra dans la suite l'effet que cet examen produira.

« Hier, à une heure après minuit, on alla prendre chez lui, dans son lit, Mgr Sardini, prélat lucquois, lequel était gardé à vue depuis quelque temps, et on le transporta prisonnier dans le château Saint-Ange; ce prélat est habile avocat et a été l'avocat du duc de Savoie, roi de Sardaigne, à qui on aura bien de la peine à ôter les privilèges que le Saint-Père Benoît XIII lui a accordés à la persuasion de ses mauvais ministres, qui ont pris des sommes immenses pour ce sujet. Aujourd'hui de bon matin a été affichée par Rome, dans tous les endroits accoutumés, *d'ordine illustrissimo,* une longue écriture imprimée, signée par six cardinaux délégués, à savoir : Barberini, Imperiali, Corradini, Porzia, Pico della Mirandole et Corsini, neveu du Pape, par laquelle écriture tous les biens du cardinal Coscia sont en séquestre, et défense faite généralement à tout le monde de donner aide, secours, asile ou assistance sous peine d'excommunication et autres peines arbitraires à ce cardinal, qui s'est sauvé de Rome sans la permission du Saint-Père, ce qui est formellement contre la bulle *Innocentiam,* qui fut faite par Innocent X, et ce cardinal est déclaré, à ce qu'on m'a dit, interdit, suspendu *a divinis* et excommunié, et défense est faite à tous curés et supérieurs des églises tant régulières que séculières de le laisser entrer dans leurs églises, ni de le pratiquer en aucune manière que ce soit, et

on croit qu'on va procéder à le dégrader du cardinalat.

« Celui qui écrit la présente a su de bonne part que le Révérend Père dom Claude de Vic a eu commerce de lettres avec le cardinal Corsini, neveu du Pape ; que ce cardinal a de l'estime pour lui, et qu'il en a parlé très avantageusement en diverses occasions, même avec le Saint-Père ; cela mériterait, ce semble, que le Très Révérend Père général de la congrégation de Saint-Maur fît des réflexions là-dessus. » Les accusés furent condamnés à restituer le fruit de leurs malversations, et le cardinal Coscia passa dix ans en prison. Le gouvernement sage et ferme de Clément XII eut bientôt effacé le souvenir des abus que la trop grande bonté de Benoît XIII avait laissés s'introduire.

Dom Malachie écrit ainsi, d'une plume vive et alerte, les nouvelles qui intéressent les habitants de l'abbaye ; puis il se charge de présenter lui-même au Pape les nouveaux ouvrages des Bénédictins. En 1733, Charles de La Rue publia les deux premiers tomes de sa belle édition d'*Origène*. On les envoya à Rome, et ce fut l'archevêque de Théodosie qui alla lui-même les présenter à Clément XII. Voici comment il raconte le succès de sa mission ; la lettre est caractéristique et mérite d'être citée :

« De Rome, le 1er avril 1733.

« MON[1] RÉVÉREND PÈRE,

« Dès que j'eus reçu votre lettre du 16, du mois passé, je montrai l'Épître dédicatoire, le portrait, etc., à Notre Saint Père le Pape, qui en fut très satisfait. Vous pouvez compter que je n'ai pas manqué de *munus ornare verbis* et de bien faire l'éloge de dom Charles de La Rue et de dom Bernard de Montfaucon que je suppose avoir été son maître, puisqu'il déclare dans la Préface de sa belle édition des *OEuvres de Saint Jean Chrysostome* qu'il a travaillé sous lui, etc. Sa Sainteté me demanda quand nous pourrions avoir cet ouvrage. Je lui communiquai l'article de votre lettre où vous me dites que dom Charles de La Rue espère de pouvoir vous consigner après Pâques les premiers volumes pour le Saint-Père, pour messeigneurs les cardinaux ses neveux et pour moi. Il me semble qu'il sera fort à propos que dom Charles de La Rue écrive à tous les trois et m'envoie les lettres par votre canal. Ayez la bonté de le saluer de ma part et de l'assurer que je lui suis entièrement acquis.

« Dès que l'ouvrage sera arrivé, je prierai les cardinaux Corsini et Guadagni de s'unir à moi pour assurer

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19677, f° 133.

à Monsieur votre neveu le premier canonicat vacant, quelque part qu'il vaque. . . . .

. . . .

. . . .

« La mort du Père Lequien m'a affligé. Je connaissais tout le mérite de ce très excellent religieux, à qui j'avais de grandes obligations, dont la principale était sans doute de m'avoir procuré l'honneur d'être connu du Très Révérend Père dom Bernard de Montfaucon, à qui je vous supplie de vouloir bien faire mes compliments. J'eus occasion hier au soir de parler bien au long à Sa Sainteté des excellentes qualités de ce grand homme, à qui je crois pouvoir donner avec raison et sans flatterie le nom de *monstrum sine vitio* que donnait à Pic de la Mirandole Jules César Scaliger. . .

. . . .

. . . .

« F. M., archevêque de Théodosie. »

Non content de s'être ainsi fait le commissionnaire déclaré des Bénédictins, dom Malachie ne laissa pas dormir la bienveillance du Pape et obtint pour le Père de La Rue un bref fort élogieux, qui le combla de joie. Une autre fois il envoie à dom Charles une médaille d'or de la part du Pape et accompagne cet envoi de cette aimable lettre :

« De Rome, 3 novembre 1734.

« Mon très Révérend Père,

« Notre[1] courrier n'est pas encore arrivé, et il est très probable qu'il n'arrivera que vers la fin de la semaine, car les pluies sont si fortes et si abondantes que tous les grands chemins doivent être inondés. J'ai vu ici un religieux gascon de votre congrégation qui voulut partir de Rome à quelque prix que ce fût, parce qu'il n'y pleuvait point et parce qu'il se noyait dans la poussière ; s'il s'y trouvait présentement, il serait obligé d'avouer que les temps changent. Voici une médaille que Notre Saint Père le Pape vous envoie pour vous marquer son amitié et son estime. Ayez la bonté de ne pas oublier de l'en remercier dans la première lettre que vous m'écrirez après l'avoir reçue.

« Vous trouverez ci-jointes deux feuilles que l'imprimeur vénitien Abrizzi m'envoya la semaine passée. Si elles ne vous sont bonnes à rien, elles auront au moins servi à conserver la médaille. J'ai l'honneur de saluer votre Révérendissime Père général dom prieur Maloët et dom Bernard de Montfaucon, et de vous assurer qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement inviolable avec lequel je suis, mon Très Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« † F. M., archevêque de Théodosie. »

[1] *Lettres à dom Charles de La Rue,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17681 *bis*, f° 68.

Mis ainsi par l'intermédiaire de Claude de Vic en relations directes avec l'archevêque de Théodosie, Charles de La Rue devint à son tour son correspondant régulier. Nous avons déjà cité plusieurs fragments des lettres si animées, mais si bien du dix-huitième siècle, que le moine de Saint-Germain, d'une vertu irréprochable, envoie à l'un des plus austères prélats de cette époque. Il faudrait les citer toutes, tant elles sont piquantes et peignent le temps : elles n'épargnaient même pas toujours les habitants du monastère, si nous en croyons cette réponse de dom Malachie à une peinture satirique de notre ancien ami dom Maloët, revenu à Paris avec le cardinal de Rohan, le Pape ayant déclaré qu'il ne voulait plus recevoir de procureur de la congrégation de Saint-Maur tant qu'elle compterait des appelants :

« Rome, le 27 octobre 1734.

« Mon [1] Très Révérend Père,

« Je vous prie de saluer de ma part votre Révérend Père général et les Très Révérends Pères dom Montfaucon et dom prieur Maloët. Si le Titien avait voulu faire le portrait du dernier, il n'eût jamais pu le faire plus naturellement et de meilleure grâce que vous le faites en deux coups de pinceau. Aux superfluités près,

[1] *Lettres à dom Charles de La Rue,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17681, fº 66.

c'est un des meilleurs religieux et des plus honnêtes hommes que j'ai connus. D'autant plus que son verbiage et ses *t* plantés partout et à toutes sauces sont extrêmement véniels dans la bouche d'un Auvergnat.

« J'ai l'honneur. . . . .

« † F. M., archevêque de Théodosie. »

Les lettres de Charles de La Rue à l'archevêque de Théodosie sont en effet fort amusantes. Elles sont pleines d'anecdotes de tout genre, sur la cour et la ville. Les nouvelles du jansénisme tiennent naturellement une grande place, et le correspondant peint sur le vif le fanatisme inspiré aux adhérents de la doctrine par leur nouveau prophète, le diacre Pâris. Voici, par exemple, une lettre où l'agrément du tour et la confusion des « on dit » de toutes sortes forment un ensemble fort piquant :

« Il[1] y a toute apparence que la campagne d'Allemagne va finir. Nos princes sont déjà de retour à Paris, et grand nombre d'autres officiers ont obtenu aussi de M. le maréchal d'Asfeld permission de quitter l'armée, d'où la maison du Roi est, dit-on, déjà séparée, pour revenir en France. La cause d'une si courte campagne est la disette de fourrages. On dit que notre cavalerie est délabrée, et que celle de l'Empereur

[1] *Une correspondance littéraire au dix-huitième siècle,* 1888, p. 18.

est en bien pire état, et que son armée fait compassion, manquant de tout, d'argent, d'habits, de vivres et de fourrages. On dit que les deux armées d'Italie sont en meilleure situation, surtout notre cavalerie, qu'on veut s'être très bien rétablie dans ses quartiers de rafraîchissements. Enfin, on disait hier que le Roy de Naples était parti pour la Sicile, et qu'il y avait débarqué ses troupes fort heureusement.

« Intérim, on parle de paix plus fortement que jamais, et on m'assura hier qu'il y a même incognito, à Paris, des gens envoyez par l'Empereur pour la négocier, de concert avec les ministres d'Angleterre et de Hollande. D'autres prétendent que la paix ne nous viendra que par le Nord. Si Dieu n'y met la main, on canonisera bientôt ici la Czarine à cause des fêtes qu'on dit qu'elle donne à nos officiers qui sont chez elle, et à cause du soin qu'elle a de nos troupes, à qui elle fait donner abondamment ce qui leur est nécessaire jusqu'à ce qu'elle les renvoie en France. On prétend que notre ministère a fait, avant cette guerre, une faute essentielle en ménageant si peu cette souveraine, qui a toujours eu une passion marquée pour notre alliance. On travaille, dit-on, sérieusement à la regagner, et on prétend que M. le garde des sceaux a envoyé, depuis peu, auprès d'elle un homme de confiance; on ajoute qu'il a aussi envoyé à M. le marquis Monti les pouvoirs nécessaires pour prendre à la cour de cette princesse la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire.

Enfin, on dit que cette czarine est fort dégoûtée de son Électeur de Saxe, et qu'elle le traite de lâche et de poltron, parce qu'il lui laisse tout faire en Pologne.

« Il y a quelques jours que, vers les huit heures du soir, un particulier, portant just-au-corps blanc, calote blanche et chapeau blanc, mais veste rouge et bas rouges, fut trouvé priant Dieu prosterné devant le portail de Saint-Séverin, paroisse de Pâris (le diacre). En moins de rien un tas de peuple s'attroupa pour le regarder, le guet vint et un commissaire aussi. On lui demanda qui il était, d'où il était, et d'où il venait. Il ne voulut pas dire son nom, mais il dit qu'il était suscité de Dieu pour réformer les évêques et les archevêques, qu'il venait de Rome, où il avait déclaré sa mission au Pape, qui a besoin, comme les autres, d'être réformé ; que le Pape n'avait pas voulu l'écouter, mais que, dans peu, on verrait des choses terribles, et qu'il était le prophète David, envoyé pour annoncer la venue du prophète Élie. Le commissaire fit mettre en prison cette tête félée, qu'un excès de dévotion ridicule au prétendu saint Pâris, thaumaturge des jansénistes, a dérangée. Le lieutenant de police l'a fait mettre depuis par charité à l'hôpital général. »

. . . .

Quelques jours après, nouveau récit sur un prétendu nouveau saint. « Les[1] jansénistes, de leur

[1] *Une correspondance littéraire au dix-huitième siècle*, p. 27.

côté, donnent présentement une nouvelle scène par un nouveau saint de leur parti nommé Mabilo, mort et enterré depuis peu en la paroisse de Saint-Séverin.....

« Chassé de l'Oratoire pour ses originalités, il se fit disciple du feu diacre Pâris, à qui, à la fin, il devint insupportable. Il le quitta et se mit à courir sans sol et sans maille, tantôt à Utrecht, tantôt à Montpellier, tantôt à Auxerre et tantôt ailleurs, mendiant son pain et prêchant partout contre la simonie des prêtres. C'était un vrai quaker pour ses manières; il n'otait jamais son chapeau et tutoyait tout le monde. Il était d'une malpropreté à faire soulever le cœur; point de chemise, point de rabas, et toujours mangé de vermine. Quand on lui demandait son nom, il répondait : « Je suis un « homme *in quo umbra mortis, nullus ordo, sed sem-* « *piternus horror inhabitat.* » Il menait la vie la plus dure et déclamait perpétuellement contre la constitution *Unigenitus*. Quand les jansénistes lui demandaient pourquoi il avait quitté le bienheureux *Pâris*, il répondait que c'était parce que ce saint ne voulait pas lui laisser manger des œufs. Quand il était malade, son gîte ordinaire était l'Hôtel-Dieu, mais, à sa dernière maladie, il ne voulut pas y aller. Il dit qu'il sentait bien qu'il allait mourir, qu'il serait trop bien à l'Hôtel-Dieu, où les religieuses étaient folles de lui parce qu'elles le prenaient pour un saint, et qu'il voulait mourir dans la plus extrême misère pour expier, ajouta-

t-il, toutes ses originalités et ses manières dures, qui avaient fait peine à bien du monde. Il y est donc mort, et aussitôt le parti janséniste en a fait un saint à miracle, et à son enterrement il y avait, sans exagérer, plus de vingt mille âmes de la populace. Depuis sa mort, on dit que le plus renommé boulanger de Paris ne saurait faire par jour autant de pains que ce nouveau thaumaturge opère de miracles. *Credat Judæus Apollo, non ego*. J'ai cru devoir faire à Votre Grandeur ce récit, parce que ce *Mabilo* va encore ici causer un grand tapage, selon toutes les apparences. Mon Dieu ! que les hommes sont fous et superstitieux !

« J'ai l'honneur, etc., etc.

« Fr. Ch. DELARUE.

« Notre Très Révérend général dom Bernard de Montfaucon, notre Révérend Père prieur dom Maloët dont je suis très content, à son babil près, vous offrent leurs respects ; c'est dommage, assurément, que dom Maloët soit si grand parleur, car il a d'ailleurs du mérite, et il est un très galant homme, dont le gouvernement est très doux. »

Puis ce sont des récits des désordres contre les mœurs qui se couvraient du manteau du jansénisme, récits faits avec une liberté qui ne recule devant aucun détail. Les nouvelles de la cour et les histoires scandaleuses du moment ne font pas défaut non plus : la

plume du bon Bénédictin n'hésite pas à nommer les choses par leur nom.

Une autre fois c'est l'arrestation de Crébillon fils, mis à la Bastille pour un mauvais livre que toutes les belles dames de la cour s'arrachent... « Le [1] Roy a fait mettre à la Bastille le fils d'un de nos meilleurs poètes tragiques, nommé *Crébillon,* pour avoir composé un roman qu'on dit être un tissu d'ordures, une satire cruelle de presque toutes les dames de la cour, dont il a, dit-on, dévoilé le libertinage sous des noms burlesques, et, qui plus est, une turlupinade de la bulle *Unigenitus* désignée sous le nom comique d'*Écumoire*, dont le grand prêtre de l'isle des Cousins veut faire avaler le manche à tous ses sujets. D'abord ce libelle était, dit-on, souverainement méprisé, mais Madame la Duchesse, qui était la confidente de l'auteur, ayant eu la malice d'en donner la clef, on y a couru comme au feu, et les dames de la cour y ayant toutes, dit-on, reconnu leur jolie vie, elles ont jeté de si hauts cris que le Roi a été conseillé de punir l'auteur, qui vient d'être transféré de la Bastille à Vincennes, où il est réduit au pain et à l'eau et à coucher sur la paille. Depuis que le Roi a fait confisquer les exemplaires qui restaient à vendre, ce libelle diffamatoire est hors de prix. J'ai tout fait au monde pour en avoir un exemplaire à bon compte, mais je n'ai pu encore y parvenir. Je n'y ai pas grand regret, parce

[1] *Une correspondance littéraire au dix-huitième siècle*, p. 47.

que je n'en ai pas la véritable clef, sans laquelle le roman vous aurait paru fade et insipide.

« J'ai l'honneur, etc., etc. »

Pour amuser son correspondant, le grave Bénédictin, qui cependant était un religieux irréprochable et usait ses forces à continuer son édition d'*Origène*, va jusqu'à copier les satires du moment et annoncer la conversion bruyante de la célèbre mademoiselle Maupas. « ..... On[1] me montra hier une parodie manuscrite fort plaisante du dernier arrêt du conseil d'État du Roy contre le mandement du sieur de Ségur, ex-évêque de Saint-Papoul. La *Maupas,* fameuse courtisane et célèbre actrice de l'Opéra, a cru devoir aussi, par principe de conscience, renoncer à sa profession. La parodie blâme sa démarche et sa lettre d'adieu dans les mêmes termes que M. le chancelier met dans la bouche du Roy pour condamner et supprimer le mandement d'abdication de M. de Ségur..... » Quelques jours après, c'est l'envoi d'une pièce de vers satiriques dirigés contre le Roi lui-même. Il est vrai que le bon Bénédictin a l'air un peu effrayé de son audace. « ..... On[2] me fit hier au soir une lecture bien rapide de l'écrit en prose d'une de nos comédiennes, sortie de France, contre MM. les quarante de l'Académie française. Il n'est que manuscrit, mais c'est bien la plus cruelle, la plus mordante et la plus ingénieuse satire que j'aie vue de nos jours.

[1] *Une correspondance littéraire au dix-huitième siècle*, p. 70.
[2] *Id.*, p. 76

Chaque académicien y a son fait à part, même M. le duc de Saint-Aignan, qu'on suppose avoir eu la charité d'agir auprès du Pape pour en obtenir un bref qui lève l'excommunication jusqu'ici attachée à la profession de comédiens et comédiennes de France. Si je puis rattraper cet écrit, qui est fort long, j'en ferai faire pour Votre Grandeur une copie. En attendant, voici une autre satire diabolique et détestable contre le gouvernement :

Notre [1] Roi n'est qu'un fainéant,
Le cardinal est un enfant
De quatre-vingt-cinq ou six ans,
Qui nous gouverne en innocent.
Son garde scêl un charlatan,
Tous les ministres des tyrans,
Qui font la guerre aux pauvres Francs
Plus vivement qu'aux Allemands.
Nos généraux sont ignorans,
Sans mérite, vils courtisans
Et méprisables capitans;
Tantôt battus, tantôt battans.
Mais qui font périr cependant
Des milliers de braves gens,
Sans savoir pourquoi ni comment.
Le Génie n'a plus de Vauban,
Excepté le bon d'Orléans,
Homme d'honneur, trop indolent.
Nos princes sont des garnemens
Qui n'ont ni mœurs ni sentimens,
Petits hommes remplis de vent.

[1] L'orthographe de cette pièce de vers burlesque est celle de l'écrivain lui-même et a été respectée lors de la publication des lettres de dom de La Rue.

Nos ducs sont des impertinens,
Bouffis de l'orgueil de leur rang,
Tous sots, ou fats, peu de vaillans.
Les gens de cour sont des brigans,
On permet tout à Carignan,
Qui vole et pille effrontément.
Opéra, roulette, brelan,
Tout est bon et tout fait argent.
. . . .
. . . .
. . . .
La justice est au plus offrant,
Elle se vend publiquement.
Nos prélats sont des chenapans,
Fils de la nuit et de Satan,
Sans foi, sans loi, vrais impudens.
On tracasse les appelans.
Tous les emplois, petits et grands,
Sont donnés à gens du néant,
Sans choix et sans discernement.
On ne fait plus cas à présent
Ni de vertu ni de talent.
Malheureux peuple d'un enfant,
D'un Roi qu'on ne voit ni n'entend,
Qui laisse flotter mollement
Les rênes du gouvernement
Entre les mains de son pédant.
On ne voit plus que partisans,
Et tous ces hommes ravissans
Gorgés de rapine et de sang,
Vivre heureux, riches, opulens,
Et braver tout insolemment.
Nos beaux esprits sont peu sçavans,
Vifs, légers, polis et galants,
Mais quelquefois extravagants.
Jolis conteurs, au demeurant,
Grands faiseurs de petits romans.
L'État est plein de mécontens.
Pour moi je suis, quoiqu'indigent,

Toujours gaillard, toujours content.
Pourvu que je puisse en rimant
Me divertir quelques momens
Des ridicules de ce tems..... »

C'est ainsi qu'un Bénédictin tout plein de science et de dévotion fait trêve à ses travaux sur Origène pour envoyer à un des plus austères prélats du temps, dont les incrédules eux-mêmes sont obligés de reconnaître les vertus, une sorte de gazette mondaine, à moitié littéraire et à moitié anecdotique, sans que ni l'un ni l'autre y trouve la moindre singularité. Il y a là un fait curieux à constater de nouveau, et qui prouve une fois de plus l'irrésistible puissance des mœurs et des habitudes d'un temps, même sur ceux qui sembleraient le plus devoir y échapper.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les lettres du Père de La Rue ne soient remplies que des frivolités du moment, les affaires religieuses y tiennent une grande place. Dom Charles contribua beaucoup, avec Montfaucon, à faire signer par tous ses confrères, sauf quelques exceptions isolées, une lettre au Pape contenant une acceptation explicite de la fameuse bulle *Unigenitus,* ce qui acheva de remettre la paix dans la communauté. Dom Malachie, qui devait aider à amener cet heureux résultat, ne manque pas de s'en féliciter avec son correspondant, lorsque celui-ci lui fait part du projet qui devait être mené à bonne fin :

« A Rome, le 22 mars 1725.

« MON[1] TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

« Je suis persuadé qu'on ne peut penser plus sainement que vous l'avez fait en proposant à votre Révérendissime Père général l'acceptation dont vous me faites la grâce de me parler dans votre très obligeante lettre. Rien ne ferait un meilleur effet et ne serait capable d'aplanir une infinité de difficultés touchant une infinité de choses.

« Vous jugez bien que je ne saurais désapprouver ce que vous avez la bonté de m'écrire pour l'achat du beau *César d'Angleterre*. Si par un hasard auquel on ne doit sûrement pas s'attendre, la Bible de Sixte-Quint, que feu dom Jean Mabillon appelle avec grande raison *chère et rare,* se trouvait parmi les livres à vendre, vous auriez grand tort, selon moi, si vous la laissiez échapper au lieu de l'acheter pour ma petite bibliothèque.

« Je n'ai aucune nouvelle ni de M. le chevalier Signorini ni de la caisse en question. Il faut absolument que je trouve à Marseille un correspondant plus diligent, plus gracieux et moins occupé.

« On a tort de faire des difficultés pour l'impression des Brefs, qui ne pourraient produire que de très bons effets. On gâte beaucoup de bonnes choses, *trepidando, ubi non est timor.*

[1] *Lettres au Père de La Rue,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17681 *bis*, f° 86.

« J'offre mes très humbles respects à votre Révérendissime Père général et aux Très Révérends Pères dom Maloët et dom Montfaucon, et j'ai l'honneur d'être sans réserve, mon Très Révérend Père,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« † F. M., archevêque de Théodosie. »

Les lettres du fameux dom Malachie cessent en 1735, lorsqu'il fut élevé à la dignité d'archevêque de Carpentras et que, sur-le-champ, malgré toutes les remontrances du Pape, il quitta Rome pour résider dans son diocèse, ce qui étonna et édifia beaucoup. Aussi bien nous avons assez cité de fragments de la correspondance de ce remarquable personnage pour bien faire connaître sa physionomie. Il nous faut l'abandonner, pour ne pas trop nous attarder en chemin.

Jusqu'alors nous n'avons guère parlé que de correspondances expédiées de Rome par des Français. Ce sont naturellement les plus intéressantes, parce qu'elles contiennent le plus de nouvelles ou de remarques curieuses sur les hommes et les événements. Cependant ce serait être trop incomplet que de ne pas dire quelques mots des lettres écrites par des Romains importants eux-mêmes à cette époque. Nous en connaissons déjà quelques-uns par leurs lettres à Montfaucon. Mais celui-ci avait quitté Rome en 1699, et la scène se renouvelle vite, même dans le calme de la Ville éter-

nelle. C'est ainsi que l'abbé Alexandre Albani, que nous avons vu, encore simple abbé, écrire à Montfaucon sur un ton fort modeste, est devenu à son tour cardinal comme son frère. Ce cardinal, neveu de Clément XI, l'un des derniers cardinaux neveux que cite l'histoire, est maintenant l'un des premiers personnages de Rome et tient cour plénière d'artistes et d'érudits dans sa belle villa, où chacun est reçu avec la plus exquise urbanité. Aussi son nom est-il célèbre dans l'Europe entière, et l'on ne croirait pas avoir vu Rome si l'on n'y avait vu le cardinal Alexandre Albani et les antiquités de sa villa. Les lettres à Claude de Vic sont écrites en français et témoignent d'un esprit très cultivé. Il s'occupait de faire poursuivre les éditions des Pères orientaux, et s'intéressait vivement aux travaux des Bénédictins. Il écrit toujours en français, et nous voyons dans une de ses lettres qu'il était un des visiteurs de la célèbre madame de Tencin, lors du séjour qu'elle fit à Rome avec son frère, de 1721 à 1724, chargé d'obtenir le chapeau du cardinal Dubois.

« Mon Révérend Père,

« Avec [1] plusieurs lettres que Votre Révérence m'a fait la grâce de m'écrire, j'ai reçu beaucoup d'avis littéraires, beaucoup de nouvelles et beaucoup de projets des œuvres qui devaient être imprimées ; je n'en ai pas

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19676, f° 26.

accusé chaque ordinaire la réception, à cause de plusieurs affaires et des conjonctures qui m'ont empêché. Je vous remercie à présent de tout mon cœur de l'incommodité que vous prenez toujours pour moi et des faveurs que vous me faites, principalement du livre que vous avez eu la bonté de consigner pour moi à madame de Tencin. Je lui donnerai le lieu qu'il mérite dans ma librairie et je me souviendrai toujours de vos grâces. Croyant que vous aurez reçu l'édition des *Oraisons consistoriales de Clément XI,* je vous manderai encore au plus vite qu'il sera possible le tome des *Homélies,* mais délié, pour vous faire venir plus facilement. Les éditions dont je vous parlais dans ma précédente ne sont pas encore finies, et jusqu'à présent il n'y a point de nouvelles littéraires. Le Père Loyau m'a mandé en votre nom le projet de l'*Histoire* du Père Mariana, et je lui en ai déjà accusé la réception. Si dans votre séjour à Montpellier je puis faire quelque chose pour votre service, vous n'avez qu'à m'aviser, et je suis entièrement à vous.

« Le cardinal Alexandre ALBANI. »

Un autre grand personnage de la cour romaine, le cardinal Barberini, est également en correspondance régulière avec Claude de Vic. Ses lettres sont aussi toutes en français, en un français parfois un peu italianisant, mais qui, à lui seul, est une preuve de plus de la royauté exercée il y a un siècle par notre langue

sur l'Europe entière. Les nouvelles littéraires et surtout les achats de livres dont les Bénédictins de Saint-Germain étaient les grands pourvoyeurs, sont le sujet ordinaire des lettres du cardinal.

En voici un échantillon, que nous citons à titre de pure curiosité érudite :

« De Rome, ce 15 mars 1732.

« En[1] suite de la mienne du 23 du mois passé, je vous assure le plaisir que j'ai éprouvé pour votre cordialité en me favorisant parmi les nouvelles courantes, et je vous en aurai une bien distincte reconnaissance pour leur continuation.

« Touchant les livres que Votre Révérence me vient de proposer, je crois que le plus utile sera le tome V du *Gallia christiana,* d'autant plus si, comme je suppose, dans le même se trouve la prosécution des autres quatre, qui étant déjà dans ma bibliothèque, je verrai très volontiers d'y avoir le cinquième; c'est pourquoi j'insiste près de votre bonté à me faire savoir le prix du même.

« Il me sera aussi agréable la *Géographie universelle,* comme aussi d'être souscrit à la somme de quarante-huit livres selon le projet imprimé, et pour ce sujet je vous envoie la lettre incluse pour M. Perrichon, conseiller du Roi, en vertu de laquelle vous serez de

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19676, f° 34.

lui payé les vingt-quatre livres qui se recherchent en prenant ladite souscription.

« Afin que vous puissiez avoir plus de liberté en m'écrivant, vous pourrez vous dispenser pour l'avenir, s'il vous plaît, de souscrire vos lettres. Et je suis

« Votre très affectionné,

« Le cardinal BARBERINI. »

Les lettres des deux cardinaux Corsini, neveux de Clément XII, et ceux-là les derniers cardinaux neveux qu'ait vus Rome, sont au contraire pleines d'allusions aux affaires religieuses du moment. On sent, rien qu'à leur ton d'autorité, qu'elles émanent de quelqu'un qui approche du pouvoir. Claude de Vic n'avait garde de négliger cette voie pour arriver jusqu'au Pape, et il supporte sans mot dire les graves admonestations de l'un des deux prélats, qui sont toujours faites avec une modération parfaite qui, elle aussi, est bien une marque d'origine.

« Rome, ce 4 avril 1731.

« Je[1] vous sais très bon gré, mon Révérend Père, des souhaits heureux que vous avez bien voulu me faire à l'occasion des fêtes de Pâques, aussi bien que des diverses nouvelles dont vous m'avez fait part. On voit ici assez paraître les arrêts et les écrits contraires à

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19676, f° 72.

l'autorité et à la juridiction ecclésiastique de l'Église, qui mettent certainement à l'épreuve la patience de Notre Saint Père, et il y a des gens qui voudraient le pousser à bout, afin de faire naître une séparation après laquelle ils soupirent et qui ensuite frayerait le chemin à l'hérésie. Au reste, soyez toujours persuadé, mon Révérend Père, de la considération parfaite qu'a pour vous

« Le cardinal CORSINI. »

Quelques semaines après, le cardinal Corsini ajoute encore, dans une autre lettre : « Je[1] dois même vous assurer que Sa Sainteté continue d'agréer les relations que vous lui donnez par la voie du Père dom Malachie, et c'est par cette même voie que vous pourrez à l'avenir les lui mander en adressant vos paquets directement à cette secrétairerie d'État. Au reste, vous pouvez compter, mon Révérend Père, sur la considération sincère qu'a pour vous

« Le cardinal CORSINI. »

Un autre nom célèbre à Rome et dans toute l'Europe au siècle dernier, et que nous connaissons déjà, celui de Passionei, se trouve aussi dans les volumes des correspondances de Claude de Vic. Il y a là près de cent lettres de l'illustre cardinal, qui avait été l'hôte assidu

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19676, f° 73.

de l'abbaye pendant son long séjour à Paris, en 1707, et était resté lié avec la plupart de ses habitants. Il avait eu avec Claude de Vic des relations tout à fait intimes, lorsque celui-ci avait représenté à Rome la congrégation de Saint-Maur, et leur correspondance resta fort active jusqu'à la mort de Claude de Vic. Passionei n'était encore alors qu'archevêque *in partibus* d'Éphèse et courant la carrière diplomatique, mais on prévoyait déjà que sa fortune serait fort brillante, et le futur secrétaire d'État de Benoît XIV jouissait d'une grande réputation. Aussi ses lettres étaient-elles fort bien reçues à Saint-Germain, et on se chargeait sans peine de ses commissions littéraires. Il écrit un jour à dom Claude cette missive, curieuse par le ton d'autorité qui se cache mal sous les dehors gracieux de la politesse italienne :

« A Lucerne, ce 16 novembre 1723.

« Mon[1] Révérend Père,

« Je reviens d'Allemagne, où j'ai été pendant quatre mois pour terminer un procès qui durait depuis huit années dans la célèbre abbaye de Kempten, de votre Ordre, et j'ai eu le bonheur de le terminer à la satisfaction des deux cours de Rome et de Vienne. C'est ce qui m'a obligé de tarder si longtemps à répondre à la

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19676, f° 78.

vôtre, du 9 d'août, car vous savez que je suis fort exact, et que je n'ai pas ordinairement besoin d'excuses, lorsqu'il s'agit d'entretenir commerce avec des personnes comme vous, pour qui j'ai toute l'estime possible. Vous m'avez fait plaisir de me donner des nouvelles de la personne que je vous avais chargé de saluer et d'embrasser tendrement de ma part; je ne suis point surpris des civilités qu'elle vous a faites, car je connais depuis longtemps sa politesse et ses manières; les promenades que nous faisions ensemble aux environs de Paris, en parlant toujours de livres et de bibliothèques, m'ont parfaitement instruit de son mérite.

« M. Loyau s'acquitte fort bien de mes commissions, et il aurait tort de faire autrement, sachant comme il sait combien je suis connu à l'abbaye de Saint-Germain.

. . . .

« Je suis persuadé que vous vous acquitterez fidèlement et avec soin de toutes ces commissions, et que vous n'oublierez rien pour m'envoyer ce que je souhaite : c'est un moyen sûr et unique de me faire plaisir et de m'être agréable. Je vous embrasse tendrement et suis tout à vous sans aucune réserve, mon Révérend Père.

« P., archevêque d'Éphèse. »

En 1724, dom Claude de Vic fit un voyage littéraire destiné à ramasser des pièces originales pour sa grande

entreprise, l'*Histoire générale du Languedoc*. Il passa par Dijon, où Passionei lui avait donné rendez-vous, mais ne put l'attendre, sur quoi, plaintes assez amères de l'impérieux ami :

« Lucerne, le 15 novembre 1724.

« Mon Révérend Père,

« Quoi[1] ! ne me point attendre un moment à Dijon! Je vous assure que c'est avec bien de la peine que j'ai appris votre départ, et je ne trouve point de prétexte assez légitime pour vous excuser. Je revins de la campagne le même jour que je vous avais marqué par mon secrétaire, et M. le président Bouhier était déjà convenu de vous montrer tous ses manuscrits, desquels vous auriez certainement tiré des secours pour votre ouvrage. Je ne puis, je vous jure, vous pardonner votre précipitation.

« On me remit les pièces que vous avez eu la bonté de m'apporter sur les affaires du temps; je vous en rends tous les remerciements que cela mérite.

« M. Fontanini m'a envoyé l'apologie du Père Mopinot pour le Père Coustant; je suis fâché de la mort du premier, mais vos Pères ne manqueront point de le remplacer.

« Je suis dans l'impatience d'apprendre quels sont

[1] *Correspondance de dom Claude de Vic*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19676, f° 94.

les livres que vous m'avez rapportés de Languedoc.

« Il y a un mois et demi que, par le moyen du Père Rutland, abbé de Munster, de votre congrégation de Lorraine, j'envoyai à dom Loyau une remise de 400 livres. Le Père était aux eaux de Bourbon, mais le Père Rutland m'écrit ce même ordinaire que je dois regarder cette commission comme faite. . . . .

. . . .

« P., archevêque d'Éphèse. »

Nous sommes loin d'avoir énuméré tous les noms célèbres à différents titres qui se lisent au bas des lettres adressées de Rome à divers membres de l'abbaye de Saint-Germain et qui sont renfermées dans ces volumes, dont nous essayons de donner une idée. Mais il faut cependant mettre un terme à cette étude, qui n'est déjà que trop longue. Ce que nous avons dit suffit, nous le croyons du moins, pour donner un léger aperçu de la variété et de l'intérêt que présentent ces volumineuses correspondances. Certes ce ne sont pas les piquants récits du président de Brosses; mais ces correspondances, plus graves, pleines de nouvelles religieuses, nous montrent la Rome papale du dix-huitième siècle, qui, elle aussi, se transforme peu à peu. Si les cardinaux neveux ont encore une place semi-officielle à la cour pontificale, Benoît XIII n'a pas de neveu auprès de lui, et les deux cardinaux Corsini, neveux de

Clément XII, sont des hommes distingués, instruits, s'occupant sérieusement des affaires, qui ne rappellent en rien les Barberini du siècle précédent. Clément XII lui-même est un homme de gouvernement et un réformateur plein de zèle, qui mérite la première place. Bientôt, le spirituel Lambertini saura montrer au plus grand des railleurs, Voltaire, que pour être Pape, on peut avoir autant d'esprit que les incrédules et être leur maître en fait d'épigrammes et de railleries. C'est à ce point de vue que les lettres de Rome, conservées dans les papiers de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, sont curieuses à étudier; peut-être le lecteur ne nous contredira-t-il pas en finissant ce chapitre. Mais voilà assez longtemps que nous sommes sortis de l'enceinte de l'abbaye pour courir les grands chemins avec les correspondants étrangers; le moment n'est-il pas venu de rentrer au logis, afin d'y assister à l'apparition des derniers grands travaux de l'illustre dom Bernard, et au déclin de la société dont il reste une des dernières grandes figures?

CHAPITRE X

LES *MONUMENTS DE LA MONARCHIE FRANÇAISE.*

Le dernier grand ouvrage de dom Bernard. — Son originalité. — Plan du travail. — Le prospectus des *Monuments de la monarchie française.* — Accueil très divers. — Mauvaise humeur des amis de la *vénérable antiquité.* — L'orgueil du collectionneur. — L'escalier du marquis d'Aubais. — Montfaucon porte les pièces destinées à l'entreprise au jeune roi Louis XV. — Le Roi en accepte la dédicace. — Le livret des souscriptions. — La première partie des *Monuments* achevée par dom Bernard à l'âge de soixante-dix-huit ans. — Colère de Montfaucon contre ses contradicteurs. — Peu de succès du livre. — Montfaucon ne se laisse pas décourager et réunit les pièces pour la seconde partie.

« On[1] a tant parlé des Grecs et des Romains, il est « bien raisonnable de donner quelque attention à ce « qui nous touche de plus près, sans crainte de se « dégrader du caractère de la vénérable antiquité. »

Cette phrase, où respire comme un timide désir de secouer le joug impérieux que la littérature ancienne faisait encore peser sur les lettres, était adressée à Montfaucon par Gérard Mellier, le maire de Nantes, ami de l'érudition, que nous connaissons déjà, et avait trait à un nouvel ouvrage que le vieux dom Bernard

[1] *Correspondance de Montfaucon*, Bibliothèque nationale, fonds français, 17710, f° 198.

avait l'audace d'entreprendre à soixante-dix ans passés.

Cette œuvre devait avoir pour titre les *Monuments de la monarchie française*. Ce n'était pas autre chose qu'un essai d'histoire générale de la France, fait sur les documents originaux, à l'aide des monuments, édifices, gravures, peintures, manuscrits, miniatures, tapisseries, enfin une véritable tentative d'histoire documentaire, comme on dirait aujourd'hui dans notre affreux langage prétentieusement scientifique. Voici comment l'aimable et savant M. de Boze expose, dans son éloge de Montfaucon, le plan de cet ouvrage, qui ressemblait si peu aux œuvres précédentes de l'illustre Bénédictin :

« Il [1] travailla ensuite à rassembler les *Monuments de la monarchie française*. Le plan général de cet ouvrage était de donner d'abord, avec un abrégé de l'*Histoire de France*, le portrait des rois, des princes et des seigneurs dont il nous reste quelques monuments, ensuite les plus grandes églises et les principaux édifices du royaume; de passer de là à tout ce qui regarde les usages de la vie civile, comme les habillements, la célébration des fêtes et des jeux, depuis les premiers temps jusqu'au règne de Henri IV. Aux usages de la vie civile il faisait succéder ce qui a rapport à l'état militaire sous les trois races, enseignes et drapeaux, machines de guerre, ordres de batailles, etc., le tout représenté en figures, tirées d'après les monuments

[1] *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* XVI, p. 332.

originaux, et le détail était naturellement terminé par les tombeaux les plus remarquables en tout genre.

« De ces cinq parties dont l'ouvrage entier devait être composé, il n'a donné que la première, qui remplit seule cinq volumes in-folio, qui furent achevés en 1733. Il les dédia au Roi, et quand il eut l'honneur de les présenter à Sa Majesté, à Compiègne, elle lui fit celui de le retenir longtemps et de lui marquer une extrême satisfaction de ses travaux. »

Une pareille entreprise était singulièrement nouvelle pour l'époque. C'était la première fois, en effet, qu'on essayait d'écrire l'Histoire de France en remontant aux sources, comme nous dirions aujourd'hui, non seulement aux sources écrites, ce qui était déjà une grande nouveauté, mais aux monuments matériels, laissés par ces âges, qui passaient encore pour tout barbares et indignes de la curiosité des esprits délicats. Il y avait là une véritable hardiesse, surtout si l'on songe que l'on était en plein règne de l'antiquité classique, et que les meilleurs esprits croyaient le moyen âge et même les débuts de ce qu'on est convenu d'appeler les temps modernes, dignes seulement d'un méprisant oubli. C'est à quelques années à peine de la querelle des anciens et des modernes : au moment où le grand siècle de Louis XIV est fini et où la société de la Régence commence à être remplacée par celle de Louis XV, où tout va se rapetisser, où Voltaire remplace Corneille et Racine, tandis que Rigault et Mi-

gnard vont être éclipsés par Boucher et Chardin ; à l'heure du règne des petits soupers dans les petits appartements meublés avec une grâce pleine d'afféterie, qu'un vieux moine, revêtu de cette robe qu'on couvrait déjà de railleries, vient avec une tranquille assurance proposer d'étudier le passé de la France, non pas seulement dans les livres, mais dans les vieux tableaux qui sont relégués au grenier et dans ces monuments gothiques qu'on détruirait tous si on pouvait.

L'idée, il faut en convenir, était bien originale pour le temps, et nous ne pouvons même pas bien en mesurer la témérité. C'était heurter de front toutes les idées reçues, aller à l'encontre de tous les préjugés et risquer de compromettre une réputation acquise par un échec complet. Mais dom Bernard avait gardé trop de souvenirs de son premier métier de soldat pour hésiter à affronter toutes les difficultés lorsqu'une fois il croyait avoir une conception juste et utile. Avec ce sens instinctif de la vérité qui est le propre des hommes supérieurs, ce vieil érudit, nourri dans le grec et le latin, qui avait passé sa vie à étudier l'antiquité sacrée et profane, s'affranchit de tous les préjugés d'éducation et comprit qu'il fallait revenir à l'étude du passé national, y apporter le même soin, la même critique que pour les anciens, et qu'on ne pourrait le faire qu'en étudiant les monuments originaux jusqu'alors si fort méprisés. Pour atteindre ce but, il fallait rompre avec les traditions universellement admises, et tenter d'ou-

vrir une voie nouvelle aux études des savants, au risque de n'être que peu ou point compris ; mais dom Bernard n'était pas homme à reculer lorsqu'il avait pris un parti, et les dangers de l'entreprise, y compris le peu de succès et partant le peu de renommée qu'elle ajouterait à son nom, ne pouvaient le faire renoncer à son dessein.

Aussi, dès 1725, après avoir bien conçu le plan de son travail et réuni les matériaux nécessaires pour en commencer l'exécution, rédigea-t-il un prospectus destiné à faire connaître son projet et à demander l'aide et le secours de tous les érudits de l'époque. Il faut remarquer en passant que cinq années seulement s'étaient écoulées depuis la publication de l'*Antiquité expliquée,* que le *Supplément* ajouté à cet immense travail venait seulement de paraitre (1724), et que Montfaucon continuait toujours la préparation et la publication de cette édition de *Saint Jean Chrysostome* qui faisait l'admiration de l'Europe savante. Il est inutile de rien ajouter à ces remarques, qui prouvent l'énergie indomptable apportée à son rude labeur par le vieillard septuagénaire que les années semblaient seulement rendre plus ardent au travail.

Le prospectus lancé par Montfaucon en 1725 pour annoncer la préparation d'un ouvrage ayant pour titre les *Monuments de la monarchie* est extrêmement curieux, parce qu'il montre où en étaient alors les esprits sur le moyen âge et les temps qui l'avaient précédé. Les précautions de langage, la réserve avec laquelle il annonce

l'objet de son nouveau travail indiquent, en effet, quelles étaient encore les idées régnantes sur ce sujet, combien grande était leur force et par là même la nouveauté et l'originalité des vues presque révolutionnaires qui sont exprimées dans ce document, qui marque une date dans l'histoire littéraire de la France.

« Il y a longtemps, est-il dit dans le prospectus « d'un ouvrage qui aura pour titre les *Monuments de la* « *monarchie,* que j'ai ce dessein en vue et que j'en con- « nais l'importance et l'utilité; c'est comme une suite « de l'*Antiquité expliquée* que je viens de donner au « public. Les deux ouvrages sont de même nature, et « l'un commence où l'autre finit. Le premier a cet avan- « tage qu'il nous représente des images des temps les « plus florissants de la Grèce et de Rome, au lieu que « le second nous montre d'abord celles des siècles de « plus de barbarie. Mais, outre que le goût et le génie « des temps si grossiers sont un spectacle assez divertis- « sant, *l'intérêt de la nation* compense ici le plaisir que « pourraient faire des monuments d'une plus grande « élégance..... Ce dernier dessein est bien plus difficile « à exécuter que le premier : car, quoique ni l'un ni « l'autre n'aient été entrepris jusqu'à présent, on avait « pour le premier de grands recueils imprimés qui épar- « gnaient bien des recherches, au lieu qu'il faut ici « presque tout tirer des originaux répandus dans le « royaume. Il faut les ramasser de tous côtés, ce qui ne « se peut faire qu'avec beaucoup de soin et de dépense,

« et avoir partout des correspondants qui auront bien « de la peine à trouver des dessinateurs dans des lieux « écartés. Quelque difficile que soit l'entreprise, un « religieux de la congrégation de Saint-Maur, dont les « monastères sont répandus dans toutes les provinces, « a plus de ressources pour l'exécuter qu'un autre. »

Après ce préambule, Montfaucon entrait dans quelques détails sur la composition de l'ouvrage, qui comprendrait cinq classes distinctes, formant chacune un tout complet et ainsi intitulées : 1re classe, les rois de France ; 2e, les monuments de l'Église de France ; 3e, les usages de la vie ; 4e, la guerre ; 5e, les sépultures. Le travail devait être rédigé en français, autre nouveauté fort remarquable ; mais une traduction latine devait courir au bas des pages sur la demande des libraires, qui « prétendent, disait le prospectus, que cela est « nécessaire à beaucoup d'étrangers qui n'entendent « pas assez le français ». Enfin Montfaucon terminait en demandant aux savants et aux érudits de lui communiquer tout ce qui pourrait paraître intéressant et digne de figurer dans cet ouvrage, dont il voulait faire une œuvre nationale.

« Ceux qui auront quelques monuments à nous com- « muniquer, disait-il en finissant, s'adresseront, s'il « leur plaît, à dom Bernard de Montfaucon, Religieux « bénédictin à Saint-Germain des Prés. Si les monu- « ments ont été gravés, ils lui feront plaisir de lui en « envoyer une estampe, qu'il payera à leur volonté. »

En parlant de la partie de son travail intitulée *Monuments de l'Église de France,* Montfaucon se sert pour la première fois, dans un sens favorable, d'un mot qui jusque-là avait toujours été le synonyme de barbarie. « On y verra, dit-il, la forme des anciennes églises, « l'origine de ce que nous appelons le *gothique*, les plus « belles églises gothiques du royaume, les parties remar« quables des églises, comme les jubés, baptistères, « croisées, portails, les candélabres, les plus anciens « diptyques. » Le *gothique* pris comme type d'une architecture digne d'étude et d'admiration, et ceci en 1725, voilà une grande innovation, presque une divination. Et ce nom qui devait faire une si étonnante fortune, jusqu'à disputer l'empire au style grec, fait son entrée sur la scène sous la plume d'un moine nourri dans le culte de l'antiquité classique. Ce jour-là, probablement à son insu, Montfaucon ouvrait une route nouvelle à l'étude et à l'admiration du passé.

Ce prospectus si original, qui annonçait l'entreprise d'une œuvre immense, intéressant en quelque sorte l'honneur de la France, fut envoyé, en l'année 1725, à tous les monastères bénédictins, à tous les correspondants des Bénédictins, aussi bien en France qu'à l'étranger, avec de pressantes exhortations de recueillir assez de souscriptions pour couvrir les frais de l'impression, car aucun imprimeur ne voulut se charger à ses risques et périls de publier un ouvrage de cette nature. Il fallait donc avant de commencer avoir recueilli assez

d'adhésions pour que les frais de la publication fussent couverts.

Il est intéressant de chercher, dans la correspondance de Montfaucon, la trace de l'impression produite par l'annonce de son nouveau travail, et de voir par là où en étaient les esprits sur ce sujet de l'érudition nationale au début du dix-huitième siècle. Cette impression semble avoir été très diverse, et ce fut plutôt la surprise qui domina : l'antiquité profane et l'antiquité sacrée avaient jusque-là régné si despotiquement, que l'idée d'étudier l'histoire de France sur les documents écrits ou figurés qu'elle avait laissés derrière elle parut une étrange nouveauté à beaucoup des amis de Montfaucon ; chez d'autres, au contraire, on voit, à la joie avec laquelle ils accueillent le *prospectus,* que le joug de l'antiquité littéraire commençait à peser lourdement, et qu'un secret désir de revenir aux sources de notre histoire germait dans bien des esprits.

Voici d'abord une grande lettre du marquis de Caumont, cet érudit collectionneur que nous avons présenté à nos lecteurs parmi les correspondants assidus de Montfaucon. Le possesseur de ce beau cabinet d'antiques, qui lui avait valu une réputation européenne et l'avait fait entrer à l'Académie des inscriptions, ne peut cacher son étonnement, presque son indignation. La lettre est curieuse, parce qu'elle fait connaître ce qu'un esprit cultivé, ouvert, pouvait penser alors de ce que nous admirons aujourd'hui sans aucune réserve

et sans avoir même l'idée qu'on puisse élever l'ombre d'une contestation :

« A Avignon, le 7 avril 1725.

« Je [1] ne sais, mon Révérend Père, si je puis me flatter de la continuation des bontés dont vous m'avez honoré autrefois. J'ai eu l'honneur de vous écrire il y a déjà quelques mois au sujet du supplément de l'*Antiquité expliquée,* etc., sans que j'aie eu aucune réponse de votre part.

« On m'écrit de Paris que vous ferez bientôt imprimer le *Recueil des antiquités gauloises et françaises,* en quinze volumes in-folio. Je ne sais si la matière ne vous manquera point et si les pièces d'un pareil genre pourront satisfaire la curiosité du public. Les temps du moyen âge ne peuvent vous fournir que des monuments peu intéressants. Le goût gothique qui s'était emparé de l'architecture est presque toujours le même. La structure des palais, des églises, des châteaux, etc., est lourde, pesante; ce sont des masses de pierre assemblées presque au hasard; les tombeaux, les façades d'églises sont dans un goût tout différent, mais qui ne vaut pas mieux; on peut admirer dans ces sortes de monuments la patience de l'ouvrier à peu près comme on admire celle des Allemands de Nuremberg à faire ces babioles d'ivoire dont ils remplissent toute l'Europe.

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17704, f° 64.

« Les peintures anciennes, les bas-reliefs, etc., pourront fournir quelque chose de plus curieux. On verra avec plaisir la variété des modes chez les Français, les habits militaires, les tournois, les fêtes, etc. Je puis en ce genre vous fournir des habits assez singuliers.

« M. le marquis de Perussis s'est chargé de vous envoyer un dessin exact de notre ancien palais des Papes. C'est, à mon avis, tout ce qui mérite en ce genre d'être rapporté dans votre *Recueil*. Notre église métropolitaine, quoique très ancienne, n'a rien de singulier. Celle de Venasque, autrefois siège épiscopal, dans le Comtat, mérite, selon moi, d'y être insérée.

« Nous avons plusieurs tombeaux de Papes et de quelques personnes illustres; voyez, mon Révérend Père, si vous voulez que je vous en fasse faire des dessins, vous pouvez compter sur l'exactitude de tout ce qui viendra de ma part.

« J'ai l'honneur d'être, avec un très parfait attachement, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Caumont. »

Mais tout le monde n'était pas aussi sceptique que le marquis de Caumont. Tout à côté de cette lettre, où respirent une si visible mauvaise humeur et si peu d'intelligence des genres de beauté différents des modèles classiques, voici, au contraire, une lettre du marquis d'Aubais, cet autre gentilhomme du Midi, épris des

lettres et d'érudition, que nos lecteurs connaissent déjà, et qui est remarquable par le sentiment de joie, presque de fierté, qui s'y révèle :

« Le[1] Révérend Père dom Vaissette m'a envoyé de votre part, mon Révérend Père, le projet des *Monuments de la monarchie française*. Je l'ai lu avec avidité, et je vous avoue que, pour mon goût, tout tourné vers les derniers siècles, j'attendrai cet ouvrage avec plus d'impatience que je n'ai fait pour votre *Antiquité expliquée*. C'est ici un ouvrage nouveau et qui nous intéresse personnellement. Je voudrais bien pouvoir ramasser de quoi y mettre quelque chose de curieux, et je ne négligerai rien pour cela ; mais j'ai peur de ne pas pouvoir faire autant que je le voudrais. J'ai déjà quelque chose que je vous destine, et je chercherai partout pour pouvoir l'augmenter. »

De son côté, le président Bon lui écrit une lettre toute pleine d'enthousiasme, qui a un accent de sincérité remarquable :

« A Montpellier, ce 10 mai 1725.

« J'ai[2] reçu, mon Très Révérend Père, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, à laquelle vous avez joint le plan de votre nouvel ouvrage sur les *Monuments de la monarchie française*. Rien n'est plus digne d'un bon citoyen et d'un habile homme comme

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17702, f° 56.
[2] *Id.*, *ibid.*, 17703, f° 105.

vous que ce nouvel ouvrage; il nous en manquait un, et je ne puis point comprendre que tant de siècles se soient écoulés sans que personne y ait pensé. Mais nous sommes heureux qu'un homme de votre savoir et de votre érudition ait enfin entrepris de nous donner un ouvrage complet des *Monuments de la monarchie française*. Notre nation y est intéressée, et nous devons tous ensemble vous en marquer notre reconnaissance. Si les princes pensaient comme moi, vous seriez bientôt content. Je ne doute pas néanmoins que le Roi et Son Altesse Sérénissime Mgr le duc (de Bourbon) ne vous encouragent à travailler par des promesses et des présents effectifs qu'ils vous feront par avance; du moins, je le souhaite de tout mon cœur. . . . .

. . . .

« Adieu, etc.

« Bon. »

Un autre approbateur de Montfaucon dans sa nouvelle entreprise, et la chose est assez singulière pour être remarquée, se trouve être l'abbé de Vertot, qui a cependant gardé la réputation du modèle des historiens superficiels. L'auteur des *Révolutions de Portugal* encourage ainsi dom Bernard :

« Permettez-moi [1], mon Très Révérend Père, de vous féliciter sur l'ouvrage que vous allez donner au public,

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17713, f° 52.

et qui ne fera pas moins d'honneur à notre nation qu'il sera utile à tous les gens de lettres, de quelque pays qu'ils soient. »

C'est encore un approbateur chaleureux que le lieutenant de vaisseau Beauharnais, que nous avons montré plus haut comme un amateur passionné d'érudition. La lettre qu'il écrit à Montfaucon est curieuse : il n'y a peut-être pas aujourd'hui beaucoup d'officiers qui prennent un intérêt aussi vif à la science historique : en voici un fragment :

« J'ai[1] reçu, mon Révérend Père, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et les deux imprimés qui y étaient joints; il n'y a, en vérité, pas de bon Français qui ne doive sentir les obligations qu'on vous a d'avoir travaillé à un ouvrage aussi intéressant pour la nation que celui des monuments de cette monarchie. Votre *Antiquité expliquée* répond de la beauté de celui-ci, et j'écris que l'on prenne une souscription.

« J'espère, mon Révérend Père, que quelques officiers de marine de ce département en feront autant. »

On voit, par ces exemples, la diversité de l'accueil fait par les érudits à la nouvelle entreprise de Montfaucon, qui rompait ainsi ouvertement en visière avec toutes les idées reçues.

Cependant, s'il ne rencontre pas partout l'approbation qu'une œuvre nouvelle sur l'antiquité classique

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17702, f° 212.

eût recueillie, s'il y eut des détracteurs ou des sceptiques, personne ne lui refusa son concours, et nous aurons lieu de parler tout à l'heure avec quelque détail du grand nombre d'amis ou simplement de correspondants littéraires qui lui prêtèrent le concours le plus actif. Ce qui surtout lui vint en aide, ce fut ce que nous appellerions volontiers l'amour-propre du collectionneur. L'envie de voir figurer dans le nouvel ouvrage de l'illustre dom Bernard les pièces rares qu'on gardait dans son cabinet, et le désir de se voir cité comme possesseur de quelque beau morceau, firent taire tous les scrupules et triomphèrent des hésitations. Ce désir, qui est de tous les temps et durera autant que le goût des curiosités, s'exprime même avec une naïveté assez plaisante à la fin de la lettre de M. d'Aubais, dont nous avons cité tout à l'heure le début. L'aimable érudit confie naïvement à dom Bernard le bonheur qu'il aurait à voir figurer dans son nouveau travail le bel escalier de son château, qui n'avait qu'un seul défaut, celui d'être moderne.

« Une [1] idée m'est venue, mon Révérend Père, sur laquelle je vous prie de me donner votre avis. Le plan de l'escalier d'Aubais, quoique peut-être un peu plus moderne qu'il ne faudrait, ne mériterait-il pas une place dans votre bel ouvrage et dans la troisième classe où, à l'occasion des usages de la vie, vous donnerez les

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17702, f° 56.

plans des plus beaux châteaux et maisons de campagne anciennes? Il est certain que cet escalier est unique dans son espèce et infiniment au-dessus de celui de Saverne, que le Père dom T. Ruinart dit être le plus beau du monde, page 434 de son *Voyage d'Alsace*, donné au public par le Père dom Vincent Thuillier dans le troisième volume des *Opuscules de dom Mabillon;* ainsi, la difficulté n'est pas que ce plan ne soit digne de votre ouvrage du côté de la beauté; il n'y a que le moderne qui puisse vous faire quelque peine : mais puisque vous poussez les habits des hommes et des femmes jusqu'en 1660, mon escalier a été commencé et fini peu après cette année-là. Ce n'est qu'un article de plus pour un aussi grand ouvrage, qui n'a aucune suite, puisque, si vous me faites la faveur de l'y insérer, je me garderai bien d'en rien dire, de peur que quelque autre ne vous demande une pareille faveur et ne diminue par là celle que j'espère que vous voudrez bien me faire. Le public ne saurait trouver mauvais que vous fassiez un passe-droit en faveur d'une pièce unique dans son espèce et d'une personne qui, outre tout l'attachement que vous savez qu'elle a pour vous, n'est occupée pendant presque toute l'année qu'à secourir de tout ce qu'elle peut les gens qui travaillent pour le public. Je pourrais bien faire paraître mon escalier dans d'autres ouvrages, mais je trouve une grande différence à le faire paraître dans le vôtre. Si vous goûtez ma proposition, mon Révérend Père, ayez la

bonté de me le faire savoir, afin que je vous fasse dessiner avec soin le plan de mon escalier, qui consistera en cinq ou six feuilles, et que je vous fasse copier quelques descriptions que j'en ai, qui ne sont pourtant pas aussi bien que je voudrais. J'ai l'honneur d'être, avec bien de l'attachement et du respect, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« D'AUBAIS.

« A Aubais, le 16 avril 1725. »

Le marquis de Caumont ne fut pas, malgré son dépit de l'infidélité faite à sa chère antiquité, plus inaccessible à la tentation ; il se mit à la disposition de Montfaucon, et ses communications furent nombreuses.

Un autre correspondant de dom Bernard, le maire de Nantes, Mellier, dont nous avons cité la phrase remarquable au début de ce chapitre, ne peut, lui non plus, résister au désir de voir paraître dans l'œuvre de Montfaucon quelqu'une des raretés qu'il avait su réunir, et il s'étend avec complaisance sur la beauté des miniatures d'un de ses manuscrits.

« L'inventaire[1] des pièces sous Charles V, que vous avez inséré dans ce prospectus, me donne une occasion d'avoir l'honneur de vous marquer que j'ai une miniature de son temps peinte en or et en couleur, où il est représenté recevant des mains de Nicolas Oresme,

[1] *Correspondance de Montfaucon,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17710, f° 198.

grand maître du collège de Navarre, la traduction française de la Politique d'Aristote. On voit, à côté de ce monarque, Robert de Fiume, connétable de France, qui tient un bâton à la main.

« Permettez-moi, mon Très Révérend Père, de vous demander votre sentiment sur un manuscrit en vélin, d'une beauté admirable, que j'ai trouvé depuis quelque temps. Il a été fait pour François Ier, l'un de nos rois, ainsi qu'il est justifié par les dernières lignes de cet ouvrage, qui contient plusieurs miniatures d'un goût exquis ayant rapport à une rencontre allégorique des aventures de ce prince, en 1519, en allant à la chasse aux cerfs dans la forêt de Fontainebleau, où il vit la chaste Diane; il eut une vision de Jules César, avec lequel il confère sur les antiquités romaines et les premiers empereurs, dont les portraits, tirés d'après nos médailles de grand bronze, sont très bien figurés en or bruni. Il y a des parallèles des consuls romains avec plusieurs des seigneurs du temps de François Ier. Ces seigneurs sont : le grand maître de Boissy, l'amiral Bonnivet, Odez de Fouez, sieur de Lautrec, le maréchal de La Palice, le connétable de Montmorency, le maréchal de Fleuranges, M. de Tournon; leurs portraits sont peints en miniature dans le goût de ce temps-là. »

A l'étranger, le prospectus de Montfaucon causa aussi quelque surprise, et il fallut un peu de temps aux savants pour s'habituer à l'idée que la docte antiquité ne serait pas dégradée par l'apparition sur la scène

d'une science nouvelle, appliquée tout entière à l'étude des origines des temps modernes. A Rome, l'accueil fut presque froid, si nous en croyons la réponse de l'évêque de Cavaillon à l'envoi du plan des *Monuments de la monarchie*.

« Mon Très Révérend Père,

« Je[1] reçus, il y a deux jours, avec grande joie et grande reconnaissance, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 22 du mois dernier avec les plans imprimés du nouvel ouvrage dont vous pensez d'enrichir le public; je les ai communiqués à des savants qui m'ont promis de les répandre et de les faire courir. Il était bien convenable qu'après tant de savants ouvrages vous en entreprissiez un pour notre France; celui que vous allez mettre au jour ne saurait être plus intéressant; j'aurai l'honneur de vous en écrire quand j'aurai un peu entendu nos savants sur cet ouvrage.

« Agréez, en attendant, que je me renouvelle dans l'honneur de votre souvenir; je me rappelle souvent, et avec un plaisir infini, les agréables et savantes promenades que j'ai eu l'honneur de faire souvent avec vous, tantôt pour examiner des antiquités sacrées et quelquefois des profanes. Vous avez raison de dire que ce pays est bien changé depuis ce temps-là, il l'est au point que je l'ai à peine reconnu. Il y a cependant toujours un

[1] *Correspondance de J. Guyon de Crochans*, évêque de Cavaillon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17695, f° 23.

nombre de personnes appliquées à l'érudition, mais ce nombre est petit, parce qu'il n'est ni protégé ni récompensé. L'étude est tournée d'un autre côté, et même je crois m'apercevoir qu'on y étudie bien moins qu'autrefois. J'écris le peu de nouvelles que nous avons au Père dom Claude de Vic, à qui je me suis adressé quelquefois pour vous présenter mes respects.

« Agréez que je vous les renouvelle ici, et que je vous y assure que personne n'est plus véritablement ni plus respectueusement que moi, mon Très Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« † J., évêque de Cavaillon.

« A Rome, le 13 mars 1727. »

Aussi, voyant les hésitations et l'espèce d'effroi avec lesquels on accueillait de bien des côtés son nouveau projet, dom Bernard, qui restait un bon stratégiste sous l'habit de Saint-Benoît, comprit-il que pour enlever le succès il fallait placer l'œuvre sous un patronage qui imposât silence à toute critique, et résolut-il d'aller droit au Roi.

Sans tarder, sans attendre le résultat financier de la souscription ouverte, il se mit résolument à l'œuvre, et réunit assez promptement, nous verrons tout à l'heure avec quel secours, les pièces les plus remarquables qui devaient figurer dans la première classe de l'ouvrage, intitulée : *Les rois de France*. Dès qu'il eut en portefeuille une suffisante quantité de documents intéres-

sants, il profita de l'occasion que lui fournit l'élévation de Fleury au cardinalat pour lui écrire une lettre où, après les compliments d'usage, il demandait à être admis à présenter au Roi les matériaux de son nouveau travail. La réponse fut très favorable :

« Fontainebleau, le 17 octobre 1726.

« Je[1] suis bien persuadé, mon Révérend Père, de la sincérité du compliment que vous me faites sur ma nouvelle dignité. Je vous en suis très obligé, et je vous prie de croire que je serai ravi de pouvoir vous marquer combien j'y suis sensible. Je vois avec plaisir le zèle avec lequel vous continuez de vous appliquer pour achever l'ouvrage que vous avez entrepris, et lorsqu'il sera en état, je vous présenterai volontiers au Roi, afin de le faire voir à Sa Majesté. Je suis, mon Révérend Père, avec tous les sentiments que vous méritez, entièrement à vous.

« Le cardinal DE FLEURY. »

Un mois après, à Versailles, Montfaucon eut une audience royale, et, en présence du cardinal de Fleury, présenta au jeune roi quelques-unes des pièces les plus rares qui devaient figurer dans le recueil. La scène dut être caractéristique, et il est à regretter qu'un pinceau tel que celui de Saint-Simon ne nous l'ait pas

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17708, f° 13.

conservée. Ce vieux moine présentant à ce jeune et beau souverain, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la puissance, entouré encore de l'affection passionnée de ses sujets, ces feuilles usées où se lisaient tout le passé et toute la grandeur de la France, et donnant, pour ainsi parler, une leçon d'histoire au petit-fils de saint Louis, c'était là un spectacle très philosophique et qui ne manquait pas de grandeur.

La France eût été plus heureuse si le bel adolescent devant qui le savant historien exposait le plan de son œuvre eût su comprendre, en voyant retracer sous ses yeux les grandes scènes et aussi les grandes épreuves du peuple et de la monarchie, la grandeur de l'œuvre accomplie par ses prédécesseurs et l'immense responsabilité dont le poids retombait tout entier sur ses faibles et insouciantes épaules. Qui eût dit aux acteurs de cette scène, qui passa sans doute inaperçue de la cour, que l'Histoire était là, redisant à ce souverain encore si jeune, si aimé de ses sujets, les leçons du passé et lui rappelant, en lui montrant au prix de quelles sueurs, de quels écrasants labeurs, on fait un grand royaume, et aussi combien vite et facilement ce fragile édifice s'écroule et tombe en ruine! Louis XV, en feuilletant ces pages tout empreintes des hauts faits de sa race, comprit-il que, pour être digne d'une telle lignée, il fallait être autre chose qu'un homme d'esprit aimant les plaisirs faciles, et qu'un jour cette histoire, qui venait pour ainsi dire le saluer à son aurore, lui

demanderait un compte sévère du dépôt qu'elle lui confiait? Qui pourrait le dire? Mais les impressions mêmes de sa grandeur étaient trop fugitives sur l'esprit du faible monarque pour laisser une trace durable, et cette solennelle apparition d'un passé à la fois si grand et si menaçant s'évanouit vite, aussi inutile, aussi inefficace que le sont d'ordinaire les leçons de l'expérience sur ceux qui se croient maîtres de l'avenir.

L'audience de Montfaucon eut du reste un plein succès. Le Roi se montra fort aimable, et sembla prendre un vif intérêt à l'ouvrage projeté. Il encouragea beaucoup le Bénédictin dans son entreprise, et accepta la dédicace des *Monuments de la monarchie française*. C'était les prendre officiellement sous sa protection. Après cette sorte de consécration officielle, le succès de la publication annoncée n'était plus douteux.

De toutes parts les souscriptions arrivèrent : les intendants et les gouverneurs de province, sachant qu'ils feraient leur cour en patronnant la nouvelle entreprise littéraire des Bénédictins, s'efforcèrent de la répandre et de la faire connaître. L'intendant de Montauban accuse ainsi réception du prospectus. Nous citons la lettre, parce qu'elle nous a paru intéressante comme émanant d'un fonctionnaire purement civil ; on ne voit guère un préfet de nos jours travaillant à réunir des souscriptions pour un ouvrage d'érudition :

« A Montauban, ce 11 juin 1727.

« Tout[1] ce qui peut prévenir en faveur d'un ouvrage se trouve rassemblé, mon Révérend Père, dans celui dont vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le plan. Son sujet intéresse tout Français, la division et l'ordre des matières flattent d'avance tout homme d'esprit et de goût, et le nom de l'auteur répond du succès de l'ouvrage et de sa perfection. Je communiquerai vos deux plans à tous ceux que les affaires ou les plaisirs peuvent attirer chez moi, et je suis bien persuadé que nous penserons tous uniformément.

« Je ne sais pas tout à fait si l'argent pour souscrire se trouvera aussi abondant dans nos provinces que l'esprit et le discernement pour engager à le faire, mais, quant à moi, je ne tarderai pas à en donner l'exemple.

« J'ai l'honneur d'être très parfaitement, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« PAJOT. »

Les craintes de l'intendant de Montauban au sujet de l'échec probable du côté financier de l'entreprise ne semblent pas s'être réalisées, car M. de Morville, cet esprit délicat, ouvert à toutes les idées élevées, qui

[1] *Correspondance de Montfaucon*, Bibliothèque nationale, fonds français, 17711, f° 39.

était un des visiteurs assidus de l'abbaye, lui écrit ce petit mot, plein d'une grâce aimable, pour le féliciter du nombre des souscripteurs qui ont répondu à son appel :

« A Versailles, le 2 mars 1727.

« J'ai[1] reçu, mon Révérend Père, votre lettre du 21 du mois dernier. Je suis charmé que vous ayez obtenu toute la satisfaction que vous désiriez au sujet de vos souscriptions, et que vous soyez en état de travailler sans obstacle à l'ouvrage dont vous allez enrichir le public. Vous devez être bien persuadé que je me porterai toujours avec plaisir à seconder des travaux aussi utiles que les vôtres et aussi honorables pour la nation. »

La liste des souscripteurs à la nouvelle entreprise de Montfaucon a été conservée dans ses papiers. Rien n'est plus vivant, rien ne donne mieux l'idée du passé que ces sortes de documents sans aucune valeur pour les contemporains, mais qui prennent un véritable intérêt une fois qu'ils sont devenus les muettes épaves d'une société tout entière disparue. Dans ce *« livret de souscriptions »*, comme l'intitule dom Bernard, on voit défiler les plus grands noms de France, accolés aux noms les plus inconnus, dans une confusion déjà très démocratique. C'est ainsi qu'on peut citer, à côté des noms écla-

[1] *Correspondance de Montfaucon,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17710, f° 294.

tants du comte de Toulouse, de la maréchale d'Estrées, des cardinaux de Gesvres, de Rohan, d'Alsace, des ducs de Bouillon, de La Force, de Villars, de Saint-Simon, de Chaulnes, ceux de M. Petit, médecin à Soissons, de Sidobre, médecin du Roi, d'Hermand, ingénieur, de Prigery, négociant à Rouen, d'Amiot, secrétaire des postes. Puis ce sont des financiers tels que les Crozat et d'autres encore. Les étrangers ne sont ni moins nombreux ni moins divers : des évêques anglicans, tels que l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Rochester, tous les collèges d'Oxford, un colonel, John Armstrong, M. Samuel Languest, marchand à Londres, des savants, Mead, Bentley : tout à côté, des noms germaniques, l'évêque de Wurzbourg, le baron de Steinitz; enfin la plus bizarre réunion de noms disparates qui viennent des quatre coins de l'horizon figurer sur le registre des souscripteurs à un ouvrage français sur l'histoire de France. Le fait est intéressant à noter et montre une fois de plus l'espèce d'internationalité qui unissait la société lettrée de l'Europe, en dépit de toutes les barrières et de tous les préjugés.

Parmi les demandes de souscription au nouveau travail de Montfaucon, il en est une que nous ne pouvons omettre, tant elle est caractéristique. C'est une lettre du vieil évêque de Montpellier, Colbert de Croissy, qui finissait ses jours dans la disgrâce, toujours obstinément attaché au jansénisme le plus exalté.

Le ton de fierté, presque de révolte, qui règne dans ces quelques lignes a quelque chose de saisissant, qui révèle bien le sectaire indomptable :

« Montpellier, le 18 mars 1727.

« J'ai [1] reçu dans son temps, mon Révérend Père, le plan que vous avez eu la bonté de m'envoyer des *Monuments de la monarchie française* que vous voulez donner au public. J'ai une si grande tendresse pour ma bibliothèque, et je fais un si grand cas de tout ce qui vient de vous, que, nonobstant la misère à laquelle on m'a réduit, j'aime mieux manger un peu moins de pain et porter plus longtemps les vieux haillons qui servent à me couvrir, que de ne pas entrer dans la société de ceux qui souscrivent pour faire imprimer cet ouvrage.

« Je vous prie donc, mon Révérend Père, de me garder une place pour le grand papier, et je ferai remettre au plus tôt l'argent au Révérend Père dom de Vic pour qu'il le donne ou à vous ou à telle autre personne que vous lui marquerez. C'est une dépense que je fais volontiers, sans avoir presque l'espérance de voir l'ouvrage dans sa perfection, car ce serait me flatter moi-même trop ridiculement en l'état où je suis que de croire vivre jusqu'à ce temps-là. Je vous prie de me croire avec toute l'estime et toute la considération que

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17704, f° 184.

vous méritez, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Charles Joachim, évêque de Montpellier. »

Nous trouvons encore la preuve de l'intérêt que portaient alors les classes élevées à l'érudition dans une lettre adressée à dom Bernard par le cardinal d'Alsace, l'évêque de Bruxelles, alors célèbre dans le monde religieux, l'un des prélats les plus pieux et les plus distingués du temps.

A l'encontre de l'évêque de Montpellier, le cardinal d'Alsace était un grand défenseur de la bulle *Unigenitus*. Fort mêlé aux controverses du temps, il était lié avec dom Thuillier, et nous le retrouverons plus tard : citons, pour le moment, seulement sa réponse au prospectus de Montfaucon. Elle est intéressante par le goût général dont elle témoigne pour la littérature savante et sa forme un peu archaïque :

« Malines, le 12 mars 1727.

« J'ai[1] reçu, mon Révérend Père, votre lettre du 5 avec le plan de l'ouvrage des *Monuments de la monarchie française*. Je vous suis obligé que vous me l'ayez envoyé, car peut-être je n'en aurais pas été informé en temps pour avoir l'avantage de la souscription, comme il m'est arrivé de vos *Monuments des antiquités,* que j'ai

[1] *Correspondance des Bénédictins,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17678, f° 15.

achetés bien chèrement, et vous prie de me faire inscrire pour le grand papier, et j'enverrai au premier jour les soixante livres pour l'inscription. Et quand vous m'avertirez qu'il sera temps pour les autres classes, j'en ferai de même, étant attentif à former ma bibliothèque, n'ayant trouvé que les livres anciens les plus choisis qui méritassent un beau vase que j'ai bâti et l'addition de livres plus nouveaux. Je n'ai pas souscrit non plus à la nouvelle *Gallia christiana,* que je prendrai quand elle sera finie d'imprimer, et je vous suis, mon Révérend Père, plus acquis que personne.

« Tho., cardinal d'Alsace. »

Ainsi encouragé, Montfaucon se mit à l'œuvre avec son ardeur accoutumée, et une fois en train, les choses marchèrent assez vite. Ce n'était pas la matière qui lui manquait, bien au contraire : les monuments du passé, encore si abondants aujourd'hui après les destructions de la Révolution, l'étaient plus encore il y a un siècle et demi. Ils n'avaient alors traversé qu'une seule période de destruction, celle de la Réforme. De tous côtés on envoyait des planches gravées ou des estampes. Les monastères de l'Ordre de Saint-Benoît, qui avaient accueilli avec joie l'entreprise de Montfaucon, se multiplièrent à l'envi pour l'aider à réunir les documents nécessaires à l'œuvre patriotique entreprise par l'un des leurs, et dont l'heureux succès devait les honorer tous.

C'était, il faut l'avouer, un admirable instrument de travail que ces puissantes congrégations religieuses, répandues sur l'Europe entière et en rapports constants les unes avec les autres. Tandis qu'aujourd'hui, malgré tous les perfectionnements de la vie matérielle et la rapidité des communications, un savant est obligé de travailler seul, de parcourir souvent la France entière, même toute l'Europe, et succombe, pour ainsi dire, sous la tâche écrasante que lui imposent les exigences de la science moderne, il suffisait autrefois à un Bénédictin d'envoyer une circulaire dans toutes les maisons de son Ordre pour voir se lever, au Midi comme au Nord, toute une armée de travailleurs actifs, intelligents, désintéressés, qui réunissaient rapidement une foule de matériaux. Le principe de la division du travail, universellement admis aujourd'hui dans l'industrie, était depuis longtemps mis en pratique dans un tout autre ordre d'idées par les laborieux écrivains de Saint-Maur. C'est même là le secret de leurs prodigieux labeurs et de la suite mise à des travaux d'une durée indéfinie. L'œuvre de chacun était, pour ainsi dire, l'œuvre de tous, chacun y apportait sa pierre, sans prétendre, sans seulement penser à en tirer la plus petite récompense personnelle.

C'est ainsi que de toutes parts les documents arrivèrent à Montfaucon dès qu'il eut fait appel au dévouement littéraire de ses confrères ou des autres Ordres religieux avec qui il était en relation. Tandis que dom

Maurice Larcher lui envoie le dessin de la célèbre tapisserie de Bayeux, alors gravé pour la première fois en entier, un religieux de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, Pierre Fournier, lui rend compte de ce que contiennent les archives de l'antique monastère, et dom Ambroise d'Audeux, un Chartreux de Besançon, lui adresse lettres sur lettres avec des documents pouvant aider son entreprise. Le célèbre dom Calmet, la gloire des Bénédictins de Lorraine, se met, lui aussi, et malgré ses travaux personnels, en campagne pour aider une œuvre toute française; il fait passer à dom Bernard des indications, des copies et jusqu'à des dessins d'instruments de toilette des temps passés. Touché de cet empressement, Montfaucon lui répond cette lettre, dont la grâce aimable n'est pas ordinaire à ce robuste mais un peu rude esprit :

Benedicite.

« A Paris, ce 25 mars 1725.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« On[1] ne peut rien voir de plus obligeant que vos manières; aussi bon connaisseur que vous l'êtes, vous n'envoyez rien que de bon et d'intéressant. Les peignes surtout m'ont fait beaucoup de plaisir. Ils entreront dans l'ouvrage que je prépare et qui aura pour titre :

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17701, f° 166 *bis*.

Les Monuments de la monarchie française. J'en vais imprimer le plan, dont je vous enverrai quelques exemplaires. Ce plan est fait pour demander du secours dans tous les pays renfermés jadis dans cette monarchie. Je compte que vous voudrez bien me prêter la main, et j'espère de tirer de bonnes choses de la Lorraine et des pays voisins. Où en êtes-vous de votre *Histoire de Lorraine?* On attend cet ouvrage avec impatience; il sera sans doute excellent, venant de si bonne main. J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et la reconnaissance possibles, mon Révérend Père,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Fr. Bernard DE MONTFAUCON. »

Une fois le premier étonnement passé, et lorsqu'on se fut habitué à voir un homme aussi versé dans la science de l'antiquité classique s'occuper du passé barbare de la France, l'empressement pour venir en aide à l'entreprise fut, il faut le dire, aussi général chez les érudits laïques que chez les religieux savants. Chacun se mit à la disposition de Montfaucon, chacun ouvrit sa collection.

Les deux présidents d'Aigrefeuille, le père et le fils, mettent à lui envoyer des pièces rares la bonne grâce un peu mielleuse que nous leur connaissons. Le président Bon n'est pas moins empressé. De tous les coins de la France il vient à Montfaucon des offres de service, le plus souvent suivies d'effet. A Besançon,

c'est le président Boisot et le recteur des Jésuites qui rivalisent d'obligeance ; à Marseille, c'est M. Vigord ; à Lille, c'est l'abbé Fauvel, « qui a un très bon cabinet de pièces antiques ». A Paris, la bienveillance est tout aussi grande. L'abbé Bignon, qui vient de remplacer l'abbé de Louvois comme « garde de la Bibliothèque du Roi » ; l'académicien Lancelot, M. de Boze, l'abbé de Fontenu, Mahudel, le médecin numismate, enfin tous les amis de l'abbaye protègent l'œuvre et l'ouvrier. Partout les portes des plus riches collections s'ouvrent toutes grandes devant l'intrépide travailleur. Le baron de Crassier multiplie ses envois, et le coche de Liège emporte presque chaque mois quelque dessin, fac-simile ou empreinte à l'adresse de Saint-Germain des Prés. Il n'y a pas jusqu'à l'Électeur de Mayence, ce prélat d'un goût fin et délicat, qui fasse faire des recherches dans les archives de son petit État afin de lui envoyer les pièces qui pourraient être utiles à ce grand dessein. De son côté, Dominique Passionei, qui n'était encore que nonce auprès de la diète helvétique, lui promet « d'employer tous ses soins » à chercher dans l'étendue de sa nonciature les documents dont il a besoin pour mettre à exécution sa difficile entreprise.

Mais ce qui, plus que tout, aida dom Bernard, ce furent deux collections conservées à la Bibliothèque du Roi, les papiers de Foucault et les portefeuilles de Gaignières. Nicolas de Foucault, qui a laissé de si curieux mémoires, n'avait pas seulement été un intendant très

distingué et un administrateur habile, mais un érudit au goût fin et sûr. Il avait réuni dans ses divers séjours en province une collection très riche en pièces rares, et avec un discernement qui devançait son temps, l'intendant de Louis XIV avait compris la valeur des documents concernant le moyen âge et la Ligue. A sa mort, cette précieuse collection avait passé à la Bibliothèque du Roi : elle fut d'un grand secours à Montfaucon.

Tout le monde connaît aujourd'hui le nom de Gaignières, et ses portefeuilles, qui forment un fonds spécial à la Bibliothèque nationale, sont un précieux trésor où les érudits de nos jours savent aller puiser. Dom Bernard avait personnellement connu ce modeste et intrépide chercheur, qui avait essayé d'arracher aux ravages du temps et de l'ignorance tant de monuments précieux. Il se servit beaucoup de l'immense collection de dessins de toute nature, portraits, miniatures, dessins de tombeaux, vues de toutes sortes que Gaignières avait mis toute sa vie à réunir et dont la Bibliothèque venait de s'enrichir. Il avoue même, dans la préface du premier volume des *Monuments de la monarchie française,* que sans ce secours il n'eût pas pu entreprendre son œuvre, dont la première idée lui vint sans doute à la vue des trésors inconnus et méconnus ainsi accumulés.

« Rien [1], dit-il dans la note dont nous avons déjà cité

[1] Montfaucon, *Pièces diverses,* Bibliothèque nationale, fonds français, 11915, f° 259.

un fragment plus haut, de plus instructif que les peintures historiques faites dans les temps mêmes. Elles apprennent souvent bien des faits que les historiens ont omis. » Cette simple phrase, qui annonce toute une révolution dans la manière de comprendre l'histoire, ne témoigne-t-elle pas d'une singulière portée d'esprit, surtout si l'on songe qu'elle fut écrite en 1725? Les portefeuilles de *Gaignières* furent donc largement mis à contribution par le savant travailleur. Un moment, cependant, il crut être privé de la faculté de les emprunter à la Bibliothèque, faculté dont il avait toujours joui jusque-là.

Un jour, quelques manuscrits n'étant sans doute pas rentrés au bercail, ordre vint de la cour de ne plus en laisser sortir aucun. Cette décision causa un grand émoi à l'abbaye parmi les Bernardins, qui tous avaient usé et usaient encore de la permission d'emporter les manuscrits nécessaires à leurs travaux et les rapportaient toujours avec un soin scrupuleux. Mais nul ne fut plus en peine et plus en colère que dom Bernard, qui se retrouvait parfois le personnage à tête chaude de ses jeunes années. Sans tarder, il tailla sa plus belle plume et écrivit au tout-puissant Fleury ce petit billet, dont la vivacité étonne et montre bien la liberté de tout dire dont jouissait celui qui n'hésitait pas à se plaindre sur ce ton. Montfaucon en avait du reste conservé lui-même le brouillon :

« On[1] nous a prêté de tout temps les manuscrits de la Bibliothèque du Roi pour nos éditions, et depuis près de quarante ans que je travaille, Messieurs les bibliothécaires ne m'ont jamais fait la moindre difficulté là-dessus. Ils rendront tous témoignage que rien ne s'est jamais égaré entre nos mains, et que nous avons même beaucoup contribué à en augmenter le nombre des manuscrits et des imprimés. Le Père Mabillon, dans ses voyages, n'a rien négligé pour l'enrichir. J'en ai aussi cherché et envoyé beaucoup pendant mon long séjour de Rome.

« Cependant, voilà un ordre de Sa Majesté qui défend d'en prêter à qui que ce soit et qui nous exclut comme les autres. Cela arrive dans un temps où j'en ai plus de besoin que jamais, tant pour les *Monuments de la monarchie française,* ouvrage qui sera dédié au Roi, à qui j'ai montré une partie des pièces qui le composeront, que pour les éditions des Pères. J'ai recours à Votre Grandeur pour la supplier instamment de m'obtenir et de m'envoyer un ordre de Sa Majesté, moyennant lequel on me prêtera volontiers les manuscrits et portefeuilles dont j'aurai besoin. Je suis persuadé que la défense générale de prêter des manuscrits n'est

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17701, f° 167. Ce billet a déjà été publié par Dantier, dans son *Rapport sur les correspondances bénédictines*. Il le donne comme adressé à l'archevêque de Reims (Le Tellier), qui était mort depuis 1710. L'allusion faite par Montfaucon à la visite au Roi pour lui montrer les pièces de son nouveau travail reporte la date de la lettre de toute nécessité en deçà de 1725. Nous croyons qu'il fut adressé au cardinal de Fleury.

faite que pour corriger quelques abus et dans l'intention d'excepter dans la suite ceux qui travaillent pour l'État et pour le public; c'est la véritable fin pour laquelle la Bibliothèque du Roi a été formée. J'attends réponse favorable et j'ai l'honneur d'être..... »

Il est impossible de réclamer plus fièrement un privilège qu'on sent être devenu un droit. Et cette phrase sur la Bibliothèque du Roi, uniquement créée pour *l'avantage du public,* n'est-elle pas aussi singulièrement expressive? On dirait un avertissement donné de haut à quelqu'un qui a manqué à son devoir.

La demande de Montfaucon, formulée avec cette sorte d'impérieuse vivacité, eut un plein succès : on lui donna à la Bibliothèque du Roi tout ce qu'il voulut. Ainsi aidé de tous les côtés à la fois, Montfaucon se trouva bientôt à la tête d'un nombre considérable de pièces et de documents, qui croissait chaque jour. Avant même que les souscriptions fussent venues assurer le succès pécuniaire de l'entreprise, il écrit, dans une note destinée sans doute à passer sous les yeux de ses supérieurs, qu'effrayait un peu une tentative d'un genre si nouveau :

« Ce[1] que j'ai à lire aujourd'hui n'est qu'ébauché, ce sont des recherches qui croissent tous les jours sous la main et sous le travail : ce qui vient le dernier m'oblige souvent à reformer mes idées sur les premières

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, *Pièces diverses,* fonds latin, 11915, f° 259.

découvertes. Les *Monuments de la monarchie française,* annoncés au public depuis près d'un an, feront un ouvrage des plus vastes. Ces monuments sont répandus dans tout le royaume, je travaille à les ramasser, et mes correspondants dans les provinces font si bien leur devoir qu'ils me viennent en foule. Je trouve encore une ressource très grande dans la Bibliothèque du Roi depuis que, par l'entremise de M. l'abbé Bignon, Sa Majesté a donné ordre qu'on m'en communique les manuscrits et les portefeuilles. Cela m'ouvre un champ où l'on fait en peu de temps une ample moisson. En sorte que mes recueils faits jusqu'à présent montent à plus de quatre cents planches, et ils augmentent avec tant de rapidité, qu'avant qu'une année s'écoule j'aurai de quoi en faire douze ou quinze cents, et peut-être un plus grand nombre, tant il en arrive tous les jours et quelquefois d'endroits d'où je ne me serais jamais avisé de rien attendre. »

Le travail de la composition de ce nouvel ouvrage fut mené par Montfaucon avec tant de rapidité, qu'il put en commencer l'impression moins de deux ans après l'apparition du *Prospectus,* et que le premier volume fut imprimé en 1729.

Mais, avant de faire paraître le volume, il fallait rédiger l'épître dédicatoire adressée au Roi, qui avait accepté, comme nous l'avons dit, de prendre l'œuvre sous son patronage. Dom Bernard, qui n'était pas très versé dans ce genre de littérature et qui voulait être

sûr que son morceau plût au souverain, le communiqua à un des amis de l'abbaye, qui savait fort bien son monde et était plus en mesure que personne de donner un bon avis, le président de Saint-Vallier. Celui-ci répond avec une désinvolture fort peu magistrale :

« Elle[1] est à merveille, votre épître dédicatoire, Révérendissime, et je ne crois pas qu'on en puisse faire qui soit plus de goût. Je compte d'avoir le plaisir de vous embrasser demain au matin ou après dîner.

« *Bacio le mani, sono schiavo,* etc.

« COCHET DE SAINT-VALLIER. »

C'est ainsi qu'après tant d'obstacles vaincus et tant d'efforts persévérants, dom Bernard put faire paraître, dans le courant de l'année 1729, un beau volume in-folio qui avait pour titre : *Les Monuments de la monarchie française, par dom Bernard de Montfaucon, religieux de la congrégation de Saint-Maur*. Tome premier : *De l'origine des Français à Philippe Ier. Chez Michel Gandouin, quai de Conti, aux Trois vertus, avec privilège du Roi et permission du général de l'Ordre.*

En tête du livre se voit une charmante gravure en taille-douce représentant Louis XV jeune, à cheval : elle était là bien à sa place, cette image de l'héritier de tant d'efforts et de grandeurs, en qui la France se personnifiait encore; elle eût dû lui servir comme

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17712, f° 120.

d'enseignement et d'avertissement. Une pompeuse dédicace ouvrait ensuite ce volume. « A qui peut-on, « disait l'auteur, consacrer les *Monuments de la monarchie française* qu'au monarque de la France? C'est « donc un devoir dont je m'acquitte aujourd'hui, d'autant plus volontiers que le sujet est fort intéressant « et que, lorsque j'en montrai le plan à Votre Majesté, elle voulut bien agréer qu'il parût sous ses « auspices. »

Après l'hommage obligé de cette épître dédicatoire, venait une assez longue préface, où l'espèce d'embarras que causa à Montfaucon la nouveauté du sujet qui choque toutes les idées alors reçues, est visible dans le soin qu'il met à justifier le choix qu'il a fait d'un travail sur des temps qui n'ont laissé après eux que de grossiers monuments.

« Mais [1] leur grossièreté même, ajoute-t-il avec une « sorte de timidité qui ne lui est pas ordinaire, a fait que « nos aïeux, qui ne connaissaient pas la conséquence « de ces monuments, en ont laissé périr la plupart. Ce « n'est que dans ces derniers temps qu'on s'est aperçu « que, tout grossiers qu'ils sont, ils instruisent sur bien « des choses qu'on ne peut trouver ailleurs. Ce différent goût de sculpture et de peinture en divers genres « peut être compté parmi les faits historiques. Il y a « lieu d'espérer qu'on aura plus de soin de conserver

[1] *Monuments de la monarchie française,* t. Ier. Préface.

« ceux qui se découvriront à l'avenir, et qu'on ne man-
« quera pas de les mettre en usage. . . . . . .

« J'ai composé cette histoire sur les originaux mêmes, « citant toujours à la marge du latin les auteurs et les « chronologues desquels je me suis servi et employant « souvent leurs propres termes, surtout lorsqu'ils ne « s'énoncent pas clairement et qu'ils sont susceptibles « de plusieurs sens, afin que le lecteur habile puisse « juger si j'ai pris le véritable. Ma principale attention « est de rapporter les faits exactement et simplement « comme ils sont dans les premiers auteurs..... J'y « mêle quelquefois des réflexions courtes et sur la « solidité desquelles le lecteur jugera. J'ai tâché d'éviter « les défauts où sont tombés quelques historiens de « ces bas temps, qui ont souvent orné leurs narrations « aux dépens de la vérité, qui par des additions ou « fausses ou de pure invention, par des traditions « hasardées, des caractères et des intrigues dont ils « n'ont aucun garant, défigurent tellement l'histoire « que, quand on remonte aux sources, on est surpris de « trouver tant de différence entre les historiens mo- « dernes et les anciens, qui sont pourtant leurs origi- « naux. »

Toute la préface est sur ce ton d'apologie un peu timide, comme si Montfaucon eût craint qu'on ne lui reprochât de manquer à la majesté de l'histoire en y introduisant l'étude directe des monuments des premiers âges de la France, tant les préjugés contre la

barbarie des temps gothiques étaient encore admis sans contestation. Lorsque le livre fut prêt à paraître et qu'on en eut fait relier avec soin un bel exemplaire, Montfaucon sollicita de nouveau une audience du Roi, afin de pouvoir lui offrir lui-même l'ouvrage dont il avait bien voulu accepter la dédicace.

Le religieux de Saint-Germain des Prés fut reçu à Compiègne, où la cour résidait alors, avec la même bonne grâce que la première fois, par Louis XV, encore tout radieux du couronnement de ce bonheur conjugal qu'il allait bientôt détruire avec tant d'insouciance. La Reine venait en effet de lui donner un fils depuis longtemps et fort impatiemment attendu. La succession à la couronne était assurée, et le pays tout entier s'était associé à la joie du Roi, à qui tout semblait sourire. Tout se passa donc le mieux du monde, et dom Bernard écrivit lui-même le détail de cette audience, qui intéressait l'Ordre tout entier, au supérieur général dom Pierre Thibault, qui lui répond : « Je suis ravi que vous ayez présenté votre ouvrage au Roi et que Sa Majesté vous ait écouté avec plaisir. Je suis très persuadé que vous nous aurez fait honneur, et très sensible à celui que le Roi vous a fait [1]. »

Toute la bonne grâce du souverain, qui fut pour le vieil érudit une récompense qui lui parut sans doute fort douce, ne dut cependant pas lui faire illusion sur

[1] Montfaucon, *Correspondance*, Bibliothèque nationale, fonds français, 17712, f° 244.

l'effet que devait produire son gros livre sur le jeune héritier du glorieux passé de la monarchie française. Un sourire, un remerciement, puis un gracieux signe de tête de congé, et Louis XV mit, pour n'y plus toucher jamais, sur les rayons de sa bibliothèque privée ce « bouquin » où il eût pu trouver des exemples de dévouement passionné, de sacrifices héroïques à la grandeur de la France, qu'il ne se souciait nullement d'imiter.

Le premier volume des *Monuments de la monarchie* parut en 1729 : il fut suivi d'un second l'année d'après, et de trois autres d'année en année jusqu'en 1733. Ces cinq volumes formaient la première classe de l'ouvrage, intitulée *Les Rois de France*, et allaient jusqu'au règne de Heni IV inclusivement.

Il serait parfaitement déplacé pour nous de prétendre apprécier et juger ici à sa valeur cette œuvre si nouvelle pour le temps où elle vit le jour, mais que des travaux modernes ont dû nécessairement rejeter dans l'ombre. Il est cependant impossible, même à un œil aussi peu habile que le nôtre, de ne pas être frappé de l'immense somme de connaissances qu'elle révèle chez son auteur et de la profonde originalité de ses vues. C'est toute une révolution dans la science historique du temps, qu'un moine nourri dans les études grecques et latines inaugure à petit bruit. Raconter l'histoire de France par l'étude et la reproduction des monuments de tout genre qu'elle a laissés derrière elle, s'occuper des mœurs, des

costumes, introduire, comme nous dirions aujourd'hui, la couleur locale, le pittoresque dans l'histoire [1], chercher à faire revivre les hommes, non plus suivant un moule tout fait et des conventions idéales, mais tels qu'ils étaient, avec leurs vrais sentiments, leurs vraies figures et les habits qu'ils portaient, n'est-ce pas là une manière toute nouvelle alors de comprendre l'histoire, et nous contredira-t-on si nous disons de nouveau que c'est toute une révolution dans la manière de concevoir la narration historique? Certes, il peut y avoir bien des erreurs, bien des idées fausses ou hasardées dans le travail de Montfaucon; il y a des lacunes, des omissions : l'œuvre n'en reste pas moins une tentative aussi hardie qu'elle devait plus tard être féconde. Successivement on voit Montfaucon s'occuper avec détail des monuments de l'époque mérovingienne, essayer de nous faire comprendre le rôle des Carlovingiens, puis s'arrêter sur l'avènement des Capétiens et les cérémonies sans cesse répétées d'inaugurations, de couronnements, d'élections qui finirent par les légitimer comme les successeurs définitifs de Charlemagne dans les Gaules, nous raconter la conquête de l'Angleterre à l'aide de la Tapisserie de Bayeux, se servir des vitraux, des tombes, des costumes pour peindre le règne de

[1] Il y a, dans les pièces qui ont servi à composer l'ouvrage de Montfaucon, des certificats constatant l'exactitude des copies, qui témoignent à eux seuls d'un souci de l'exactitude matérielle tout à fait nouveau et très remarquable pour l'époque.

saint Louis et en montrer la prospérité. La guerre des Anglais est racontée de même à l'aide des monuments de l'époque, et dom Bernard y montre au lecteur les vieux portraits des chevaliers des Valois, en plaçant au milieu la poétique figure de Jeanne la Pucelle dans son vrai jour d'héroïque simplicité. Viennent ensuite les guerres de religion, dont toutes les horreurs sont retracées d'après les estampes que les huguenots avaient gravées sur bois et fait répandre comme moyen de propagande. Enfin le livre finit par une peinture sobre, modérée, mais pleine de vie, de la restauration de la France sous Henri IV.

On reste vraiment confondu de la puissance de travail de cet homme qui, après les quinze volumes de l'*Antiquité expliquée,* s'attaquait avec tant de résolution à une œuvre plus vaste encore. C'est à tout un essai de résurrection pittoresque du passé de la France qu'on assiste lorsqu'on parcourt ces vieux in-folio pleins de gravures d'une valeur artistique douteuse sans doute, mais non dépourvues de charme, et l'on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'intuition quasi prophétique qui avait fait deviner au vieil érudit que là était la vérité de l'histoire, bien plus que dans les solennels récits aux belles périodes arrondies dont on s'était contenté jusque-là.

Les *Monuments de la monarchie française,* malgré les défauts qu'on y peut relever, sont donc, on peut le dire sans exagération, un événement dans l'histoire litté-

raire en France : le fait n'a pas été jusqu'ici assez remarqué, et je crois qu'il est juste de le mettre en pleine lumière. Le style du livre est simple et naturel, sans affectation d'aucune espèce, presque sec même : la préoccupation de l'auteur est visiblement de s'effacer le plus possible et de laisser le lecteur lui-même tirer la conclusion des événements. Il faut remarquer cependant que Montfaucon adopte nettement, au début de son ouvrage, les idées de Fréret sur l'origine germanique des tribus franques, origine que la vanité nationale se refusait alors obstinément à admettre.

Comme toutes les découvertes qui arrivent avant leur heure et prennent pour ainsi dire l'opinion au dépourvu, la tentative de Montfaucon passa presque inaperçue, et son nouveau livre fut loin d'avoir le même retentissement que l'*Antiquité expliquée*. Les savants, les érudits le goûtèrent, les amis de l'abbaye, les grands seigneurs qui avaient souscrit à la publication s'en montrèrent satisfaits et le placèrent sur les rayons de leur bibliothèque ; mais nul ne paraît alors avoir soupçonné l'originalité propre de l'ouvrage et la fécondité de la méthode nouvelle qui y était inaugurée, sans bruit et sans aucune affectation de théorie ou de système. Il semble même que les adversaires de Montfaucon, et qui n'a pas des adversaires? aient profité de l'occasion pour renouveler d'anciennes polémiques contre le premier de ses deux grands ouvrages historiques, si nous en jugeons par la préface du quatrième volume des *Monu-*

ments, où il se met en devoir de répondre. Le passage est curieux par le ton de calme indifférence avec lequel le vieil athlète de l'érudition fait, pour ainsi parler, la leçon à ses contradicteurs. Ce fragment mérite d'être cité, tant pour la hauteur tranquille de la défense que comme preuve de la place que Montfaucon tenait alors dans le monde des savants. Pour le prendre de si haut, il fallait se savoir au-dessus de toute attaque sérieuse.

Il s'agissait du quatrième volume des *Monuments,* qui allait de Charles VIII à François Ier. Montfaucon avait multiplié les planches dans cette partie de son travail, les portraits, statues et autres monuments étant naturellement beaucoup plus nombreux pour cette époque que pour les précédentes. « J'ai toujours choisi », disait-il dans sa préface de la *Monarchie,* tome IV, « j'ai toujours choisi dans ce grand nombre de peintures, de portraits, de statues et d'autres monuments, ce qui m'a paru le plus sûr, et je n'ai pas manqué de citer les endroits d'où j'avais pris mes figures, afin que ceux qui seraient à portée d'en voir les originaux pussent observer si je les avais exactement copiés.

« J'ai usé de la même fidélité dans l'*Antiquité expliquée* et dans le *Supplément.* Je crois que le public me rend justice, et je pourrais alléguer là-dessus bien des suffrages réunis : cependant il se trouve des gens qui, animés de je ne sais quel esprit, semblent chercher les occasions de lancer quelques traits contre cet ouvrage

de l'*Antiquité*, et comme ils m'attaquent sur la fidélité et le choix des monuments, d'une manière même qui choque toutes les bienséances, j'ai cru être obligé de repousser l'insulte, et pour ne point fatiguer le public, je ne dirai ici que ce qui entraîne la nécessité de ma défense.

« Ils voudraient me faire passer pour un misérable copiste qui, en *multipliant les images, ne fait autre chose qu'amuser les ignorants, que représenter des antiquités qu'il ignore lui-même, et qui n'a rien de nouveau que l'encre et le papier*. Voilà le jugement qu'ils portent de cet ouvrage et de son auteur; mais j'en appelle au lecteur habile et équitable : j'espère qu'il jugera sans prévention sur l'exposé simple que je vais faire des préparatifs que j'ai faits sur cet ouvrage, du motif qui me l'a fait entreprendre et du soin que j'ai pris de le perfectionner.

« Dès ma jeunesse, l'étude de l'antiquité fut une de mes principales occupations, et après que j'eus appris le grec, je lus tous les auteurs de cette langue qui pouvaient m'instruire là-dessus : j'en fis des extraits comme j'en avais fait des latins. Je m'appliquai ensuite longtemps aux monuments de l'antiquité : dans mon voyage d'Italie, où je passai trois années, je ne perdis pas une occasion d'aller voir tout ce qui pouvait me donner de nouvelles lumières. Je visitai aussi les cabinets, remplissant toujours mes mémoires de ce qu'ils avaient de curieux et d'instructif. Après mon retour

en France, je vis ce grand *Recueil d'antiquités grecques et romaines,* imprimé en Hollande, où l'on ramasse sur chaque sujet tout ce qu'on avait trouvé d'imprimé. Il y a quelquefois dix ou douze auteurs sur la même matière, qui se contrarient fort souvent et qui expliquent si différemment les mêmes choses, qu'il me parut très difficile qu'un homme qui voudrait s'instruire de l'antiquité sût démêler la vérité parmi tant de contradictions.

« Cela m'encouragea à entreprendre l'ouvrage de l'*Antiquité expliquée,* dont j'ai donné le dessein dans ma préface. Mon but principal était de faciliter une étude que cette grande multitude d'auteurs rendait presque inaccessible. Selon ce plan, j'ai toujours été court sur les matières claires et non contestées; mais je me suis arrêté sur celles dont les difficultés faisaient un partage de sentiments. C'est là principalement que j'ai fait usage de mes longues lectures d'auteurs grecs et latins et de la connaissance acquise des monuments de l'antiquité, et j'ai souvent décidé la question par des passages clairs qui avaient échappé à ceux qui m'avaient précédé. Pour preuve de cela, je renvoie le lecteur exempt de passion au livre même, et il verra que je n'avance rien ici que de conforme à la vérité, quoique cet ouvrage renferme deux fois plus de monuments qu'on n'en trouve dans le grand recueil de Hollande : par ce tempérament, j'ai fait en sorte qu'en deux ans un homme peut s'instruire aisément de l'antiquité, pourvu

qu'il prenne la chose à cœur et qu'il y emploie une bonne partie de son temps..... »

« Aujourd'hui l'*Antiquité* et le *Supplément* sont fort recherchés et se vendent très bien, malgré les efforts de certaines gens pour décrier cet ouvrage. Le même motif qui les anime à en user ainsi les aveugle sur les conséquences d'une telle conduite : car on croira aisément, et peut-être le croit-on déjà, qu'étant si outrés et si peu fidèles dans leurs satires, ils ne le sont pas moins dans leurs éloges. » On voit qu'il ne faisait pas bon à se risquer à attaquer dom Bernard : mais sa colère même prouve que si les rédacteurs du *Journal de Trévoux* ne pouvaient atteindre l'*Antiquité expliquée,* qui jouissait alors d'une réputation incontestée, ils étaient plus heureux contre les *Monuments de la monarchie française*.

Le livre venait trop tôt pour avoir le même succès que son aîné : il fut apprécié des érudits, se vendit bien, mais ne fit pas le bruit qu'il aurait dû faire. On était encore trop grec et trop romain en littérature pour s'intéresser à des chevaliers bardés de fer, et la moindre médaille antique avait plus de prix que le portrait de Dunois ou de Jeanne d'Arc. Le *Siège de Calais*, qui fit verser tant de larmes un demi-siècle plus tard, eût sans doute été sifflé en 1730. C'est justement cet état de l'opinion qui rend plus remarquable la tentative de Montfaucon et nous a décidé à nous y arrêter quelque temps. Nous permettra-t-on aussi de constater que

c'est à l'heure même où commençait contre la religion en général, et contre les Ordres religieux en particulier, cette guerre d'extermination menée par tous les moyens pendant tout le dix-huitième siècle, qu'un simple moine, un de ces moines tant décriés, jetait silencieusement les germes de la grande rénovation historique qui a eu tant d'éclat dans notre siècle?

Il fallut la Révolution, et la réaction en faveur du passé provoquée par ses destructions sauvages, pour développer ces germes et leur faire porter leurs fruits. Mais, près d'un siècle avant le *Génie du christianisme,* avant l'*Histoire de la civilisation* de Guizot, et le retour au moyen âge produit par le mouvement romantique et notre grande école d'érudition, l'auteur de l'*Antiquité expliquée* inaugurait cette réaction salutaire par un ouvrage où il essayait de montrer le passé tel qu'il avait été.

Et c'était encore d'un de ces monastères qui avaient sauvé les lettres profanes en sauvant les manuscrits de l'antiquité, que sortait le premier essai d'une histoire nationale, fait sur les documents et avec les pièces à l'appui. Qui des deux a, ce jour-là, mieux mérité de la France et plus travaillé pour sa gloire, de l'humble fils de Saint-Benoît ou de l'hypocrite auteur de la *Pucelle?*

Le peu d'effet produit par son livre ne découragea pas un moment Montfaucon. Il ne travaillait pas pour sa propre réputation, et sa modestie était trop sincère pour qu'il songeât seulement à ce qui pouvait l'amoin-

drir ou l'augmenter. La première moitié de son travail finie, il se mit aussitôt à réunir les pièces qui devaient servir à la seconde, *Les Églises de France*. La mort seule l'empêcha d'y mettre la dernière main, et nous verrons que, la veille de sa fin, il communiquait à l'Académie des inscriptions le plan de cette dernière partie, qui ne devait pas paraître malheureusement, car, sans nul doute, elle eût sauvé de la destruction bien des pièces curieuses ou rares qui furent détruites à la Révolution. « Quant [1] aux autres parties du même ouvrage, dit Montfaucon lui-même dans la liste de ses travaux, j'ai fait toutes les diligences et les dépenses nécessaires pour les mettre au jour. Pour la seconde partie, qui regardait principalement les églises du royaume, j'ai fait dessiner à grands frais les plus belles du royaume en assez grand nombre ; mais quand il fallut les faire graver, les graveurs les mirent à si haut prix que je ne trouvai pas de libraire qui voulût s'en charger.

« La troisième partie, qui regardait les usages de la vie civile, la forme des habits, siècle par siècle jusqu'à Henri IV, les maisons, les jeux, les danses, etc., j'ai tout cela dans mes portefeuilles ; cette partie me paraît fort intéressante, et quelqu'un la fera peut-être imprimer dans les temps suivants. » L'espoir de dom Bernard fut trompé : personne ne reprit après lui l'œuvre interrompue qu'on n'avait pas su apprécier.

[1] Montfaucon, *Pièces diverses*, Bibliothèque nationale, fonds latin, 11915, f° 19.

Les *Monuments de la monarchie* n'étaient cependant qu'une des nombreuses œuvres que l'infatigable vieillard menait de front sans se donner un instant de repos. Si le lecteur veut bien retourner un moment dans l'enceinte de la vieille abbaye, nous essayerons de lui montrer quelques-uns des derniers compagnons de Montfaucon. Il y verra aussi le déclin de cette société de l'abbaye qui, comme toutes les choses de ce monde, devait disparaître après avoir jeté un vif éclat, et céder peu à peu la place à de nouvelles idées et de nouvelles illustrations.

CHAPITRE XI

LE DÉCLIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE.

Jacquemart et Lemmerault. — Les derniers Bernardins. — Les visiteurs. — Le *Miles gloriosus*. — Daniel Schœpfling. — Étienne Jordan. — Le voyage en Flandre de dom Thuillier. — Les lettres à dom Thuillier et à son fidèle Achate. — Les dernières œuvres de Montfaucon. — La *Bibliotheca bibliothecarum*. — L'*Origène* de Charles de La Rue. — Mort de dom Thuillier et de Charles de La Rue. — Dom Le Seur à Strasbourg. — La petite société de Strasbourg. — Les lettres à dom Le Seur. — Le récit d'un enlèvement. — Le comte de Clermont, abbé de Saint-Germain des Prés. — Mort de Montfaucon. — Dissolution de la société de l'abbaye. — Conclusion.

« Jacquemart[1] et Lemmerault ont eu l'un contre l'autre un grand procès, qui a été plaidé contradictoirement en forme devant notre sanhédrin, au sujet de la réimpression ou nouvelle édition du *Saint Ambroise,* à laquelle Jacquemart voulait avoir part avec dom Lemmerault, qui refusait son association. Arrêt fut prononcé avant-hier d'une voix unanime, et Jacquemart fut débouté et condamné aux dépens. Jacquemart en appelle au jugement de Dieu. »

Le sanhédrin devant lequel les deux érudits se dis-

[1] *Correspondance de dom Le Seur,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19670, f° 210.

putent ainsi la besogne n'est autre que la docte *Académie bernardine,* où, si le lecteur veut bien le permettre, nous allons rentrer quelques instants avant de quitter l'abbaye de Saint-Germain des Prés et ses habitants.

Montfaucon resta en effet, jusqu'au bout, le centre de la société savante ou lettrée qui se réunissait encore à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Seul, malgré son grand âge, il était capable de maintenir unis les éléments si divers dont elle se composait et qui tendaient chaque jour à se diviser. Sa réputation incontestée de grand savant, d'homme d'esprit et d'excellent religieux, avait su le maintenir au-dessus des querelles sans cesse renaissantes du jansénisme, où un trop grand nombre de ses confrères s'étaient engagés. Autour de lui continuaient donc à se grouper les tenants des anciennes traditions bénédictines, ceux qui travaillaient silencieusement à leur tâche quotidienne et évitaient de se mêler aux controverses actives, tandis que la prodigieuse faculté de travail que l'illustre vieillard garda entière et aussi pleine de feu que dans ses jeunes années, attirait plus encore peut-être les savants du dehors et les étrangers, curieux de voir de près un octogénaire qui travaillait dix heures par jour sans avoir l'air d'en éprouver la moindre fatigue.

Nous allons donc essayer de faire une dernière visite à l'illustre dom Bernard et à la docte Académie bernardine avant que la mort de celui qui fut son dernier centre ait dissous cette société de l'abbaye que nous

avons étudiée dans ses phases diverses et qui ne lui survivra guère.

Voici d'abord trois Bernardins que nous connaissons déjà, mais qui forment un trio trop aimable pour ne pas les mettre au premier plan : Thuillier, La Rue et Le Seur. Tous les trois sont restés les mêmes : gais, animés, de robustes travailleurs, et tous les trois aussi, comme on disait alors, des constitutionnaires déterminés. Dom Thuillier a publié la traduction de *Polybe,* et son ardeur à défendre la Bulle, à la faire accepter par ses confrères, l'a jeté au milieu des polémiques du jour et lui a valu les inimitiés violentes des jansénistes, qui ne le ménagent pas. Mais l'aimable correspondant du chanoine Folard a autant d'esprit et de verve que ses adversaires : sa plume est vive, souvent caustique, et il tient tête à l'orage avec une sérénité imperturbable. Son ami Le Seur est plus effacé, mais il est comme lui plein de vaillance, et les foudres des *Nouvelles ecclésiastiques* le laissent fort indifférent. Charles de La Rue, que ses lettres à l'évêque de Carpentras nous ont appris à connaître, est tout entier plongé dans son grand travail, l'édition d'*Origène,* qui doit empêcher son nom de tomber dans l'oubli et lui mériter la reconnaissance des érudits futurs.

Ces trois amis, qu'unissaient une même communauté de sentiments et un même tour d'esprit, plein de gaieté et de raillerie, formaient comme le noyau de l'Académie bernardine. La Rue surtout était l'élève

chéri, comme le fils préféré de Montfaucon, qui l'avait formé aux études grecques et le voyait avec joie devenu presque son rival. Mais les trois Bernardins avaient pris une situation personnelle et ne disparaissaient plus à l'ombre du grand arbre qui les avait vus naître. Ils n'étaient pas seuls non plus à former l'Académie bernardine, et de nouveaux visages sont venus remplacer ceux que la mort ou les circonstances ont fait disparaître. Si le vieux dom Martène est toujours là et continue jusqu'à la fin ses rudes travaux, voici Jean Hervin, Doussot, Le Maître, Duval, René Laneau, Mathieu Hue, Prosper Faverolles, Lemmerault, La Prade, Le Tournois, Jean Carré, Joseph Caffiaux, Jean Raverdy, qui passait pour le plus habile homme de la congrégation à déchiffrer et à collationner les manuscrits, enfin toute une nouvelle génération dont quelques-uns devaient s'acquérir une réputation passagère dans le monde savant, mais dont aucun ne devait arriver à une vraie célébrité.

Les uns, comme Doussot, Le Maître, Faverolles, étaient les modestes coopérateurs de Montfaucon, l'aidaient dans ses travaux, et, bien que toujours nommés par lui avec reconnaissance, disparaissaient dans sa gloire. Les autres continuaient les grandes entreprises littéraires des Bénédictins, ou cherchaient à ouvrir des voies nouvelles à l'érudition française. Jean Caffiaux prépara pendant de longues années un ouvrage sur les généalogies des vieilles familles françaises, dont il ne

publia qu'un volume et pour lequel il réunit trente-trois volumes in-folio manuscrits, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

Jacques Martin, que nous connaissons déjà, était plus que jamais occupé des druides et des premiers Gaulois, et n'en continuait pas moins à avoir la tête fort vive, attaquant sans la moindre hésitation jusqu'à la vénérable Sorbonne, ce qui lui attira les colères et l'inimitié de la docte compagnie, colères encore fort redoutables. Son ardeur à défendre la constitution, le peu de ménagements avec lequel il traitait les « appelants », fussent-ils même Bénédictins, l'avaient rendu la bête noire des jansénistes, qui le poursuivaient de leurs attaques. Mais Jacques Martin n'en avait cure, et il resta jusqu'à la fin aussi actif, aussi animé, aussi pugnace que dans ses jeunes années. Voici, par exemple, un fragment de sa préface à l'ouvrage intitulé *Explications de l'Écriture sainte,* qui lui attira tant de controverses. Il y traite comme elle le méritait la feuille acrimonieuse, pour ne rien dire de plus, intitulée *Nouvelles ecclésiastiques,* qui parut pendant tout le règne de Louis XV, sans que le gouvernement ait jamais réussi à en empêcher ni l'impression ni la distribution.

« Hé[1] ! quelle gazette ! Ouvrage d'une espèce particulière, uniquement destiné à déchirer tout le monde

[1] D. J. M., *Explications de l'Écriture sainte,* Préface, XXXVII.

sans exception, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, à canoniser le fanatisme le plus marqué et à fomenter la révolte et la division dans l'Église et l'État. Vous avez beau être inviolablement attaché à la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, dès là que vous ne faites pas main basse sur la Bulle, vous êtes un homme sans foi, sans religion, sans probité, sans science, sans lettres, sans humanités..... D'autre part, fussiez-vous né bête, n'eussiez-vous d'autre mérite que celui de brouillon, de mettre au jour des écrits séditieux, froids, sans règles, sans science, sans style, sans génie et le plus dépourvus de bon sens et de conduite, pourvu qu'ils tendent directement ou indirectement à décrier la Bulle, vous êtes non seulement confesseur et martyr, mais encore le premier homme du monde en tout genre : vous serez gravé à jamais dans le temple de Mémoire des appelants. » On voit que, s'il était attaqué, Jacques Martin savait fort bien se défendre, et que ce n'était pas lui qui recevait les plus rudes coups.

L'un des plus jeunes Bernardins, Jean Hervin, était aussi un esprit vif et animé, allant au travail avec un entrain tout militaire, mais d'ailleurs fort doux et aimable. « Il avait, dit le nécrologe[1] de l'abbaye, l'esprit si orné et si juste, que plusieurs de nos Pères le consultaient et lui donnaient même leurs ouvrages à examiner avant de les envoyer à l'impression. Il a lui-

[1] *Nécrologe de Saint-Germain des Prés,* fonds français, 16861, f° 187.

même composé plusieurs ouvrages auxquels, par humilité, il n'a point voulu mettre son nom. Il a travaillé à la collection des *Conciles de France,* dont il y en avait près de *six* volumes à mettre au jour lorsqu'on le chargea de la bibliothèque, après la mort de dom Lemmerault. Il aimait tellement l'étude qu'on ne le trouvait jamais sans un livre à la main. Il était d'un caractère doux, affable, gai et complaisant, toujours disposé à obliger quiconque s'adressait à lui, et il n'ouvrait la bouche que pour dire des choses gracieuses, ce qui le faisait aimer de tout le monde. »

Une lettre de dom Hervin à Montfaucon, écrite de Meaux, où il était allé passer un temps de « *recollection* », confirme cet aimable portrait. On y trouve même un sentiment du charme de la campagne après un long séjour à la ville, dont l'expression est rare à cette époque. Voici ce fragment, qui, dans sa naïveté un peu précieuse, n'est pas dépourvu d'agrément :

« Mon Révérend Père,

« Après[1] m'être accommodé dans ma nouvelle demeure, le premier moment de loisir qui se présente, je le consacre à la reconnaissance. Il est bien juste qu'étant délivré des petits embarras qui accompagnent ces sortes de changements, mes premières attentions soient pour celui qui en a pour moi de si particulières.

[1] Montfaucon, *Correspondance,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17708, f° 210.

Les agréments de cette solitude surpassent la description que l'on m'en avait faite. Quand je me promène dans ces longues allées d'un bois touffu où nous trouvons en plein midi la fraîcheur de la nuit, où toutes sortes d'oiseaux, accordant leurs différents ramages, nous donnent après nos repas un concert des plus touchants; que d'un côté j'entends le doux murmure d'une eau qui jaillit sous nos fenêtres, et que de l'autre je découvre une plaine fertile et variée, terminée de tous côtés par des collines de différents aspects, je suis dans une espèce de ravissement, moi qui sors d'une maison dont le jardin, resserré par de hautes murailles qui ne laissent voir qu'un petit bout du ciel, ne présente aucun couvert contre les rayons brûlants que le soleil y darde maintenant toute la journée.

« Le Révérend Père prieur est fort honnête, il a eu la bonté de me donner les livres grecs que je lui ai demandés.

« Nos confrères recolligés sont aussi contents que moi de la maison. »

Chargé avec dom Duval de continuer la collection des *Conciles de France* demandée à la congrégation de Saint-Maur par l'assemblée du clergé, Jean Hervin s'acquitta avec zèle et intelligence de sa tâche, qui demandait une vaste érudition, et sut faire faire de grands progrès à cette œuvre de longue haleine. Nous avons retrouvé une note qu'il fit passer aux membres de l'assemblée du clergé pour demander une légère subven-

tion destinée à couvrir les frais de ce grand travail : nous la citons; elle nous semble intéressante, parce qu'elle montre avec quelle économie ces moines, déjà si fort décriés, savaient mener à bonne fin des ouvrages de haute érudition. Il en coûte plus cher aujourd'hui à l'État pour faire continuer les grandes collections qu'il a pris à charge de publier.

« Lorsque[1] dom Duval et dom Hervin furent nommés pour travailler conjointement à la *Collection des Conciles de France,* Messeigneurs les archevêques de Bourges et de Rouen convinrent avec le supérieur général de la congrégation de Saint-Maur qu'il avancerait à ces deux religieux ce qui leur serait nécessaire pour l'entretien des copistes et pour les autres frais, jusqu'à ce que l'assemblée du clergé eût la bonté d'y pourvoir. La dépense faite en conséquence n'est jusqu'à présent que de sept à huit cents livres, parce qu'ils n'ont eu besoin de copistes qu'après avoir étudié les matières qui concernent leur dessein et formé le plan de leurs recherches. Du reste, ils croient que si l'assemblée agréait que la pension de mille livres accordée depuis 1710 à M. de Targni, en faveur du même travail, leur fût continuée, elle leur suffirait à l'un et à l'autre dans la suite pour les frais ordinaires. Mais, comme la nécessité d'employer des écrivains en différentes bibliothèques du royaume et des pays étrangers, surtout au

[1] *Lettres des Bénédictins*, Bibliothèque nationale, fonds français, 12803, f° 302.

Vatican et à Londres, demande de plus grands secours, ils supplient l'assemblée de vouloir bien ajouter à la pension précédente une somme une fois payée (telle que cinq mille livres), qui les mette en état de ne laisser rien à désirer de ce côté-là pour la perfection et l'accélération de l'ouvrage. »

Nous pourrions pousser plus loin notre revue des derniers Bernardins et parler des travaux de Claude de Vic sur le Languedoc, de dom Grenier sur la Picardie, de Guillaume du Plessis sur la ville et les évêques de Meaux, de Tassin et de Toustain sur la *Diplomatique,* et de bien d'autres; mais nous serions entraîné trop loin, et ce que nous avons dit suffit pour montrer que, malgré les discordes religieuses du temps, malgré les tristes suites du jansénisme jusque dans l'intérieur des monastères, l'activité littéraire des Bénédictins resta toujours aussi grande et aussi intelligente que par le passé.

Dom Bernard demeura, tant qu'il vécut, l'âme de tout ce petit groupe qu'il protégeait de son ombre; mais chacun de ses membres avait fait sa situation particulière et avait ses amis qui étaient reçus sans peine dans le sein de l'Académie bernardine. Nous trouvons la trace de cette singulière variété dans les nombreuses correspondances qui se rapportent à cette époque et qui ont été conservées. C'est ainsi que, dans les lettres adressées à Thuillier, à Le Seur, à La Rue, nous trouvons les noms des chefs du parti antijanséniste, Rohan, Tencin,

Languet de Gergy, La Fare, Forbin-Janson, Lamotte d'Orléans, tandis que Colbert de Croissy, d'Armagnac, Coislin, Noailles sont les correspondants de Claude de Vic, quoiqu'il fût un acceptant déclaré.

On était dans la cellule de dom Bernard sur une sorte de terrain neutre, car, bien qu'il eût pris ouvertement parti contre les jansénistes, il ne se laissait jamais entraîner à la polémique et ne souffrait pas qu'on discutât devant lui les sujets brûlants qui divisaient les esprits. Aussi chacun venait sans hésiter, sûr d'être bien accueilli; les étrangers n'étaient pas les moins nombreux. Pas un grand seigneur curieux de science ou de littérature passant par Paris, pas un savant voyageant pour s'instruire, qui ne vînt à l'abbaye rendre visite à l'illustre dom Bernard, au patriarche de l'érudition. Il était devenu comme une des curiosités de la ville, il fallait l'avoir vu.

En 1732, arriva à Paris le célèbre marquis Maffei, qui venait de parcourir pendant près d'une année les provinces méridionales de la France, où il devait faire un long séjour. Une de ses premières visites fut pour Montfaucon.

Il était muni d'une lettre d'introduction du président Bouhier, auquel dom Bernard s'empresse de répondre :

« A Paris, ce 3 février 1733.

« Je [1] reçus hier, jour de la Purification, deux visites de M. le marquis Maffei, et je l'accueillis, Monsieur, avec tout l'honneur dû à son mérite et à votre recommandation. Il me paraît qu'il a de grands desseins sur divers genres de littérature, et il m'a dit qu'il séjournerait longtemps à Paris, où je lui rendrai tous les services dont je serai capable. »

Maffei est certainement une des plus curieuses figures de cette époque. Il ne peut rentrer dans le cadre de cette étude de faire un portrait détaillé et complet de cet homme illustre, qui toucha au génie par quelques côtés. Tour à tour soldat brillant, poète, auteur d'une tragédie qui releva le théâtre en Italie, littérateur, grammairien, archéologue, théologien, amateur éclairé des beaux-arts, homme du monde accompli et sachant y briller, le marquis Scipion Maffei fut une des gloires de l'Italie au dix-huitième siècle. Personne n'ignorait son mérite, lui-même ne le laissait pas ignorer : du reste, prévenant, spirituel, indépendant de caractère, refusant de s'attacher à aucun des princes d'Italie, quoique les offres brillantes ne lui manquassent pas ; un peu vantard, aimant le bruit de son nom et cherchant la gloire, Maffei est un savant unique en son genre et resta jusqu'à la fin un grand

[1] *Correspondance littéraire du président Bouhier,* Bibliothèque nationale, fonds français, 24416, f° 276.

seigneur et un érudit passionné, qui toucha à tous les sujets.

Ce n'est pas en effet sans surprise qu'on voit parmi les œuvres de l'aimable et savant marquis figurer, entre la célèbre tragédie de *Mérope* et l'*Istoria diplomatica,* une histoire détaillée des controverses sur la grâce et le libre arbitre, rédigée en complète opposition avec les idées étroites du jansénisme. Montfaucon, sans le connaître personnellement, lui avait autrefois rendu service en faisant imprimer en secret, à Paris, un écrit dirigé contre les prétentions des ordres de chevalerie italiens, dont quelques-uns prétendaient remonter à Constantin. Cet ouvrage, qui attaquait les origines byzantines de certaines familles d'Italie, suscita à son auteur de vives querelles, ne put entrer en Italie, et fut même déféré au Saint-Office.

Pendant près de deux ans, Maffei resta à Paris, où la cour et la ville, les savants comme les grands seigneurs le fêtèrent à l'envi. Il vit le Roi à Versailles, et tous les salons se disputèrent ce gentilhomme, qui avait fort bien manié l'épée avant de tenir la plume. Au bout de quelques mois, l'Académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres honoraires. Quoiqu'on commençât déjà à plaisanter un peu de sa jactance italienne, Montfaucon annonce ainsi au président Bouhier la nomination de ce nouveau collègue :

. . . .

. . . .

« Je[1] ne vous dirai pas comment nous avons fait le marquis Maffei honoraire, à la prière de M. le cardinal de Polignac, muni des lettres de Mgr le duc de Gondrin[2]. Je vous dirai seulement qu'on l'appelle *miles gloriosus* en Hollande, et cela est répandu dans notre Académie. Il venait quelquefois me voir au commencement. Il n'y vient plus guère à présent. . . . .

. . . .

. . . .

« Je suis, etc.

« Fr. Bernard DE MONTFAUCON. »

Malgré le surnom de *miles gloriosus* qui lui demeura attaché, Maffei lut plusieurs mémoires à l'Académie des inscriptions, qui furent écoutés avec une faveur dont son biographe se montre fort étonné de la part de Français « qui d'ordinaire n'aiment ni n'approuvent ce qui vient d'un étranger ».

Un autre visiteur assidu de l'abbaye, lorsqu'il était à Paris, tout différent de l'illustre marquis, mais alors aussi très célèbre, était le savant professeur de l'Université de Strasbourg, Jean Daniel Schœpfling. Il passait pour le plus habile jurisconsulte en droit historique : c'était encore alors une science cultivée dans toute

[1] *Correspondance littéraire du président Bouhier,* Bibliothèque nationale, fonds français, 24416, f° 288.

[2] L'archevêque duc de Reims, Pardailhan de Gondrin, second fils du duc d'Antin.

l'Europe. Son cours d'histoire était suivi par des jeunes gens de toutes les nations. Sa réputation était si grande, qu'en 1725, l'impératrice de Russie, Catherine première, lui avait fait les offres les plus brillantes pour l'attirer à Saint-Pétersbourg. Schœpfling refusa, et la ville de Strasbourg, pour lui en témoigner sa reconnaissance, avait pris à sa charge tous les frais d'un grand voyage qu'il fit peu de temps après en France, en Italie et en Hollande. Pendant les six mois qu'il passa à Paris, le professeur strasbourgeois visita assidûment l'abbaye et se lia avec Montfaucon, La Rue et les principaux Bernardins. Les « Inscriptions », comme on disait déjà, lui ouvrirent plus tard leurs portes comme membre correspondant, avec droit de voter lorsqu'il assisterait aux séances, chaque fois qu'il viendrait à Paris, privilège presque unique. Le renom de Schœpfling était si grand, qu'au moment de la guerre de la succession de Pologne il fut chargé par la cour de répondre au mémoire historique rédigé par Bartenstein contre les prétentions de la France. Il le fit avec tant de science et de bonheur, que lorsqu'il alla, en 1738, visiter Vienne avec la permission du Roi, l'Empereur lui fit à son tour les offres les plus brillantes pour le retenir auprès de lui. Schœpfling resta inébranlable dans son attachement pour la France. Il finit par être nommé historiographe du Roi. Ce personnage, célèbre au dix-huitième siècle, ne manquait pas, à chaque voyage qu'il faisait à Paris, de rendre

visite à dom Bernard et à ses confrères les Bernardins.

Un étranger bien différent de Schœpfling fut aussi un des visiteurs assidus de l'abbaye pendant son séjour à Paris, en 1733, et nous a laissé dans son curieux journal la trace de l'impression produite sur son esprit par le commerce avec ses habitants. Étienne Jordan, petit-fils d'un réfugié de l'édit de Nantes, avait commencé par être pasteur de l'Église réformée, en pleine Poméranie prussienne. Dégoûté de son état par la mort de sa femme, il s'était fixé à Berlin, pour s'y livrer complètement à l'étude des lettres. En 1733, il fit son tour d'Europe savante, c'est-à-dire un grand voyage en Allemagne, en Hollande et en France. A son retour, il devait se lier intimement avec le prince royal de Prusse et rester toute sa vie l'ami de cœur, si le mot peut aller ici, de celui que l'histoire connaît sous le nom de grand Frédéric. Voici comment il raconte son entrevue avec Montfaucon, dans le récit qu'il publia lui-même lorsqu'il fut rentré à Berlin. Les préjugés protestants et philosophiques qui éclatent à chaque page de ce petit livre, plein, du reste, de détails intéressants, cèdent devant la bonhomie et la bonne grâce du vieux moine érudit :

« Je fus [1] (après avoir bouquiné) à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, pour y assurer de mes respects l'illustre et vénérable Père de Montfaucon, que je trou-

[1] Jordan, *Voyage littéraire fait en France, en Allemagne et en Hollande*, p. 59. La Haye, 1735.

vai enfoncé dans la lecture de vieux manuscrits grecs nouvellement arrivés et reçus dans la Bibliothèque royale. C'est un vieillard octogénaire, plein de politesse et d'honnêteté, d'une humeur douce et gaie. Parlerai-je de sa profonde érudition? Qui l'ignore? Qui ne connaît ses ouvrages? On l'a sollicité fortement de donner la suite de son *Antiquité* rétablie, en faveur de laquelle l'Empereur lui a envoyé une belle médaille d'or par son bibliothécaire Gentilotti. Nous parlâmes de bien des choses... » Une fois admis à l'abbaye, Jordan se met à y aller avec assiduité, et, bien que son récit soit plein de sarcasmes contre les moines et de ridicules attaques contre le catholicisme, il désarme devant la science et l'aménité des religieux de Saint-Germain des Prés. La bibliothèque surtout, qui lui est montrée par Jacques Lemmerault, « religieux savant et poli », le charme par les trésors qu'elle renferme, tant en livres imprimés qu'en précieux manuscrits. « Cette[1] bibliothèque, dit-il, est composée de six mille manuscrits et soixante mille volumes imprimés. Ils ont le plus beau recueil de l'*Histoire de France* qu'il y ait dans ce pays. Il y a une édition de *Plutarque,* in-folio, de 1443. » Et le curieux, enthousiasmé par ces raretés, dresse une longue liste des pièces uniques conservées dans cette belle bibliothèque, qui était alors une des gloires du Paris savant. A maintes reprises, Jordan retourne causer

[1] JORDAN, p. 74.

érudition avec Montfaucon, qui le reçoit toujours bien, et le « vénérable Père », comme il l'appelle, ne craint pas de perdre son temps à l'écouter et à lui exposer ses plans littéraires. Il en était ainsi pour tous les étrangers qui venaient étudier à Paris. Dom Bernard et ce qui restait de l'Académie bernardine les accueillaient toujours avec bienveillance et bonne humeur. Cette complaisance portait ses fruits, et lorsque quelque travail d'érudition forçait un Bénédictin à reprendre le bâton de pèlerin littéraire, partout où il allait, en France comme hors de France, il voyait toutes les portes s'ouvrir devant lui.

Vincent Thuillier et Guillaume Le Seur, les deux *inséparables,* en firent l'expérience lorsque, en 1730, ils firent une course de recherches érudites à Bruxelles et dans les provinces du Hainaut. Ce fut un petit événement : il fallut se munir d'un beau passeport qui se trouve encore au milieu de la correspondance de dom Thuillier[1].

[1] En voici la reproduction, à titre de curiosité diplomatique[1] :

« De par le Roi,

« A tous Gouverneurs et nos Lieutenants généraux en nos provinces et armées, gouverneurs particuliers et commandants de nos villes, places et troupes, et à tous autres, nos officiers, justiciers et sujets qu'il appartiendra, salut.

« Nous voulons et nous mandons très expressément que vous ayez à laisser sûrement et librement passer les Pères dom Vincent Thuillier et Guillaume Le Seur, religieux bénédictins de la congrégation de Saint-

[1] *Correspondance de dom Le Seur,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19670, f° 223.

Les lettres de recommandation ne firent pas défaut aux deux voyageurs et leur valurent partout une excellente réception. Le cardinal d'Alsace, célèbre alors par ses vertus et par la dignité de son caractère, les reçut chez lui avec une bonne grâce toute parisienne. Ce prélat, dont nous avons déjà parlé plus haut, l'un des derniers d'une race illustre, était plus illustre encore par son ardeur à combattre les jansénistes, quoique toujours avec une modération et une courtoisie parfaites. On juge de l'accueil qu'il fit à dom Thuillier, qui était devenu la bête noire du parti. La lettre suivante, écrite par le cardinal après le départ de Thuillier, ne manque pas d'un certain intérêt, et bien qu'elle roule presque exclusivement sur les affaires religieuses du temps, nous allons en citer un fragment. Elle fera juger des rapports qui s'étaient établis entre le grand personnage et le modeste visiteur.

« Malines, 30 novembre 1730.

« J'ai [1] reçu, mon Révérend Père, votre lettre du 19 vendredi passé, étant sur mon départ pour Bruxelles,

Maur, allant à Malines, sans leur donner ni souffrir qu'il leur soit donné aucun empêchement, mais, au contraire, tout l'aide et assistance dont ils auront besoin; le présent passeport valable pour deux mois seulement, car tel est notre plaisir.

« Donné à Compiègne, le vingt-un juillet 1730.

« LOUIS.

« Par le Roi,

« CHAUVELIN. »

[1] *Correspondance de dom Thuillier,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19669, f° 42.

d'où je suis revenu ce soir. J'avais porté la lettre pour y répondre; mais à Bruxelles, occupé les matinées avec mes religieuses, je ne trouve pas le moment pour écrire. Voilà la vraie raison pourquoi je ne vous ai pas félicité plus tôt sur votre heureux retour à Paris; la nouvelle m'a fait bien du plaisir, et je l'attendais avec impatience, vous ayant porté bien de la compassion pendant votre voyage, voyant le méchant temps qu'il faisait. Je vous ai bien de la reconnaissance des sentiments que vous avez à mon égard, mais je ne suis pas, quoique je devrais l'être, tel que vous me croyez; assistez-moi de vos prières afin que, profitant des grâces que le Seigneur me fait, surtout d'une bonne volonté, je devienne un jour tel qu'un évêque doit être. »

Un autre grand seigneur flamand, qui avait une des premières charges de la cour de l'archiduchesse-régente des Pays-Bas, le prince de Rubempré, fut aussi l'hôte et le protecteur des deux Bénédictins pendant leur séjour à Bruxelles. C'était un homme lettré, ayant le goût des beaux livres et des belles reliures. Le séjour de deux aussi bon connaisseurs que l'étaient Thuillier et « son fidèle Achate » Le Seur (c'est ainsi qu'on appelait l'ami de Thuillier), était une bonne fortune pour un amateur en bibliophilie comme l'était Rubempré, et il sut fort bien en profiter. Les deux voyageurs payèrent leur bonne réception en donnant de bons conseils et en rangeant une bibliothèque choisie dont le maître était très fier, ce qui leur coûta à « tous trois, dit-il dans

une de ses lettres, bien des peines et des sueurs ».

Dans une autre lettre, le prince de Rubempré demande à dom Thuillier quelques détails sur les fameux miracles opérés sur la tombe du diacre Pâris. Ces tristes manifestations, d'un fanatisme ridicule, faisaient le divertissement de toute l'Europe et achevaient de discréditer les jansénistes, qui s'obstinaient à les défendre.

« Mon Révérend Père,

« Personne [1] ne peut me rendre un compte plus juste au sujet de M. Pâris que vous. On en parle différemment, comme il arrive dans toutes les choses du monde, selon le parti où on est. Une lettre que j'ai vue, passé deux jours, m'a fort surpris. C'est au sujet du chevalier Folard, comme vous verrez par la copie ci-jointe. Étant de ses amis, je ne peux mieux être informé que par vous. Ayez donc la bonté, mon Révérend Père, de me marquer ce qu'il en est; on ne parle ici que de ses miracles. Voilà le premier saint canonisé par les jansénistes; il faut qu'ils en fassent de nouveaux, puisqu'ils en reconnaissent fort peu des anciens.

« L'archiduchesse me dit hier qu'un officier français avait été au tombeau de saint Pâris en bonne santé et qu'il en était revenu de même, malgré toute la sottise qu'il avait tenue du prétendu saint au lieu de sa sépul-

[1] *Correspondance de dom Thuillier,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19669, f° 229.

ture. J'espère, mon Révérend Père, que vous voudrez bien m'éclaircir sur tout; parlez-moi naturellement, et soyez bien persuadé que je n'en ferai pas d'autre usage que celui que vous trouverez bon. Je vous demande toujours un peu de part dans votre estime et dans votre amitié, et de croire que personne ne vous honore plus que moi, mon Révérend Père.

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Prince DE RUBEMPRÉ.

« Je vous prie de vouloir bien faire mes très humbles compliments à votre cher compagnon de voyage. »

Peu après cette course en Flandre, où ils avaient reçu un si bon accueil, les deux compagnons inséparables furent choisis par le cardinal de Bissy pour écrire une *Histoire de la constitution Unigenitus en France*. Ce choix leur valut un redoublement d'injures de la part des jansénistes, et on les accusa de s'être laissé acheter. Le cardinal, en effet, leur fit assigner une modeste pension de 1,500 livres pour leur entretien personnel pendant le temps qu'ils composeraient l'ouvrage, et leur permit de se retirer à sa maison de campagne de Berny pour y travailler avec plus de loisir et aussi plus d'indépendance, en dehors de toutes les polémiques courantes. Ce séjour dans une maison de campagne située à la porte de Paris n'empêchait pas les deux Bernardins de venir souvent à l'abbaye, où leur résidence demeu-

rait fixée. On s'occupait beaucoup, du reste, de leur travail dans la petite Académie bernardine, si nous en croyons cette lettre de l'abbé Raguet, un des plus assidus habitués de l'abbaye. A travers l'emphase affectée du langage perce même une pointe d'ironie que Guillaume Le Seur et son ami Thuillier avaient trop d'esprit pour ne pas apercevoir. Elle est adressée à dom Guillaume et joue sur son nom.

« L'urbanité [1], mon Révérend Père, ne vous quitte point dans le désert, et certain je ne sais quoi de gai que je sens dans votre lettre me persuade du bon état de votre convalescence, car je n'ose dire de votre bonne santé. Cette seconde observation me charme, et la première doit d'autant plus vous flatter qu'il est très rare que dans la solitude un grand travail et un reste de langueur laissent beaucoup d'attention pour les politesses. J'aurais bien quelque inclination à croire que les Guillaume sont exceptés de la règle ordinaire, mais pour cela il faudrait qu'en parcourant ce que vous pourrez vous rappeler de la Guillaumerie, vous me découvrissiez quelques Guillaume qui vous ressemblassent. Il ne me revient actuellement à moi que le feu prince d'Orange, qui était un songe-creux assez peu sociable. A dire le vrai, pourtant, on n'est point trop en solitude quand on vit avec l'aimable dom Thuillier; encore moins quand on est agréablement

[1] *Correspondance de dom Le Seur*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19670, f° 126.

visité par un grand prince de l'Église qui sait oublier son élévation pour se mettre familièrement de niveau avec ceux qu'il estime et qu'il aime. Son esprit vous a parlé, mais je vois que son cœur a été encore plus éloquent. Or, du cœur, il n'y a pas loin à l'exécution des promesses qu'il vous a faites. Il rendra bon compte de ce qu'il a vu et entendu dans le désert de Berny. De ce compte suivront mille bonnes choses, et vous jouirez d'avance d'être regardés en bon lieu comme plus qu'historiens.

« J'espère avoir dans peu, pour ma part, un récit admirable de la conversation et de l'heureux effet des lectures. Quand on y surferait un peu votre marchandise, je ne serais nullement tenté de penser que ce fût d'après vous. Badinerie à part, je suis enchanté de votre travail quant à la quantité, et je m'attends bien à l'être quant à la qualité, quant à l'ordre, au tissu, au tour, aux agréments. »

Ce grand travail, qui occupa plusieurs années dom Thuillier, mais qu'il n'acheva pas, lui valut encore plusieurs lettres du cardinal de Fleury, dont une est curieuse par l'affectation de modestie qui s'y montre malgré toute la bonne grâce facile du langage. L'aimable prélat essaye du bout de la plume d'empêcher l'historien de publier des pièces flatteuses pour lui, tout en ayant grand soin de les lui envoyer :

« Rambouillet, 5 avril 1739.

« Vous [1] recevrez, Monsieur, un ordre pour toucher les 200 livres restant que je vous avais promis pour le mois d'avril.

« Je vous envoie les deux lettres que le Roi écrivit au feu Pape pour mon chapeau, et comme je n'en ai point d'autre copie, je vous prie de me les renvoyer quand vous les aurez transcrites. Je n'y ai eu aucune part, et j'y aurais peut-être donné un autre tour en retranchant plusieurs phrases qui y sont. Je vous avoue même que ce n'est qu'avec peine que je les verrai imprimées, et si vous pouvez vous en passer, j'en aurai une vraie joie. Il me semble qu'il suffirait de les mettre par extraits, en ajoutant que quand j'eus l'honneur d'en remercier le Roi, Sa Majesté me fit celui de m'embrasser en me disant qu'il en avait beaucoup plus de joie que moi. A l'égard de mon compliment, il a été imprimé, par ordre de Sa Majesté, dans l'imprimerie de son cabinet par le sieur Colombat, et je ne crois pas en avoir même de copie.

« Je suis, mon Révérend Père, avec la plus parfaite estime, tout à vous.

« Le cardinal DE FLEURY. »

Malgré les exhortations pressantes du cardinal de

[1] *Correspondance de dom Thuillier,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19669, f° 131.

Fleury et du cardinal de Bissy, le travail de Thuillier et de son compagnon n'allait pas vite, et peut-être ne se pressaient-ils pas à dessein, car, en 1735, nous les voyons de nouveau en voyage.

Cette fois, c'est à Strasbourg, pour y répondre à l'appel du cardinal de Rohan, qu'ils portent leurs pas. Le cardinal voulait surveiller lui-même la composition de la fameuse *Histoire* et employer ces hôtes érudits à des recherches généalogiques sur sa famille. Là encore les nomades reçoivent une nouvelle épître de l'abbé Raguet, celle-là tout aimable dans son amphigouri volontaire :

« Mes Révérends Pères,

« J'ai [1] l'honneur de vous rendre de très humbles grâces de la lettre commune que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire.

« Je l'ai trouvée très ingénieusement diversifiée, et remplie en même temps de toute la prudence possible. J'admire votre bonheur : vous n'aviez à craindre que les troubles que la guerre aurait pu vous causer, et il semble que ce soit en votre faveur que la guerre se tourne en paix cette année. Le Rhin vous doit un monument historique; vous y paraîtriez au milieu de ses eaux sur une galiote bien ancrée, les mains élevées et tournées vers l'une et l'autre rive, et

[1] *Correspondance de dom Thuillier,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19669, f° 206.

votre allocution aux deux armées serait le célèbre demi-vers :

Cedant arma togæ.

« Les hussards fuyant dans le lointain décoreraient fort à propos le tableau. Ce serait ainsi que le Rhin vous payerait dignement de l'éloge que vous m'en faites. Mais je crains que ce vieux fleuve ne soit rancunier; il ne vous pardonnera pas aisément l'éloge que vous faites aussi des fortifications qui le rendent français malgré lui, à Strasbourg. Cela soit dit, au reste, par simple conjecture, car je ne connais pas à fond les pensées des habitants de cette fameuse ville. Continuez de jouir des honneurs et de toutes les autres grâces dont vous comble le grand prince qui vous écoute, ne laissez échapper aucune de ses observations, et lorsque ses réflexions ne seront point accompagnées de paroles, étudiez soigneusement ses yeux et son air; tout instruit chez lui et conduit au parfait.

« J'ai l'honneur d'être, avec une considération infinie, mes Révérends Pères,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« L'abbé RAGUET.

« Paris, 19 juillet 1735. »

Thuillier et son fidèle Achate passèrent quelque temps dans cette petite cour de Saverne, que la grâce aimable du cardinal de Rohan savait transformer en

un « séjour enchanteur ». On les y apprécia beaucoup, et ils y lièrent des relations qui furent, comme nous le verrons tout à l'heure, très durables pour Le Seur, resté seul après la mort de son compagnon inséparable. A la fin de l'année, ils étaient de retour à l'abbaye, où l'Académie bernardine leur fit grande fête.

Pendant que nos deux voyageurs couraient ainsi les grands chemins, les travaux des Bernardins faisaient aussi des progrès, et en 1733 les deux premiers tomes de l'*Origène* du Père de La Rue virent le jour. Cette édition, accompagnée de notes, de commentaires, contenant beaucoup de choses nouvelles, fut un événement dans le monde lettré et savant du temps. Le Pape en accepta la dédicace et remercia l'auteur par un bref spécial qui lui fut expédié par le cardinal Firrao, secrétaire d'État.

Nous retrouvons parmi les lettres de remerciement que le Bénédictin a conservées avec un soin qui prouve le prix qu'il y mettait, ces billets du Père Tournemine : ils montrent qu'alors, comme dans tous les temps, les esprits distingués savaient se mettre au-dessus des controverses stériles et des rivalités d'Ordres. Dom de La Rue avait pris du reste les devants, en glissant dans sa Préface un compliment à l'adresse de l'aimable et spirituel Jésuite :

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« J'ai [1] reçu avec toute la reconnaissance que je dois le magnifique présent que Votre Révérence m'a fait; plus je le lis, et plus ma reconnaissance augmente. Je n'ai encore lu que les deux Préfaces; elles sont de main de maître. Votre jugement sur la méthode d'expliquer la Sainte Écriture qu'a suivie Origène est d'un grand critique, et je m'applaudis de penser comme vous.

« Je ne m'appelle point Louis, mais René-Joseph : cette faute est moindre que celle que votre bon cœur vous a fait faire dans mon éloge.

« Le Père Marant aurait dû m'envoyer son projet de l'édition de *Saint Justin*. Je n'approuve pas ses sentiments, mais j'estime son érudition et sa franchise.

« J'ai l'honneur d'être, avec une vraie estime et l'attachement le plus sincère et le plus respectueux, mon Révérend Père,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« TOURNEMINE, Jésuite.

« Ce 24 de juin. »

Le Père Tournemine fut si charmé de l'*Origène* de dom de La Rue, qu'il se chargea d'en faire lui-même l'éloge dans le *Journal de Trévoux,* qu'il avait longtemps dirigé, mais où il n'écrivait plus depuis les

[1] *Lettres du P. Ch. de La Rue,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17681 *bis,* f° 5.

divisions qu'avaient fait naître les écrits du Père Hardouin et du Père Berruyer.

« Mon Révérend Père,

« C'est[1] votre cœur qui parle dans votre lettre. J'avais déjà pensé au journal, et ce sera moi, qui depuis tant d'années n'y travaille plus, qui ferai votre extrait. Je crois que vous vous en reposez sur moi.

« Remerciez affectueusement le Révérend Père de Montfaucon de la manière dont il a parlé de moi dans ses *Monuments de la monarchie française,* je ne le sais que depuis huit jours ; je connais tout le prix de ses louanges. Conjurez-le de nous donner au plus tôt le reste de *Saint Chrysostome* sur saint Paul.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, estime et amitié, mon Révérend Père,

« Votre très humble serviteur,

« Tournemine, Jésuite. »

Pendant que l'aimable Charles de La Rue commençait ainsi à mettre au jour cette belle édition d'*Origène,* qu'il ne devait pas finir, son vieux maître restait jusqu'au bout l'infatigable travailleur que nous avons déjà montré à plusieurs reprises. Les derniers volumes du *Saint Jean Chrysostome* parurent de 1731 à 1738, et l'ouvrage fut achevé au moment où son auteur attei-

[1] *Lettres du P. Ch. de La Rue,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17601 *bis,* f° 3.

gnait sa quatre-vingt-quatrième année. Il y avait travaillé vingt-trois ans, poursuivant son œuvre avec une indomptable persévérance et triomphant de tous les obstacles. Il faut voir comme il malmène les imprimeurs lorsqu'ils s'endorment ou négligent le grand travail. Il leur écrit un jour le billet suivant, où le Montfaucon des jeunes années, celui qui effrayait Mabillon, se retrouve tout entier :

« Il [1] est temps, Messieurs, de reprendre le *Saint Jean Chrysostome*. Les trois mois portés dans le marché sont écoulés depuis que le cinquième et le sixième sont finis. Ces deux volumes sont allés beaucoup trop lentement, depuis le temps qu'ils furent commencés nous devrions avoir fini le septième et le huitième. Ce retardement n'est point venu par ma faute, j'ai toujours fourni abondamment de la copie et je n'ai jamais gardé les épreuves qu'autant de temps qu'il fallait pour la correction. On pourrait peut-être se plaindre d'une chose, c'est que je devais avoir recours à M. le garde des sceaux pour vous obliger à faire diligence. Une seule chose m'en a empêché : c'est que l'an 1720 a apporté un dérangement dans les affaires, auquel il fallait avoir quelque égard ; mais cette raison ne subsistant plus, je ne manquerai pas de le faire à l'avenir.

« Une autre chose dont le public et moi avons à nous plaindre, c'est que le dernier tome est mal imprimé, et

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, *Pièces diverses*, fonds latin, 11915, f° 211.

l'ouvrage imparfait sur saint Matthieu qui le finit est avec un caractère de gazette. Je me plaindrai au magistrat s'ils donnent ou de vieux caractères ou de mauvais tireurs, et je mettrai bas dès que je m'en apercevrai. »

Nous avons parlé tout à l'heure des *Monuments de la monarchie française* qui parurent durant ces mêmes années. Non content de tous ses travaux, l'opiniâtre ouvrier de la science mit dans le même temps la main à une œuvre importante, très utile pour les savants, mais singulièrement ingrate et difficile. Il entreprit de publier un catalogue de tous les manuscrits contenus dans les diverses bibliothèques de l'Europe. Depuis quarante ans Montfaucon avait réuni une foule de notes sur ce sujet. Durant son séjour en Italie, il avait pu copier les catalogues des grandes bibliothèques de Rome; dès lors sa collection avait toujours été s'augmentant. Les savants de sa connaissance lui envoyaient sans cesse de nouveaux catalogues. Il avait ainsi formé une sorte de catalogue général en dix volumes in-folio munis d'un index, contenant uniquement des listes de manuscrits.

Cette réunion de documents précieux était devenue célèbre parmi les travailleurs; on venait la consulter de loin. Avec ce désir d'être utile à la science et ce désintéressement de sa propre gloire qui ne l'abandonna jamais, Montfaucon résolut de mettre en ordre ces matériaux et d'en rédiger un ouvrage où les érudits

pussent facilement trouver les indications qui leur seraient nécessaires. C'était là un rude travail, qui ne semblait pas devoir apporter un nouveau lustre à sa réputation, car il ne pouvait pas espérer rédiger une liste complète. Mais Montfaucon raconte lui-même, avec sa bonne grâce accoutumée, comment il fut amené à entreprendre une œuvre de cette importance, alors que le temps semblait devoir lui manquer pour la mener à bonne fin. « On me pressait vivement, « dit-il dans sa préface, de faire bénéficier le public de « ce travail et de l'imprimer. Je ne suivis pas immé-« diatement cet avis, en partie parce que, occupé alors « à d'autres travaux, je ne pouvais y mettre la main, « en partie parce qu'il me semblait que cet ouvrage « était bien loin d'être arrivé à sa perfection. Mes amis « insistèrent, disant que j'étais déjà avancé en âge, et « que si je mourais avant d'avoir mis cette œuvre au « jour, elle demeurerait ensevelie dans l'obscurité. « Enfin, lorsque j'eus achevé de publier les *Monuments « de la monarchie française,* j'obéis à ces instances, et « au commencement de juin 1733, j'entrepris de re-« voir, d'augmenter et de corriger cette collection. »

Rien ne pouvait arrêter l'intrépide dom Bernard, quand il croyait avoir mis la main à une œuvre utile à cette chère érudition qu'il cultivait depuis plus d'un demi-siècle. Il se mit donc courageusement à l'ouvrage, et, sans abandonner aucune de ses autres entreprises, il revit ses notes, demanda partout de nouvelles indica-

tions, en Italie, en Allemagne, en Hollande, réunit les catalogues déjà imprimés, et commença à rédiger son dernier ouvrage, auquel il donna le nom de *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*. Montfaucon commença l'impression de ce travail à quatre-vingts ans passés.

Le cardinal de Fleury en accepta la dédicace, et l'on retrouve toute la grâce de son style dans le billet où il approuve l'épître dédicatoire qui devait figurer au début du livre. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que celui qui tient la plume avec tant d'aisance était un premier ministre octogénaire écrivant à un autre octogénaire qui menait à bonne fin un lourd travail de pure érudition. Une aussi étonnante vitalité intellectuelle de part et d'autre est un fait peut-être unique et qui est digne d'être relevé.

« Issy, le 14 février 1736.

« Quoique [1] je refuse ordinairement les dédicaces qu'on veut me faire, je veux bien cependant, par rapport à vous, accepter celle que vous me proposez ; ainsi vous pourrez m'envoyer quand il vous plaira votre projet d'épître, et je vous en manderai mon sentiment. Je vous prie de croire que j'ai pour vous, mon Révérend Père, toute l'estime possible.

« Le cardinal DE FLEURY. »

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17708, f° 16.

Ainsi encouragé, dom Bernard rédige une belle dédicace, en un style fort élogieux et pleine de compliments bien tournés en bon latin. Il l'envoie au vieux cardinal ministre, qui lui répond :

« Versailles, le 11 mai 1736.

« J'ai[1] lu, mon Révérend Père, votre épître dédicatoire, et je l'approuverais plus volontiers si vous vous étiez moins étendu sur mon éloge. Je l'ai d'ailleurs trouvée fort bien, et je ne peux que vous assurer du désir que j'ai de vous marquer, mon Révérend Père, la parfaite estime que j'ai pour vous.

« Le cardinal DE FLEURY. »

Le cardinal de Fleury aurait eu tort de n'être pas satisfait de l'épître dédicatoire, car Montfaucon l'y comble d'éloges, un peu officiels, il est vrai. Mais le vieux savant parle de l'abondance du cœur lorsqu'il célèbre en termes pompeux la Bibliothèque du Roi, cette bibliothèque « qui efface le souvenir des collections des Ptolémée et des Attale et laisse loin derrière elle les plus belles de l'Europe actuelle, par le nombre, par la beauté des livres et surtout des manuscrits ».

La *Bibliotheca bibliothecarum* parut en 1739, et nulle trace de vieillesse ne se retrouve dans cette œuvre d'un homme âgé de quatre-vingt-cinq ans. A l'heure où l'ou-

[1] Montfaucon, Bibliothèque nationale, fonds français, 17708, f° 17.

vrage paraissait, c'était de beaucoup le plus complet et le plus sûr en ce genre : il constituait un secours précieux pour les savants et même pour les amateurs de manuscrits. Malgré les progrès de la science, ce livre est resté « le manuel des érudits[1] » et n'est pas encore remplacé. Il est rédigé avec un soin extrême et renferme un nombre immense d'indications concernant les bibliothèques de toute l'Europe. Notes manuscrites, imprimés, catalogues des auteurs anciens, des chartes du moyen âge, des vieux chroniqueurs : catalogues des collections particulières des riches amateurs, tout y est, tout est mis à profit : on sent l'amour avec lequel cet ouvrage, en apparence si sec, si purement technique, a été composé.

De temps à autre même, un retour personnel, un souvenir de sa studieuse jeunesse, se glisse involontairement sous la plume de Montfaucon. La chose est si rare, qu'elle mérite d'être signalée. C'est ainsi qu'au début du catalogue de la Bibliothèque Vaticane, qu'il avait rapporté autrefois de Rome, le vieux Bénédictin s'oublie jusqu'à dire : « Je commence par cette biblio- « thèque, qui fut longtemps la plus célèbre de toutes. « Pendant les deux ans et demi que je passai à Rome, « j'y allais assidûment, et même plus d'une fois appor- « tant avec nous notre dîner, nous y passions, mon con- « frère et moi, toute la journée, dès la pointe du jour

[1] Hauréau, *Dictionnaire bibliographique*. Didot.

« jusqu'au soir, à lire, à comparer et à copier des « manuscrits. » A un autre endroit, le Bénédictin parle, avec un accent qui s'efforce d'être modeste, de cette admirable bibliothèque de Saint-Germain des Prés, « la « plus riche de l'Europe en manuscrits en lettres on- « ciales » , et qui devenait chaque jour plus nombreuse.

On comprend la joie avec laquelle un pareil travail, d'une utilité de tous les jours, fut reçu par les érudits : d'un bout de l'Europe à l'autre ce fut un cri de joie et de reconnaissance. « L'ouvrage est fort recherché » , écrit Montfaucon lui-même à M. de Crassier, dont la vanité avait été très agréablement flattée, de voir le catalogue de sa collection figurer tout au long dans l'ouvrage de dom Bernard. C'était, on ne peut le nier, terminer sa carrière de savant par un inappréciable service rendu à la science. Cette dernière œuvre du vieillard octogénaire est en effet particulièrement touchante à ce point de vue ; et c'est presque avec émotion qu'on regarde ces deux lourds in-folio, fruits de plus de cinquante années de labeur. Le vieil athlète de l'érudition, réunissant ainsi avant de quitter le monde, pour le bénéfice de ses héritiers littéraires, la récolte de toute une vie de travail et leur offrant comme la moisson de ses longues recherches, a quelque chose de simple et de grand. Avant de quitter le monde, il s'efforce de faire passer en d'autres mains tout son avoir scientifique et de faire avancer ainsi encore par autrui cette vérité historique qu'il a tant et si noblement aimée.

Il semble même que, malgré sa réserve ordinaire et son incurable modestie, Montfaucon ait eu conscience de la valeur de cet ouvrage et l'ait considéré comme le couronnement de sa longue carrière. La simple phrase par laquelle il en note l'achèvement a quelque chose tout à la fois d'un chant de triomphe et d'un *Nunc dimittis*. « J'ai donné, dit-il en terminant ses courtes notes biographiques, cette année 1739, ma *Bibliotheca bibliothecarum*, en deux bons volumes in-folio, les catalogues des bibliothèques de manuscrits d'Italie, de France et de toute l'Europe : c'est-à-dire de tous ceux que j'ai pu recueillir en l'espace de quarante ans, ouvrage le plus utile et le plus intéressant que j'aie fait en ma vie[1]. »

Ce dernier travail de Montfaucon lui suscita cependant une dernière controverse, toute courtoise et amicale du reste, avec son vieil ami le cardinal Quirini. En parlant des manuscrits de Platon, conservés à la Bibliothèque Vaticane, dom Bernard avait contredit l'opinion de certains savants qui prétendaient que Platon avait eu connaissance des idées juives sur le mystère de la Trinité par l'intermédiaire des Phéniciens. Quirini soutient cette dernière opinion, qui trouve encore aujourd'hui des défenseurs, dans une grande lettre latine adressée directement à Montfaucon. Elle débute par un retour sur leurs anciennes et toujours

[1] Montfaucon, *Papiers,* Bibliothèque nationale, fonds latin, 11915, f° 15.

affectueuses relations. « Dès que j'eus reçu, grâce à vos soins, votre *Bibliotheca bibliothecarum,* à peine imprimée, la vue seule de cet ouvrage me fit un plaisir incroyable. J'avais en effet encore tout vivants dans ma mémoire les conseils que vous me donniez autrefois d'entreprendre moi-même un semblable travail, lorsque vous fîtes un séjour de quelques semaines à Florence, dans l'abbaye où j'étais alors encore tout jeune. Je me souvenais aussi que, dix ans plus tard, vous fûtes assez bon pour me permettre d'examiner les catalogues que vous aviez rapportés des bibliothèques d'Italie, fruit d'un labeur vraiment herculéen, lorsque j'eus pendant deux ans le plaisir de jouir, dans le monastère de Saint-Germain des Prés, de votre société et de celle de vos autres doctes compagnons. »

Ces souvenirs de jeunesse, rappelés ainsi par Quirini au début d'une lettre de polémique érudite, ont quelque chose de particulièrement aimable et montrent que les années n'avaient rien enlevé à la bonne grâce de ce dom Angelo Quirini qui, trente ans plus tôt, avait fait un long séjour à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Montfaucon dut en être particulièrement touché, mais il n'eut pas le temps de répondre à son contradicteur : la mort lui fit tomber la plume des mains, et ce fut dom Martin qui eut la tâche de défendre les opinions de son maître.

Si la Providence maintenait dans leur intégrité les facultés intellectuelles de Montfaucon au delà des

limites ordinaires, elle ne put lui épargner la solitude, qui accompagne le plus souvent la longévité prolongée. L'un après l'autre il vit disparaître, non plus ses contemporains, mais ses élèves, et ceux qu'il eût pu nommer ses enfants. Claude de Vic mourut le premier, en 1734, laissant inachevée cette *Histoire du Languedoc* à laquelle il avait tant travaillé, qu'il avait tant aimée et qu'un autre devait publier après lui. Sa mort fut inopinée et survint au moment où il se préparait à partir pour Rome afin d'y reprendre son ancien poste de représentant de la congrégation de Saint-Maur auprès de la cour pontificale. Puis ce fut dom Thuillier qui le suivit de près. En lui l'Académie bernardine perdait un de ses membres les plus animés : avec son esprit toujours en mouvement, la vivacité parfois un peu caustique de sa conversation, son ardeur pour la défense de la constitution et la chaleur de son cœur, l'aimable dom Vincent était un foyer intarissable de vie et d'entrain, et ceux-là mêmes qui ne l'aimaient guère, à cause de ses opinions, regrettèrent sa perte.

Charles de La Rue, qui l'aimait comme un frère, qui partageait tous ses goûts, qui avait toujours vécu avec lui et l'avait suivi pas à pas dans toute sa carrière religieuse, ne put se remettre de la secousse que lui causa cette mort imprévue. Après avoir langui quelque temps, privé de son cher compagnon, le spirituel éditeur d'*Origène,* dont les lettres nous ont révélé à maintes reprises le charmant esprit et l'intarissable

verve, disparut à son tour, confiant son œuvre inachevée aux soins d'un de ses neveux, Bénédictin comme lui, qui y mit la dernière main et publia plus tard les derniers volumes de cette édition d'*Origène* à laquelle il avait consacré sa vie. Dom Le Seur, le fidèle Achate de Thuillier, demeura à côté de dom Bernard, seul de ce petit groupe d'amis que tout avait réuni, la conformité des goûts, du caractère, et aussi une commune déplaisance pour le jansénisme. Il hérita de la situation de son ami, tant dans l'abbaye qu'au dehors, et il sut s'en montrer digne.

Le cardinal de Rohan obtint même de garder Le Seur auprès de lui lorsqu'il résidait à Strasbourg, pour continuer les travaux généalogiques sur sa maison, et surtout pour lui faire achever l'*Histoire de la constitution Unigenitus* qu'il avait commencée avec Thuillier. C'était une situation difficile et où plus d'un eût succombé : mais le moine ainsi transplanté dans une cour plus mondaine qu'ecclésiastique, telle qu'était celle des Rohan à Saverne, sut si bien y garder sa place et y faire honorer son habit, que chacun l'aimait et le respectait.

Le nécrologe de l'abbaye parle ainsi, dans son langage un peu naïf, de ces séjours à la petite cour du cardinal : « Dom[1] Thuillier étant mort, Mgr le cardinal de Rohan voulant travailler lui-même à ce grand ouvrage,

[1] *Nécrologe de Saint-Germain des Prés*, Bibliothèque nationale, fonds français, 16861, f° 150.

l'*Histoire de la Constitution,* demanda au Très Révérend Père général dom Le Seur pour aller à Strasbourg et Saverne avec lui, pour pouvoir travailler ensemble pendant tout le temps qu'il y séjournerait. Dom Le Seur obéit aux ordres de ses supérieurs, passa plusieurs années chez cette Éminence, dont il se concilia de plus en plus l'estime et la considération, ainsi que de tous ceux qui vivaient avec ce prince, par sa douceur, son humeur bienfaisante, en un mot par sa manière de vivre et sa régularité, conservant toujours cette modestie et autres qualités qui conviennent à un religieux. Il aimait son état et en prenait la défense contre quiconque en disait du mal, mais avec prudence, ce qui le faisait respecter de ceux mêmes qui l'insultaient en voulant décrier l'Ordre religieux. Il a refusé constamment des dignités que plusieurs abbayes d'Allemagne lui ont offertes, et il ne s'est contenté que d'une petite sacristie qui n'obligeait à rien, et dont le revenu lui servait à mille faux frais indispensables à son état, mais toujours avec l'agrément et permission de ses supérieurs, auprès desquels il se rendait lorsque ledit seigneur cardinal venait passer quelque temps à Paris. »

Durant ses longs séjours en Alsace, dom Le Seur se lia avec toute la société lettrée de Strasbourg, qui était fort nombreuse et fort animée. Schœpfling, que nous avons nommé tout à l'heure, y tenait le premier rang. Le Seur, qui l'avait connu à Paris chez Montfaucon, fut mis en relation par lui avec nombre de

savants ou de gens d'esprit. Il sut si bien se faire sa place dans ce monde nouveau pour lui, qu'il y compta bientôt des amis et des correspondants. Voici quelques extraits de ces lettres, pris dans les missives d'un sieur Bazin, dont nous n'avons pu découvrir la position, mais qui était évidemment un homme de beaucoup d'esprit; ces fragments nous donneront un aperçu de ce qu'était le ton de la société alsacienne qui se réunissait à Saverne lorsque le cardinal de Rohan y résidait : ils sont, du reste, curieux comme échantillon de l'esprit courant en province au siècle dernier, et comme preuve de cette dextérité de plume qui semblait universelle autrefois.

« Mon Révérend Père,

« Votre [1] séjour à Saverne sera-t-il encore long? Demeurer depuis six semaines à sept lieues d'ici, avoir soixante chevaux aux ordres de M. Duval et n'avoir pas encore fait un pauvre petit tour à Strasbourg, vous m'avouerez que cela est bien impatientant, si ce n'est pas pour vous, agréez que ce soit pour nous; pour moi, je n'y tiens pas. Son Altesse sait le secret de rendre la vie dure aux gens et ne l'épargne pas. Si j'avais fait un pareil tour au moindre de mes amis, je me ferais Capucin pour le reste de mes jours. Trouverez-vous bon, mon Révérend Père, que je vous donne un conseil? Plantez là couronnes et chapeaux, ils sont faits

[1] *Correspondance de dom Le Seur*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19670, f° 8.

l'un pour l'autre; votre coiffure n'a rien de commun avec eux, les nôtres s'assortiront mieux, venez demeurer avec nous. Mais, me direz-vous, vous ne savez pas combien Son Altesse est aimable, c'est une fée qui me tient captif dans son château enchanté. Sommes-nous haïssables? Croyez-vous, mon Révérend Père, que nous n'ayons pas aussi le don de féerie? En un mot comme en cent, quittez rois, princes, Altesses, Éminences, quittez châteaux, vos études même, et venez nous voir. Mais, auparavant que de partir, je vous prie de vous ressouvenir de mon grand ami l'abbé de Gengenbach : il dit que vous lui devez une réponse depuis longtemps, et me charge de vous en faire ressouvenir.

« J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse considération, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Fr. Bazin.

« A Strasbourg, ce 9 juillet 1737.

« Permettez-moi de présenter mes respects au Révérend Père des Roches, à qui je rends la justice de croire qu'il s'ennuie à Saverne aussi bien que vous. »

Voici encore une autre lettre de Bazin, un peu postérieure, d'une désinvolture fort agréable, qui n'a rien de germanique : l'esprit français s'était, hélas! aussi vite acclimaté à Strasbourg que notre langue et nos mœurs.

« A Strasbourg, ce 3 janvier 1742.

« Au[1] fond de sa bergère, de son long étendu, gît un misérable en robe de chambre et bonnet de nuit, les jambes enfermées dans un sac, qui vous souhaite, *o Pater optime,* bonne et heureuse année, joie, santé, prospérité et surtout la jambe saine. Qui l'eût dit, *o tempora, o mores,* que moi, pauvret, fuyant les poursuites de Lycoris (mademoiselle Maniche), et Lycoris courant après moi, Amour m'aurait lâché un trait de son carquois tout au beau milieu du mollet de la jambe, dont j'ai eu la membrane commune des muscles inhumainement déchirée? Ce fut le 24 novembre, fête de saint Chrisogon, bon jour, bon œuvre, que ce malheur m'arriva, et depuis ce temps-là me voilà au fond de ma bergère, de mon long étendu, en robe de chambre et bonnet de nuit, les jambes enfermées dans un sac.

« Il faut bien que ce soit l'Amour qui ait voulu se venger de mes froideurs, car ce trait ne partit que d'une main invisible, et Lycoris en est presque aussi fâchée que moi. Dans ce malheur extrême, je cherchais des consolations, lorsque votre lettre, *o Pater optime,* est arrivée tout à propos, comme si l'amitié eût cherché à me consoler des maux que me fait l'amour. J'avais alors avec moi le professeur Schœpfling et Fleschmann; à l'ouverture de cette aimable lettre, je leur en ai fait

[1] *Correspondance de dom Le Seur,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19670, f° 10.

lecture tout entière, dont ils ont été infiniment réjouis. Or, vous saurez que ces deux traîtres, conjointement avec le baron de Planta, Levavasseur, le bonhomme Harlat et je ne sais quel autre chrétien, ont ouvert le carnaval par de petits dîners tour à tour, à la fin desquels ils ont soin de me faire avertir qu'on s'est beaucoup réjoui et qu'on a bu à ma santé du vin du Rhin, à quoi je ne manque pas de leur répondre, suivant les règles de la politesse, que le diable emporte les buveurs et tout le vin que je ne bois pas! Vous m'avouerez que c'est être cruellement persécuté : Amour me blesse, Bacchus me rit au nez. Mais votre amitié me dédommage de tous ces maux ; conservez-la-moi constamment.

« Adieu, cher Père ; je vous attends avec impatience pour aller à Munster boire à la santé des traîtres qui boivent à la nôtre. Je vous renouvelle les assurances de la plus sincère amitié et de la parfaite considération avec laquelle je suis

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Bazin.

« Vous savez sans doute que notre ami, M. de Belle-Isle, est parti de Prague avec quatorze mille hommes; mais personne ne sait encore où il est allé. »

Dom Le Seur étant resté quelque temps sans écrire à cause d'une grave maladie, son ami lui envoie cette aimable épître pour le divertir :

« Quelle [1] voix douce et touchante vient frapper mon oreille! *Heu! animæ dimidium meæ.* Quoi, c'est vous? Qu'étiez-vous devenu? Que faisiez-vous pendant que les échos retentissaient de mes plaintes? *Saxis sonantibus illas,* depuis la Toussaint jusqu'au gouvernement! Vous avez été, dites-vous, jusqu'aux sombres bords et prêt à mettre le pied dans la fatale barque. Certain Esculape moderne vous a arraché du séjour ténébreux pour vous rendre à la lumière. Cet Esculape a fait très sagement, je lui en sais le meilleur gré du monde, je vous prie de l'embrasser pour moi, lui, sa femme et ses enfants. Je n'oublierai jamais que moi étant à Colmar, il a souvent essayé de me crever à force de me faire boire et manger son bien, pour avoir le plaisir sans doute d'exercer sur moi son art divin. Il est vrai que je lui ai fait le mauvais tour de digérer dans la grande perfection, et qu'il a raté l'honneur de me guérir; mais il est si raisonnable que je suis persuadé qu'il ne m'en aime pas moins. C'est pour l'en dédommager que le ciel lui a envoyé un malade de votre conséquence.

« Recevez donc mes compliments, mon cher Père, sur votre rétablissement. Nous dînions hier chez le baron de Planta, le professeur Fleschmann, Levavasseur et moi. J'y donnai votre lettre à lire. On fut d'abord très édifié de votre résignation aux décrets de

[1] *Correspondance de dom Le Seur,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19670, f° 11.

la Providence, on admira votre courageuse patience dans les maux, et sur-le-champ on remercia le ciel de votre parfaite guérison, en faisant à votre intention force libations de vin du Rhin dont la douce suavité, faisant circuler la joie dans nos veines, appela à son secours le vin de Madère. Vous saurez en passant que ce madère se bonifie merveilleusement. Je le trouvai bien bon hier, moi qui n'en pouvais pas boire auparavant. Ils prétendent que c'est mon goût qui se perfectionne, je prétends que c'est le vin. C'est une question qui ne pourra se décider que par une longue expérience.

« Mgr le cardinal a un peu de goutte à la main, je l'ai vu hier matin, et comme je me disposais à lui dire de vos nouvelles, M. Kircher m'a prévenu en lui disant que vous arriveriez la veille du sacre avec l'abbé de Munster. Qu'il est aimable, ce prélat de Munster ! Oh ! que je le remercierai bien des soins qu'il a eus de vous ! j'ai pensé dire de moi ; si j'avais parlé à mon bonnet, je ne me serais pas repris.

« On prétend ici que nous autres, Belle-Islois, sommes sur le côté ; je n'en crois rien encore, et si les dernières nouvelles sont vraies, nous allons briller plus que jamais dans les négociations de paix. On dit que les deux armées impériale et autrichienne évacuent en même temps la Bohême. On voit ici deux relations imprimées du siège de Prague : dans l'une, qui est de main de maître, c'est M. de Belle-Isle qui a tout fait ; dans

l'autre, qui n'est pas si bien, c'est le maréchal de Broglie.....

« Notre professeur a été passer douze jours en basse Alsace, où il a trouvé des trésors inestimables, entre autres un livre qui n'a pas été imprimé en 1449, un vieux bélier encore tout ferré dont n'a point parlé le chevalier Folard dans son *Polybe*. Le beau-père va son train ordinaire; il boit, mange, dort, fait serrer son bois, ses orangers, son vin; enfin il a des affaires par-dessus les yeux. Notre grande frêle est toujours la même, le baron donne quelques petites marques d'assiduité; au surplus, il ne paraît pas que rien avance.

« J'attends avec impatience le 3 novembre; je voudrais être plus vieux de tout ce temps (quoique je le sois déjà raisonnablement), pour vous embrasser et vous renouveler les tendres sentiments avec lesquels je suis, *o animæ dimidium meæ,* votre humble et très obéissant serviteur,

« BAZIN.

« A Strasbourg, ce 24 octobre 1742. »

« Je donne demain, écrit-il encore un autre jour, à dîner dans mon ermitage à un petit cercle d'amis où vous manquez bien, M. Baudoin, les deux Kimpffer, l'abbé Folio et notre ami Levavasseur. J'ai fait la découverte d'un vin du Rhin qui est, en fait de vins, ce que notre très bon et très salutaire ami M. Gloxin est en fait de médecins. C'est par lui (c'est-à-dire par le

vin) que je prétends inviter mes convives à entonner haut et clair un Vivat dom Le Seur!

« Revenez au plus tôt, cher Père; il fait ici depuis quinze jours un temps sombre et triste, nous avons besoin de votre présence. *Vultus ubi tuus affulsit, gratior it dies, et soles melius nitent.* »

Les lettres adressées à Le Seur ou par lui sont, comme on vient de le voir, vives et animées : elles donnent l'idée d'une société fort agréable. Si nous ne craignions de fatiguer le lecteur, nous pourrions y faire de plus nombreux extraits. Dom Le Seur était en particulier fort lié avec la famille parlementaire des Maupeou, et nous relevons à titre de renseignement, dans une de ses lettres, le passage qui a trait à celui qui devait devenir plus tard le célèbre président Maupeou et attirer tant d'inimitiés sur sa tête :

« J'allai[1] hier au Marais faire mon très sincère compliment à mon bon ami M. le président de Maupeou sur la survivance de la charge de président à mortier qu'il a obtenue du Roi pour M. son fils, qui, en vérité, est un sujet admirable. Tout Paris en a une joie indicible et le congratule avec la même affection qu'on lui témoigna quand il gagna son procès contre M. le cardinal de Polignac. »

Enfin, c'est encore dans la correspondance de dom Le Seur que se trouve, dans une lettre que le Bénédictin

[1] *Correspondance de dom Le Seur,* Bibliothèque nationale, fonds français, 19670, f° 210.

devait sans doute appuyer auprès du ministre, le récit d'un enlèvement romanesque qui fait le plus étrange effet au milieu des graves correspondances bénédictines, et qu'on croirait plutôt extrait d'un roman de Prévost ou de Marivaux. Elle est de la main d'une demoiselle de Maupeou, abbesse de Sainte-Marie de Vinetz, en Champagne, et dom Le Seur devait l'appuyer auprès du ministre, Maurepas, en la lui faisant parvenir.

« Monsieur,

« Instruite[1] comme tout le monde de vos attentions continuelles pour veiller à la sûreté publique, punir le crime et rendre justice à toutes les personnes qui ont besoin de votre secours, je joins à la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire la copie d'un procès-verbal de M. le lieutenant de la maréchaussée générale de Champagne au sujet de l'enlèvement d'une pensionnaire de ma maison; et j'y ajouterai, Monsieur, avec votre permission, quelques circonstances dont je crois qu'il est nécessaire de vous rendre compte. La personne qui fait, Monsieur, la matière de ce procès, est une jeune femme qui fut amenée ici et mise entre mes mains, le 8 de juin dernier, par M. son père, riche bourgeois de Sainte-Menehould, et dont elle est fille unique. Elle me fut recommandée par une personne

[1] *Correspondance de dom Le Seur*, Bibliothèque nationale, fonds français, 19670, f° 86.

de ce pays-ci dont la réputation et le caractère me firent croire que je pouvais la recevoir sans autres informations, et le père me remit en même temps un consentement de son mari, où il est marqué qu'il accorde à sa femme la permission qu'elle lui avait demandée d'entrer dans un couvent pour y faire une retraite. Je ne sus alors rien de plus, et elle s'est conduite dans le début avec tant d'hypocrisie et de si grandes précautions, que ce n'est, Monsieur, que depuis quinze jours que nous avons découvert qu'elle avait une intrigue fort cachée avec un homme inconnu dans cette ville, qui avait trouvé les moyens de lui faire passer quelques lettres et de la voir plusieurs fois à la grille sous différents déguisements. Aussitôt que j'en fus avertie, j'écrivis au père de venir sur-le-champ reprendre sa fille, ce qu'il se mit en devoir de faire; mais le jour destiné à sa sortie, on découvrit un complot que l'homme en question avait fait pour l'enlever sur le chemin et pour assassiner son père. J'appris le même jour que le même homme était accusé d'avoir commis plusieurs meurtres, pour l'un desquels il avait été pendu en effigie à Clermont et à Bar, le 29 de juillet dernier. En sorte, Monsieur, que je fus comme forcée de céder aux cris et aux larmes de ce pauvre père affligé, qui me conjurait de lui sauver la vie et de lui promettre que je garderais sa fille encore huit jours, pendant lesquels il prendrait ses mesures pour la faire conduire avec main-forte dans un lieu de sûreté. Cependant, je fis

avertir M. le grand prévôt du danger où était ma maison, le priant d'en faire garder les dehors à cause que cet homme y rôdait souvent pendant la nuit avec des armes et que mes domestiques mêmes craignaient pour leur vie. On a fait plusieurs tentatives pour le prendre, et, de notre côté, nous observions la pensionnaire avec beaucoup de soin; mais toutes nos précautions, quoique grandes, n'ont pas été jusqu'à croire qu'elle se ferait enlever comme en plein jour, puisque ce fut, Monsieur, à sept heures du soir, pendant nos complies, que cela s'est exécuté en moins d'un demi-quart d'heure et dans un lieu où l'on a coutume d'aller et de venir continuellement, tant au dedans qu'au dehors de notre maison. Ces gens-là ont pris en poste le chemin de Paris, et on croit qu'ils y sont arrivés. Je sais, Monsieur, que M. le grand prévôt a eu l'honneur de vous en écrire et de vous envoyer leur signalement.

« J'ose vous demander en grâce d'employer votre autorité pour qu'ils soient arrêtés, afin que l'impunité d'une action si hardie et qui renferme tant de crimes à la fois ne puisse point troubler l'ordre et la paix des maisons religieuses qui sont l'asile de la jeunesse, ni le repos des familles qui confient leurs enfants à nos soins.

« Ces motifs si justes et si puissants me font espérer, Monsieur, que la justice même pardonnera la liberté que j'ai prise d'entrer dans un si long détail. Je le

finis en vous assurant de tous les sentiments de respect avec lesquels je suis, Monsieur,

« Votre très humble et très obéissante servante,

« Sœur Marie-Renée de Maupeou.

« A Notre-Dame de Vinetz, le 22 octobre 1739. »

Cette lettre, perdue au milieu de dissertations érudites, n'était-elle pas bien caractéristique du temps? Un autre fait très digne de remarque, qui prouve la décadence des mœurs et le scepticisme pratique qui se répandait partout, eut lieu durant les dernières années de Montfaucon et doit être placé ici, parce qu'il dut exercer une influence non directe, mais très réelle, sur l'abbaye. « M. le cardinal de Bissy [1], dit Barbier dans son journal, est mort à Paris le 26 de ce mois (juillet 1737), âgé de quatre-vingt-quatre ans..... On est fort embarrassé pour le successeur de cette abbaye, qui est de 160,000 livres de revenu. M. le comte de Clermont, prince du sang, voudrait attraper le morceau : mais pour cela il faudrait prendre réellement l'état ecclésiastique et n'être pas en habit galonné et en épée comme lieutenant général des armées du Roi. Les moines n'aimeraient pas un abbé dans leur palais qui serait occupé journellement par mademoiselle Camargo, ci-devant danseuse à l'Opéra, et par des compagnies assortissantes; aussi disait-on dans Paris que le Roi avait

[1] *Journal de Barbier,* III, 88.

donné cette abbaye au comte de Clermont et l'abbaye de Montmartre à mademoiselle Camargo. » Malgré l'embarras dont parle Barbier, embarras qui n'était que trop justifié, on va le voir, le comte de Clermont eut le morceau, au scandale général.

Le cardinal de Bissy avait été un prélat d'une austère piété, aux mœurs irréprochables ; il avait toujours fait preuve d'un zèle absolument pur et désintéressé, sinon de souplesse et d'habileté. Si son ardeur à combattre le jansénisme et à faire sortir de l'abbaye tous ceux qui en étaient soupçonnés lui avait attiré de violentes inimitiés, il avait honoré sa place, à la tête d'un des plus illustres et des plus riches bénéfices de France, par la pureté de sa vie, l'orthodoxie de sa foi, sa charité pour les pauvres et le soin qu'il prenait de sa charge. Son testament portait la marque de son esprit de piété et de la conscience des devoirs que lui imposait la jouissance d'un des plus riches bénéfices. Il laissait de grandes sommes d'argent aux pauvres et aux écoles.

Celui qui le remplaçait allait encore faire ressortir les vertus de M. de Bissy et le faire regretter même par ses ennemis. Louis de Bourbon-Condé, connu sous le nom de comte de Clermont, n'est pas étranger à tous ceux qui ont présent à la mémoire le charmant mais trop indulgent article consacré par Sainte-Beuve à celui qu'on appelait plaisamment le général des Bénédictins. Grâce à l'agréable portrait qu'en a tracé l'un des maîtres de la critique moderne, on connaît bien cette figure,

qu'on croirait détachée d'un tableau de Watteau ou de Lancret. Destiné dès l'enfance aux dignités ecclésiastiques, tonsuré à l'âge de neuf ans, successivement revêtu de la dignité d'abbé commendataire des abbayes du Bec de Saint-Claude, de Chalis, de Marmoutier, de Cercamps et du Buzay, qui représentait un revenu de 198,000 livres, le comte de Clermont, qui n'avait d'ecclésiastique que les pensions qu'il touchait ainsi, était à la fois un homme d'esprit et un homme à ridicules. Ayant été autorisé à porter les armes malgré son habit, par un bref pontifical, il se distingua plus tard, sous Maurice de Saxe, en Flandre, dans les Pays-Bas, et déploya une brillante valeur à Lawfeld avant de se faire battre honteusement à Crefelt dix ans après. Académicien sans avoir pris publiquement séance, parce que ses collègues s'étaient refusés à l'appeler Monseigneur, s'entourant de gens d'esprit et de femmes de peu de réputation, débauché, étalant publiquement ses désordres et scandalisant même les bourgeois de Paris du dix-huitième siècle, ce qui n'était pas chose aisée, le comte de Clermont était bien certainement le dernier homme du monde auquel un gouvernement eût dû songer à donner la plus célèbre comme la plus riche abbaye de France. « M. le comte de Clermont[1], dit « Barbier, ne mène pas une conduite bien régulière. Il « est abbé et jouit de plus de deux cent mille livres

[1] *Journal de Barbier*, I, 415.

« de rente de bénéfices. Il est sans épée, mais les che-
« veux en bourse et en habit brodé et galonné : il doit
« deux millions dans Paris et change tous les jours de
« maîtresse. »

Certes l'idée de donner comme abbé, fût-ce comme abbé commendataire, à la grave abbaye de Saint-Germain des Prés ce prince qui n'aimait que les petits vers et les petits soupers, est l'un des plus singuliers exemples de la puissance des habitudes et des mœurs. Au moment où la société commence à se dissoudre, où la philosophie entreprend contre la religion et d'abord contre les moines cette campagne qui va durer près d'un siècle et miner l'État en discréditant la foi, au moment où Voltaire se prépare à écraser l'infâme par tous les moyens possibles, on ne peut voir sans surprise le Roi Très Chrétien nommer à cette antique abbaye, l'une des gloires du royaume, le prince qui étalait publiquement ses désordres. Le nouvel abbé de Saint-Germain des Prés allait, avec les revenus de l'abbaye, défrayer le luxe ridicule de mademoiselle Leduc, sa dernière passion, dont les équipages faisaient scandale à la promenade de Longchamps, et finir par l'installer publiquement à la Croix de Berny, dans les murs de la « Maison des champs » de l'abbé de Saint-Germain des Prés. Le fait fut si connu à Paris qu'on n'appela plus mademoiselle Leduc que la comtesse de Berny. Un mariage secret, de conscience, vint, dit-on, de longues années après, régulariser une situation aussi

ridicule que scandaleuse. Lorsqu'il eut, comme on disait alors, la riche abbaye de Saint-Germain, le comte de Clermont dut rendre à la couronne quatre des bénéfices qu'il possédait déjà : Saint-Claude, Marmoutier, Cercamps et le Buzay; mais il ne perdait pas au change. De 165,000 livres qu'ils étaient du vivant du cardinal de Bissy, les revenus de Saint-Germain des Prés montèrent bientôt à 180,000, et le total des pensions ecclésiastiques du prince s'éleva à 271,000 livres.

Cette attribution d'un des plus riches bénéfices de France à un sujet de cette nature fut, comme de coutume, le thème de nombreuses chansons : on n'en était encore alors qu'aux chansons. Un noël du temps met dans la bouche du comte de Clermont le couplet suivant, qui exprime vivement le blâme de l'opinion, pourtant si peu sévère à cette époque :

D'une riche abbaye nouvellement doué,
A la galanterie dès longtemps dévoué,
Clermont lui dit : « Cousin,
Mes affaires sont nettes,
Un quart de million,
Don don,
Par an me défraiera,
La la,
Ma maîtresse et mes dettes. »

Lorsque, au sortir du moyen âge, de semblables faits se produisaient, ils avaient l'excuse de la rudesse des temps et du mélange de foi ardente et de vie licencieuse qui ne se voyaient que trop; mais depuis la réforme

religieuse, qui avait renouvelé l'Église de France au commencement du dix-septième siècle, la couronne avait mis ses soins à n'attribuer les grandes abbayes de France, celles qui, par leur richesse et leur illustration historique, pouvaient être regardées comme des apanages, seulement à des sujets dignes de les occuper. Si Louis XIV avait encore donné la commende de Saint-Germain des Prés au roi Jean-Casimir de Pologne, la grandeur des infortunes de ce prince et l'intérêt politique de la France à ménager l'alliance polonaise, en flattant l'orgueil de cette nation, justifiaient en une mesure le choix d'un laïque.

Depuis lors, trois cardinaux-évêques avaient occupé le siège abbatial, et l'avaient occupé avec dignité. Revenir en 1736 aux pires errements de la décadence de la société féodale, donner le premier bénéfice de France à un prince laïque n'ayant même pas les ordres mineurs et affichant ouvertement la plus scandaleuse licence de mœurs, c'était non seulement abuser ouvertement des biens ecclésiastiques, mais donner une preuve d'une singulière imprévoyance. L'heure n'était plus, en effet, où de pareils scandales restaient inaperçus et ne choquaient que les âmes pieuses et zélées : en se servant avec un sans-façon aussi peu déguisé des biens d'Église pour enrichir un membre de sa famille, Louis XV, ou plutôt ses ministres, ne contribuaient pas seulement à discréditer la religion, ils affaiblissaient et discréditaient le pouvoir royal, si visiblement au-dessous de sa

tâche, et cela devant une société qui avait les yeux grands ouverts pour voir ses fautes et en profiter. Et ce qui prouve à quel point le choix du comte de Clermont était scandaleux, c'est la remarque suivante que nous avons pu faire en compulsant les correspondances des Bénédictins. Alors que successivement nous y voyons apparaître les noms des abbés de Saint-Germain, même celui de Jean-Casimir de Pologne, celui du comte de Clermont ne se trouve nulle part. Tandis que non seulement d'Estrées et Bissy témoignent par leurs lettres de l'intérêt bienveillant qu'ils portent aux moines de leur abbaye, mais que Furstenberg, beaucoup moins lettré et plus mondain, ne se montre pas plus indifférent à leur sort, nous n'avons pas trouvé une lettre, pas un billet signé du nom de Louis de Bourbon et qui puisse indiquer des relations, sinon intimes, du moins régulières, entre l'abbé de Saint-Germain des Prés et les religieux de l'abbaye pendant les trente-quatre années que le prince fut revêtu de la dignité qui lui procurait de gros revenus.

Sauf un compliment de pure bienséance, placé dans un volume du *Gallia christiana*, publié du vivant du prince, nous n'avons pas trouvé trace d'un rapport quelconque entre l'abbé de Saint-Germain et la communauté des religieux. Le prince avait eu du reste la pudeur de s'installer seul dans le palais abbatial de Saint-Germain, mais il n'y passait que peu de temps, et les religieux qui avaient des affaires à traiter avec lui n'étaient

reçus que le matin, soit à la Croix de Berny, soit au palais abbatial, soit à l'hôtel de mademoiselle Leduc, rue de Richelieu. Ces faits se passent de commentaires : ils sont une preuve de plus de cette singulière tendance qui se manifeste partout au siècle dernier, du pouvoir royal, à considérer l'Église comme son patrimoine propre afin d'en enrichir uniquement les princes et les hautes classes. Là, comme dans bien d'autres parties du gouvernement, la Révolution n'a eu qu'à se mettre à la place du Roi : lorsqu'elle confisqua d'un coup tous les biens ecclésiastiques, on pourrait presque appeler cette mesure inique, qui violait tous les droits, la conséquence naturelle et logique de l'usage purement arbitraire qui en avait été fait depuis un siècle.

Tandis que le comte de Clermont, abbé de Saint-Germain, se contentait ainsi de toucher les revenus de l'abbaye, un autre prince de la maison de Bourbon qui, malgré les bizarreries de son caractère, dégénérant presque en folie, eût été plus digne d'être bénéficier de Saint-Germain des Prés, le duc d'Orléans, resta jusqu'à la fin de sa vie un des visiteurs de l'abbaye. Nous l'y avons vu tout jeune encore, duc de Chartres, conduit par son précepteur, l'abbé de Mongault. Devenu duc d'Orléans et enfoncé dans la plus austère piété, il continua à fréquenter assidûment les habitants de Saint-Germain des Prés. Versé dans la connaissance des langues orientales et très occupé de l'étude de l'Écriture sainte, ce singulier fils du Régent, que sa

dévotion un peu farouche isolait toujours plus du monde, se trouvait à l'aise au milieu des Bernardins. Il s'intéressait à des travaux qu'il partageait et soumettait même ses propres essais à la critique des Bénédictins. Mais, si nous en jugeons par la lettre suivante adressée à dom Jacques Martin, il ne supportait pas volontiers cette critique, qu'il demandait, lorsqu'on s'avisait de la lui exprimer sans ménagement. L'orgueil du sang royal, joint à la vanité d'auteur, lui avait certainement échauffé la bile lorsqu'il écrivait ces lignes si rudes à Jacques Martin :

« Que[1] puis-je donc conclure, mon Révérend Père, de vos lettres, de vos notes et de vos conversations, sinon que vous n'avez cherché qu'à disputer et non à éclaircir les matières? Permettez-moi de vous dire en ce cas que je crois mon temps mieux employé à lire et à étudier l'Écriture qu'à ces disputes oiseuses et de pur amusement. Si vous avez envie de me faire part de vos lumières pour l'éclaircissement des matières et des questions que j'ai tenté de développer, j'en profiterai volontiers. Mais, pour que j'en puisse faire usage, il faut que vous ne me les envoyiez point par parties et que vous préveniez les réponses à vos difficultés qui pourraient se trouver dans le corps même des ouvrages que je vous communique, en en montrant l'insuffisance. Vous sentez, mon Révérend Père, qu'il faut pour cela

[1] *Correspondance des Bénédictins français,* Bibliothèque nationale, fonds français, 17681, f° 7.

avoir tout lu, et comparer les notes qu'on fait sur le commencement avec la suite de l'ouvrage. Si sur cela vous trouvez, comme vous avez fait ce matin sur l'*Histoire du monde* de M. Shukford, que vous n'avez pas le temps de tout lire, je n'en serai nullement surpris ni blessé, et je recevrai mes cahiers sans notes quand il vous plaira de me les envoyer, content d'avoir satisfait la curiosité d'un savant homme, et sans prétendre exiger un travail qui demanderait un temps que je n'aurai nulle peine à comprendre que vous puissiez mieux employer.

« Louis d'Orléans.

« Sainte-Geneviève, le 29 novembre 1746. »

Après avoir reçu cette verte réprimande, Jacques Martin ne fut sans doute plus tenté de contredire un si grand prince, car la correspondance ne continue pas : peut-être même ce jour-là l'Académie bernardine trouva-t-elle que l'indifférence et l'oubli où les laissait leur nouvel abbé étaient encore préférables au goût trop marqué d'un petit-fils de saint Louis pour les études bibliques. L'entrée du comte de Clermont dans la maison abbatiale de Saint-Germain n'en porta pas moins un coup mortel à la société de l'abbaye. Elle la privait d'un appui nécessaire qui ne lui avait jamais manqué depuis quatre-vingts ans, et c'est à l'heure même où les querelles jansénistes, qui n'avaient que trop pénétré dans son intérieur, commençaient à la dissoudre.

Mais, malgré ces tristes symptômes que le spirituel vieillard avait trop de clairvoyance pour ne pas apercevoir, Montfaucon garda son ardeur pour le travail jusqu'à la dernière heure de son existence, et ceci non pas au figuré, mais au propre, comme nous allons le voir.

Rien, en effet, ne put porter atteinte à la robuste énergie du vieux Bénédictin ; il la conserva tout entière et jusqu'à son dernier souffle : il accomplit rigoureusement sa tâche sans se donner une heure de repos. Dernier témoin d'un autre âge, il restait debout comme un de ces grands arbres qui dominent toute la forêt et attirent seuls les regards.

Les lettres qu'il écrit à cette époque au cardinal Quirini sont de curieux témoignages de vitalité intellectuelle qui n'exclut nullement les graves pensées d'une mort prochaine qu'on regarde en face sans trouble ni frayeur. « Monseigneur[1], écrit-il à Quirini en 1737, lorsque j'ai reçu les lettres de Votre Éminence, j'étais attaqué du mal de jambe qui m'oblige à demeurer toujours sur ma chaise et me met hors d'état d'aller voir personne. Le mal dure toujours, et je ne sais quand il finira. J'ai fait pourtant mes diligences pour avoir les livres que vous demandez au meilleur prix qu'il se pourra. L'honnête homme qui fournit l'argent doit envoyer incessamment ces livres à Votre Éminence. Il y ajoutera une lettre latine que je fis imprimer l'an

[1] Valéry, III, 219.

passé à l'occasion d'une dispute littéraire qui est exprimée dans la même lettre. J'achève ma *Bibliotheca bibliothecarum,* qui ne sera achevée d'imprimer que vers la fin de cette année, en deux volumes in-folio. Le treizième tome du *Saint Jean Chrysostome,* qui est le dernier de cet ouvrage, sera achevé d'imprimer vers Pâques de l'année prochaine. Hors ce mal de jambe, qui me semble aller un peu mieux, je me porte bien malgré mon grand âge..... J'espère que je serai en état dans peu de marcher; mais, aussi âgé que je suis, je ne dois rien précipiter. »

L'année suivante, Montfaucon écrit de nouveau à son ancien ami, qui ne cessait de le mettre à contribution : « On[1] travaille avec assiduité à la collation du manuscrit de *Saint Philastre* de notre bibliothèque; c'est dom Raverdi qui s'en est chargé et qui s'en acquittera fort exactement. Dès que son travail sera fini, je ne manquerai pas d'envoyer les différentes leçons à Votre Éminence. Je l'exhorte tous les jours à faire toute la diligence possible. Quant aux autres livres dont Votre Éminence me parle, je lui avoue que j'en ai entièrement perdu la mémoire, et il ne faut point s'en étonner, car, âgé de quatre-vingt-deux ans, je suis plus accablé de travail que je ne l'ai été de toute ma vie. J'en suis présentement au treizième tome de *Saint Jean Chrysostome,* qui me donne bien de la fatigue, et

[1] Valéry, III, 219.

j'imprime en même temps la *Bibliotheca bibliothecarum nova* en deux volumes in-folio qui seront achevés avant la Pentecôte. Il faut ajouter à cela que j'ai été près de deux mois malade à l'infirmerie, d'une blessure que je m'étais faite à la jambe; mais je me porte bien présentement..... M. le comte de Lautrec, qui s'est signalé dans la dernière guerre de Lombardie et a eu l'honneur de voir Votre Éminence, m'a chargé de lui faire présenter ses respects. On continue ici à travailler au *Gallia christiana,* ouvrage fort augmenté dans cette édition. Le *Glossaire* de Du Cange vient d'être imprimé par notre confrère dom Carpentier, augmenté de plus de la moitié, en six volumes in-folio. »

Montfaucon, on le voit, ne se relâche pas un seul jour jusqu'à sa mort. Il finissait les ouvrages commencés depuis de longues années et continuait son œuvre tant que les forces ne lui manquaient pas. En 1737, il communique à l'Académie des inscriptions un mémoire rempli de détails peu connus sur les mœurs et les coutumes du temps de Théodose, qu'il avait extrait de son édition de *Saint Chrysostome.* Ce travail, fort original pour l'époque, témoigne d'une singulière liberté d'esprit pour un homme de quatre-vingt-deux ans et de ce goût tout nouveau alors pour l'exactitude historique, nous allions dire le pittoresque dans l'histoire, qu'il fut un des premiers à introduire en France. Il continuait à entretenir son immense correspondance, et, avec une ténacité remarquable, il s'occupait déjà à réunir les

documents nécessaires pour la seconde partie des *Monuments de la monarchie française.* A la fin de 1741, il avait rassemblé assez de matériaux pour pouvoir rédiger le plan de cette seconde partie intitulée : *Les Églises de France.* Il vint à la séance de l'Académie des inscriptions le 17 décembre et en lut le plan à ses collègues. Un membre étranger, qui ne le connaissait que de réputation, lui ayant demandé quel âge il avait : « *Dans treize ans j'aurai cent ans* [1] », repartit vivement le spirituel vieillard. Deux jours après, une attaque d'apoplexie foudroyante enlevait en quelques heures le dernier grand homme de la congrégation de Saint-Maur.

Montfaucon fut enseveli, avec la simplicité ordinaire aux religieux de Saint-Maur, dans la nef de cette chapelle de la Vierge, chef-d'œuvre de l'architecture gothique, brutalement détruite à la fin du siècle. Une petite plaque de marbre, portant simplement la date de sa mort, fut placée au-dessus de la tombe, sur le mur qui y faisait face. Les restes de celui qui avait si fort honoré la science française eurent le même sort que ceux de Mabillon, ils furent transportés au musée des Grands-Augustins lors de la Révolution, et, après la Restauration, on les inhuma de nouveau dans l'église de Saint-Germain des Prés. Tout fut simple et modeste dans les funérailles du grand érudit, ainsi que sa réelle modestie

[1] Bernard de Montfaucon était né le 13 janvier 1655. Il achevait donc sa quatre-vingt-septième année lorsque la mort vint le frapper, le 21 décembre 1741.

l'eût désiré. Son éloge, prononcé à l'Académie des inscriptions par M. de Boze, traduit dans un langage d'une élégance simple les regrets unanimes des savants de tout ordre et de toute nation pour cet homme vraiment extraordinaire par sa faculté prodigieuse de travail, conservée intacte jusqu'aux extrêmes limites de l'âge.

« Notre Ordre de Saint-Benoît, écrivait de son côté « le cardinal Quirini sur cette mort si subite de Mont- « faucon, a perdu son plus beau fleuron, la France un « homme célèbre dans tout le monde, la république « des lettres tout entière le plus beau génie, notre « siècle un écrivain digne de la mémoire de tous les « siècles. » On peut ajouter que la société de l'abbaye perdait en lui son centre, et qu'elle ne lui survécut pas.

Certes, les bons ouvriers littéraires ne manquaient pas, et les travaux des Bénédictins continuèrent aussi nombreux, aussi utiles que par le passé. Il suffit d'énumérer l'*Histoire littéraire de France,* la *Collection des historiens de France,* le *Nouveau Gallia christiana,* l'*Histoire du Languedoc,* l'*Art de vérifier les dates,* les *Versions nouvelles des Psaumes,* les *Nouveaux Traités de diplomatique,* les admirables collections sur l'*Histoire des provinces,* qui font la richesse de nos bibliothèques publiques, et tant d'autres travaux que nous passons sous silence, pour montrer que la fin du dix-huitième siècle fut féconde en œuvres remarquables.

Mais si les traditions de travail se maintiennent,

chacun travaille séparément et isolément, personne n'arrive à une assez grande réputation pour exercer une influence incontestée et grouper autour de soi les éléments dispersés. Les temps, du reste, ont marché. Tandis que le renom de jansénisme de plus d'un Bénédictin suscite de légitimes défiances, le voisinage du comte de Clermont, bien qu'il ne mette jamais les pieds dans l'abbaye proprement dite, isole forcément les habitants du monastère et les gêne singulièrement. Puis, à la suite du jansénisme, les idées de l'époque se glissent insensiblement dans les esprits, et bien des moines finissent par ne plus avoir du religieux que l'habit ; non que le relâchement vînt introduire dans l'abbaye des scandales ou des désordres graves, mais le savant finit par dominer tellement sur le moine qu'on se demande pourquoi les habitants de Saint-Germain des Prés en portent encore le costume, et que parfois quelques-uns d'entre eux se posent eux-mêmes cette question. Après le milieu du siècle, les dissensions intérieures, les querelles de juridiction, les contestations sur la validité des chapitres généraux viennent s'ajouter à toutes ces causes de dissolution.

Enfin, ce qui achève de dissoudre la société de l'abbaye et finit par la faire disparaître, c'est l'importance toujours plus considérable de l'Académie des inscriptions. Cette société, devenue un grand corps se recrutant parmi l'élite des savants de France, ayant des associés et des correspondants dans toutes les capitales d'Eu-

rope, sera désormais le vrai centre de l'érudition nationale. C'est là que les étrangers s'adressent maintenant, c'est là qu'ils viennent lors de leur passage à Paris. Le rôle que nous avons vu jouer aux grands Bénédictins d'autrefois est fini; il n'est plus besoin d'eux pour correspondre avec l'étranger; les nouvelles littéraires ne passent plus par leur canal, elles arrivent tout droit à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres.

C'est ainsi que la marche lente et incessante des temps change tout ici-bas et qu'on ne peut presque jamais étudier une institution du passé sans être obligé d'en constater bientôt le déclin. Après avoir été un des principaux centres de l'érudition française, la vieille abbaye de Saint-Germain des Prés perd graduellement de son importance, elle s'enfonce peu à peu dans l'ombre avant de disparaître tout à fait, à cette époque terrible où le vent de tempête qui souffla sur la France la renversa, comme tant d'autres monuments dont les ruines font nos regrets. Aussi croyons-nous le moment venu de mettre un terme à cette étude que le lecteur aura peut-être déjà trouvée trop longue. Heureux serons-nous si notre but a été atteint au moins en une mesure et si nous avons réussi à peindre fidèlement la société de l'abbaye au dix-huitième siècle, avec les changements que la transformation des idées et des mœurs a amenés là comme ailleurs; plus heureux encore si ce modeste travail, malgré ses lacunes et son insuffisance,

pouvait servir pour la moindre part à réfuter les sophismes qu'une école toute récente essaye de répandre de nouveau sur la prétendue hostilité de la science et de la foi, au nom d'une histoire faussée et dénaturée. Reprenant les vieilles accusations semées à profusion par l'école philosophique du siècle dernier, les modernes docteurs essayent de faire revivre les préjugés et les haines qui avaient disparu à la lumière de la vérité. Ils calomnient à la fois et l'histoire de France, qui a tous les genres de gloire, et le christianisme, qui a sauvé la science. On pourrait se fier au ridicule et au mépris qui seront le salaire d'une aussi noble entreprise et se dispenser de la combattre. Mais peut-être n'est-il pas inutile de remettre sous les yeux du public impartial les faits du passé, qu'on s'efforce de travestir de mille manières parce qu'ils gênent les théories et contredisent les assertions. N'est-ce pas la plus sûre méthode pour venger les idées et montrer que, pas plus hier qu'aujourd'hui, les croyances religieuses n'ont éteint l'amour et la recherche passionnée de ce savoir qui, sous toutes ses formes, ramène à Dieu?

Une ingratitude passagère a bien pu renverser les antiques murailles qui abritèrent la jeune érudition française et la virent grandir; on a pu calomnier les moines, leur foi, prendre leurs biens et les proscrire, on n'a pas pu détruire leurs œuvres, elles sont les témoins toujours vivants de leur ardeur pour la science et de leur amour pour leur pays.

Un jour viendra, et il n'est peut-être pas loin, où la singulière entreprise de ceux qui veulent faire revivre des idées surannées et que devrait envelopper désormais le méprisant oubli de la science véritable, ayant abouti à un misérable avortement, les nouvelles générations reviendront sans méfiance s'abreuver aux sources pures où leurs pères allaient chercher le secret de leur force et de leur grandeur, car, malgré tout, malgré les changements apportés par l'esprit nouveau et les ruines que le temps comme les révolutions y ont accumulées, la vieille terre de France, encore si forte, si féconde, restera, suivant la naïve et spirituelle expression de Charles de La Rue, prise dans son sens le plus large, « une pépinière de braves gens » .

FIN DU TOME SECOND.

APPENDICE

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES DE BERNARD DE MONTFAUCON SUR SES PROPRES OUVRAGES

« Le [1] grand goût pour toute sorte de littérature me prit, dit-il, dès l'âge de quatorze ou quinze ans. Après que j'eus fini mes classes à Limoux, mon père me rappela à notre château de Roquetaillade où je lus tous les livres, et surtout les historiens que je pus trouver : le Plutarque en français; le Jérôme Osorius, aussi en français, contenant les navigations et les conquêtes des Portugais dans les Indes orientales. J'avais si bonne mémoire, que je retenais facilement tout, même les noms des provinces et des villes de Goa, de Calicut, de Cochin et des autres qui se terminaient en *or, onor, Bangalore, Cananor, Oranganor* et *Travancore*.

« J'empruntais des livres de tous côtés. Un accident qui arriva m'en fit trouver une grande quantité. Il y avait un gentilhomme, cousin germain de mon père, nommé le baron de Mathes, qui dès sa jeunesse, trop adonné à la lecture,

[1] Montfaucon, *Pièces diverses,* Bibliothèque nationale, fonds latin, 11915, f°s 13 et suivants. Ces notes bibliographiques, d'une simplicité vraiment remarquable, n'ont jamais été imprimées. Nous croyons bien faire de les placer ici intégralement sous les yeux du lecteur, et elles nous semblent devoir intéresser l'histoire de l'érudition française

achetait des livres de tous côtés et lisait perpétuellement, sans se mettre en peine de ses biens ni de ses terres.

« Son père, voyant bien qu'il laisserait tout perdre un jour, fit son testament, lui donna ses seigneuries et lui substitua mon père, qui était son neveu. Le père vint à mourir, et son fils, toujours appliqué à la lecture, ne se donnant aucun souci ni de ses biens ni des affaires qui lui survenaient, laissa tout perdre, en sorte que, tous ses biens étant saisis, il fut obligé de se retirer à Roquetaillade; il y apporta tous ses livres, qu'il mit dans un très grand coffre. Il demeurait six mois de l'année à Roquetaillade, où il laissait toujours son coffre, et les six mois suivants, chez ses autres parents. Un accident qui arriva au château de Roquetaillade me procura le plaisir et l'avantage de lire tous ses livres qui étaient dans ce grand coffre : un gros rat qui avait percé un des coins du coffre y entrait et rongeait les papiers et les livres, dont les petits fragments sortaient par ce trou. Je m'aperçus de cela, et n'ayant point de clef pour l'ouvrir, j'allai ramasser toutes les clefs du château et j'en trouvai enfin une qui ouvrait le coffre. Je trouvai une infinité de livres, sur l'histoire un grand nombre, et surtout sur l'histoire de France. Il y en avait aussi sur plusieurs autres matières, un en français sur la géométrie d'Euclide. J'en lus le premier livre, et comme en lisant ses propositions avec attention, j'en comprenais enfin la plupart, ce livre m'aurait retenu plus longtemps si l'histoire ne l'avait enfin emporté.

« Je lisais jusqu'à sept ou huit heures par jour les histoires de tous les pays, le livre des *États et empires du monde,* tous les historiens de France. Les autres histoires en toutes langues, en italien et en espagnol, entre autres : il conte Galeazzo Gualdo Priorato, qui écrit l'histoire de son temps, qui commence par les conquêtes et les victoires de Gustave-Adolphe, roi de Suède. La géographie faisait aussi une de mes principales occupations, les voyages des différents auteurs; j'en ai lu un si grand nombre de tous les pays du monde,

que je m'étendrais beaucoup à rapporter seulement les noms de tous ces voyageurs.

« Les historiens des guerres me portaient, dans ce jeune âge, à me mettre dans l'exercice des armes; mon père, qui me voyait dans ces dispositions, m'envoya à Perpignan; c'était en 1672. Il y avait, dans la citadelle de cette ville, des maîtres d'armes qui exerçaient la jeune noblesse dans tous les exercices militaires : je pris la querelle avec un gentilhomme de Périgord, nommé M. de Belmond de la Brugade. Il m'appela en duel, et nous allâmes nous battre à près d'un quart de lieue de Perpignan. MM. du Case, deux jeunes frères qui logeaient avec M. de Belmond, vinrent nous séparer, et je criai d'abord après M. de Belmond : — Ah! ah! vous vous faites suivre. Ces messieurs protestèrent qu'il ne leur avait rien dit, mais qu'ils avaient appris cela d'autre part. Ils disaient partout que nos coups d'épée portaient un pied et demi au delà du corps, et que nous ne pouvions guère continuer sans nous percer.

« Mon père étant venu à mourir en cette même année 1672, il laissa onze enfants, quatre garçons et sept filles. Selon les lois et coutumes de notre province du Languedoc, l'aîné des enfants mâles des gentilshommes a pour lui le château et les environs à certain espace et a, de plus, la moitié de tout le bien, et partage l'autre moitié avec ses frères et sœurs. Je pris alors congé de ma mère, de mon aîné et de mes autres frères, en 1673, et je partis pour l'Allemagne avec mon proche parent, nommé M. d'Hautpoul, capitaine au régiment de Languedoc. Je servis deux ans, en qualité de cadet volontaire, dans l'armée de M. de Turenne. Je me trouvai à la plaine de Mariendal, lorsqu'il présenta bataille à Montecuculli. Mais ce général de l'Empereur, qui craignait, disait-on, notre infanterie, n'en voulut pas tâter; il se retira avec son armée au delà du Mein.

« J'y fis encore une autre campagne en 1674, à la fin de laquelle je tombai malade à Saverne. Pendant ma maladie,

il y eut un combat auprès de Strasbourg, où mon capitaine et proche parent, M. d'Hautpoul, fut blessé à mort; c'était le plus grand homme, pour la taille, de notre armée. On disait que le soldat allemand qui lui avait porté ce coup de mousquet avait tiré trop haut, et que la balle, ayant passé par-dessus un bataillon, avait donné dans sa mâchoire et dans sa gorge; le coup était mortel.

« Quoique malade moi-même, je l'allai voir dans son lit : il me dit qu'il allait mourir dans peu de jours et m'exhorta de me retirer chez moi après sa mort, ce que je ne mánquai pas de faire, après avoir assisté à ses funérailles. Je m'en retournai donc au pays, et peu de temps après mon arrivée, ma mère mourut à la fin de l'an 1674.

« Tous ces accidents fâcheux me dégoûtèrent fort du monde, et après y avoir bien pensé, je pris résolution d'aller me faire Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, au monastère de la Daurade, à Toulouse. J'y fis mon noviciat, et après ma profession on m'envoya à Sorèze. C'est là que je commençai à m'appliquer vivement à la langue grecque et à la lecture des historiens grecs que je pouvais trouver. Après que j'eus demeuré deux ans à Sorèze, on m'envoya au monastère de la Grasse pour y faire mes études. Je fus là huit ans entiers et je m'exerçai pendant tout ce temps à la lecture de tout auteur grec et principalement des historiens que je pus trouver; je m'appliquai aussi à corriger les versions latines quand elles ne suivaient pas bien le sens des auteurs. J'en envoyai même quelques-unes au Révérend Père dom Claude Maurin, alors assistant de la congrégation, qui m'écrivit qu'on avait été content de mes remarques.

« L'an 1686, on m'envoya à Bordeaux, où j'ai continué mon application à la langue grecque et aussi à l'hébraïque quelquefois. Ce fut là que je lus pour la première fois Hérodote; cette lecture me fit beaucoup de plaisir, et comme on me destinait à travailler à la version de quelques auteurs grecs, on me fit venir à Paris en 1687, âgé de trente-deux

ans et quelques mois. Dès que nous fûmes arrivés à Paris, dom Antoine Pouget, dom Jacques Lopin et moi, nos supérieurs prirent avis de M. Du Cange et de M. Bigot, deux très habiles hommes, sur les ouvrages grecs que nous devions entreprendre dans ces commencements avant que d'en venir aux éditions des Pères grecs, de *Saint Athanase,* de *Saint Jean Chrysostome.* Ils leur conseillèrent de nous faire traduire en latin quelques petits ouvrages grecs pour nous exercer et pour voir si nous étions en état de traduire ou de corriger les traductions de ces Pères. Ils nous en indiquèrent quelques-uns qui n'avaient jamais été imprimés. J'eus pour ma part le *Typicum* d'Irène Auguste, femme de l'empereur Alexis Comnène : c'est une règle pour des religieuses, où elle met à la fin un détail des revenus qu'elle leur donne pour leur subsistance; j'eus aussi le *Traité* de Héron, géomètre, sur les mesures, et l'ancien et nouveau *Rationarion* du même Alexis Comnène, où il s'agit des tributs qu'on payait à l'Empereur et de la qualité et valeur des monnaies de ce temps; j'y travaillai avec grand soin et diligence. L'ouvrage fut achevé d'imprimer et parut au commencement de l'an 1688, avec quelques autres petits ouvrages de deux de nos confrères. Le titre du livre fut : *Analecta Græca.* Après cela, j'imprimai, en 1690, *La vérité de l'histoire de Judith,* in-12.

« J'entrepris ensuite un ouvrage qui me coûta bien de la peine et du travail. Ce fut le *Saint Athanase.* Nous l'entreprenions ensemble, dom Jacques Lopin et moi; mais dom Jacques Lopin mourut deux ou trois ans après que nous l'eûmes commencé, je me trouvai ainsi tout seul chargé de cet ouvrage, et je l'achevai en 1698, en trois volumes in-folio. L'ouvrage fut très bien reçu du public. Peu de temps après que cette édition fut achevée, comme on me destinait à entreprendre d'autres ouvrages des Pères, et surtout de Saint Jean Chrysostome, je crus qu'il fallait avoir recours aux bibliothèques d'Italie, où les manuscrits se trouvent en plus grand nombre, et qu'il fallait nécessairement faire un voyage en

ce pays-là. J'en obtins la permission de nos supérieurs et je me disposai à partir au plus tôt. Je ne dois pas omettre que trois ou quatre ans avant que de partir pour l'Italie, je m'étais fort appliqué à l'hébreu, au syriaque et à l'arabe, et que j'employais plusieurs heures du jour à l'étude de ces langues. Je continuais aussi en ce même temps la lecture des historiens grecs Hérodote, Thucydide, etc., et des historiens ecclésiastiques Eusèbe, Socrate, Sozomène, etc. J'employais treize ou quatorze heures par jour à lire et à écrire, comme j'ai toujours fait jusqu'à présent.

« Je partis pour l'Italie, le 18 de mai de l'an 1698, ayant pour compagnon dom Paul Brioys, religieux de notre congrégation. Nous passâmes à Lyon, à Vienne, où il se trouve quelques monuments dont j'ai fait la description; de là à Arles, où il s'en trouve aussi quelques-uns. Je n'avais garde de manquer de me rendre de là à Nîmes, qui n'en est éloigné que de sept lieues. C'est la ville de l'Europe après Rome où il y a le plus de monuments antiques : le pont du Gard, merveilleux ouvrage fait pour l'aqueduc de Nîmes, l'amphithéâtre, le plus entier qui soit dans l'Europe, ce qu'on appelle la Maison Carrée, qui est un ancien temple dont la forme et la sculpture égalent tout ce qu'il y a de plus beau dans Rome, le temple de Diane et la tour Magne; j'ai donné les dessins de tout cela dans mon *Antiquité expliquée*.

« De Nîmes je me rendis à Marseille, où je m'embarquai pour l'Italie. Nous arrivâmes à Gênes, où nous prîmes terre, et nous nous rendîmes de là à Milan. Je ne m'étendrai point ici sur mon voyage d'Italie dont j'ai fait la description dans mon *Iter Italicum;* je rapporterai seulement en général ce qui m'a le plus occupé dans ce pays-là où j'ai passé trois ans, deux ans et demi à Rome et le reste dans mon voyage et dans les principales villes : Milan, Parme, Venise, Florence, Bologne, Ravenne et Naples. J'y ai ramassé les catalogues des manuscrits de toutes les bibliothèques, dont plusieurs sont faits de ma main, et dans la plupart des autres, j'ai ajouté

aux catalogues faits ci-devant, des remarques que j'ai faites sur plusieurs manuscrits. J'ai eu soin de recueillir aussi les dessins des statues, des bustes, des bas-reliefs, des pierres gravées, et tout ce qui reste d'anciens monuments qui se trouvent en grand nombre dans ce pays-là.

« Dans tous les manuscrits grecs de l'Ancien Testament, j'ai ramassé tout ce qui s'y trouve d'anciennes leçons des Hexaples, d'Aquila, de Symmaque, de Theodosion, etc., et je m'en suis servi pour mon édition des *Hexaples d'Origène,* après avoir vu les manuscrits de nos bibliothèques de France qui pouvaient servir à cet usage. J'ai encore eu soin de recueillir les différentes leçons des ouvrages de *Saint Jean Chrysostome,* à l'édition duquel je me préparais de longue main; de plus, je copiais aussi les ouvrages des autres Pères, non imprimés, que je trouvais en différentes bibliothèques.

« A Venise, j'achetai à bon marché, chez un libraire, la *Bible* en langue copte ou égyptienne, en cinq volumes in-folio. Je l'apportai à Rome, et le bibliothécaire du Vatican me pria de lui prêter un des tomes qui manquait à la Bibliothèque Vaticane pour le faire copier.

« Je ne dois pas oublier qu'un Jésuite ayant fait un écrit contre notre édition de *Saint Augustin,* j'y fis réponse à Rome par un petit écrit imprimé dont le titre était : *Vindiciæ editionis Sancti Augustini,* etc., et je fis condamner l'écrit du Jésuite.

« En revenant de Rome pour m'en retourner en France, je repassai à Venise; j'y trouvai Son Excellence le cardinal d'Estrées, qui me conseilla d'entreprendre le voyage du Levant; je le souhaitais ardemment; un petit obstacle m'en empêcha, mais cet obstacle pouvait se lever, et je me suis toujours repenti de n'avoir pas fait ce voyage.

« J'eus un grand soin de recueillir et de figurer exactement la forme des caractères grecs dans les manuscrits des bibliothèques d'Italie, et je continuai depuis ce travail en France; j'ai mis dans ma paléographie grecque la forme de

ces caractères siècle par siècle, depuis le quatrième jusqu'au plus bas, avec les noms de certains caractères inconnus.

« Je revins en France et j'arrivai à Paris le 11 juin l'an 1701. Je me disposai à mettre au jour les ouvrages dont j'avais recueilli les différentes leçons, dont plusieurs n'étaient pas encore imprimés. Je commençai par mon *Diarium Italicum,* où j'ai donné une notice assez ample de tout ce que j'avais remarqué en Italie et surtout dans les bibliothèques. L'ouvrage fut achevé d'imprimer, in-quarto, l'an 1702. Ce livre fut traduit en anglais et imprimé à Londres en 1712.

« Je travaillai ensuite à mon ouvrage intitulé : *Collectio nova Patrum et scriptorum Græcorum,* qui fut imprimé en deux volumes in-folio, l'an 1707. Le premier tome contient les Commentaires d'Eusèbe de Césarée sur les Psaumes; le second tome, quelques petits ouvrages de saint Athanase, *Cosmæ Indicopleustæ Topographia christiana,* où il y a des choses très curieuses, et à la fin les Commentaires d'Eusèbe de Césarée sur Isaïe.

« Après cela, j'imprimai enfin mon livre qui a pour titre : *Palæographia Græca,* qui fut publié et mis au jour l'an 1708. A la tête de ce livre, je fais une énumération de toutes les bibliothèques de manuscrits, tant anciennes que modernes. Le principal dessein du livre est de montrer la forme des caractères grecs siècle par siècle, pour apprendre aux lecteurs à connaître l'antiquité des manuscrits grecs.

« A l'occasion des bibliothèques des monastères du mont Athos, j'ai mis la version latine que j'ai faite de la description fort ample que nous a donnée en grec Jean Comnène, de tous les monastères du mont Athos qu'il avait été voir. A la fin, après les tables, j'ai mis un ouvrage de M. Bouhier, président au parlement de Dijon, intitulé : *De priscis Græcorum ac Latinorum litteris dissertatio.*

« Je donnai, en 1709, le livre de Philon, *De la vie contemplative,* traduit en français sur l'original grec avec des obser-

vations où je prouve que les Thérapeutes, dont il parle, étaient chrétiens.

« Quelque temps après, ce fut l'an 1712, M. le président Bouhier m'écrivit une lettre où il tâchait de prouver qu'ils n'étaient pas chrétiens. Je réfutai toutes ses prétendues preuves dans une lettre que je lui écrivis en réponse. Il me répliqua par une autre lettre, pour soutenir son sentiment. Je ne jugeai pas à propos de répondre de nouveau, tant pour finir la dispute que parce que ma réponse précédente suffisait selon mon sentiment pour réfuter les deux lettres.

« Au même temps, je me préparais à mon édition des *Hexaples d'Origène,* trois fois plus amples que dans les éditions qu'en avaient données Flaminius Nobilius et Joan Drusius. Je donnai enfin, en deux tomes in-folio, ce grand ouvrage en 1713. A la tête du premier tome, il y a de longs préliminaires, fort nécessaires pour un tel ouvrage, le plus grand, le plus difficile et le plus nécessaire qu'Origène ait jamais fait; au bout de ces préliminaires, j'ai donné plusieurs petits opuscules d'Origène, qui n'avaient jamais été imprimés.

« A la fin du second tome, j'ai donné un ample lexicon hébreu sur les *Hexaples,* ensuite un lexicon grec sur le même sujet. Ce lexicon grec fut depuis imprimé par M. Abraham Trommius. Il eut même l'honnêteté de me demander permission de le faire imprimer à la fin du second tome de son livre intitulé : *Concordantiæ Græcæ in LXX interpretes,* qui fut publié l'an 1718.

« Depuis l'an 1713, je travaillai fort assidûment à la bibliothèque des manuscrits de Mgr de Cambout de Coislin, évêque de Metz, pour en faire non pas un catalogue simple, mais une ample description. Il y a dans cette bibliothèque plusieurs manuscrits d'un prix considérable. J'y ai remarqué et donné quarante-deux ouvrages grecs non imprimés et traduits en latin de ma main, dont j'ai fait la description dans ma Préface. Mais rien de plus estimable dans cette bibliothèque que plusieurs lexicons grecs ci-devant inconnus, dont

la plupart sont du dixième siècle. Il fut achevé d'imprimer et publié in-folio, l'an 1715.

« Pendant le temps que je donnais les derniers ouvrages dont je viens de parler, je me disposais à donner au public ce grand et prodigieux nombre de tomes de *Saint Jean Chrysostome,* dont je préparais l'édition, ayant conservé tous ses ouvrages avec un grand nombre de manuscrits et en Italie et en France. Après avoir pris toutes mes mesures, je m'appliquai à corriger les versions précédentes, à en faire de nouvelles quand les précédentes étaient mal faites, à traduire les homélies que je ramassais dans les bibliothèques de manuscrits et qui n'avaient jamais été imprimées (il y en a un grand nombre de cette espèce); à faire des *monitum* à la tête des ouvrages pour marquer autant qu'il se pouvait l'occasion et le temps où saint Jean Chrysostome avait fait ces homélies.

« Dans ce grand nombre de treize volumes, les différents ouvrages que j'ai traduits iraient bien à cinq ou six tomes si on les mettait ensemble. Pendant le cours de cette impression, il y eut bien des accidents qui l'interrompirent. Les libraires n'étaient pas toujours d'accord ensemble, ce qui causait du retardement. On avait une peine extrême de trouver de bons ouvriers pour l'impression du grec, et cela nous obligea souvent de discontinuer l'ouvrage.

« J'avais commencé d'imprimer le premier tome l'an 1715, et il ne fut achevé d'imprimer que l'an 1718. Il y eut encore bien des interruptions dans les tomes suivants, et le treizième et dernier tome ne fut publié que l'an 1738. Il y a dans cette édition un grand nombre d'ouvrages qui n'avaient jamais paru, dont plusieurs sont excellents, et surtout dans le douzième tome, onze homélies prêchées depuis la fin de l'année 398 jusque vers le milieu de l'an 399, qui nous apprennent sur l'histoire de ce temps-là bien des choses fort singulières et mémorables, dont aucun historien n'avait fait mention.

« Pendant ces interruptions qui arrivèrent si souvent dans

l'édition de *Saint Jean Chrysostome,* même dès le premier tome, je donnai au public l'*Antiquité expliquée* et représentée en figures, ouvrage que je préparais depuis longtemps; j'avais ramassé en Italie les dessins des anciens monuments de toute espèce qui s'y trouvent en plus grand nombre que dans les autres pays de l'Europe. Je continuai en France de chercher et de faire dessiner tout ce qui se trouvait dans les cabinets des curieux, et les monuments de toute espèce qui étaient dans les villes et dans les campagnes et tout ce qui s'en trouvait dans les autres pays de l'Europe, que je recueillais, ou des livres imprimés ou par le moyen de mes amis.

« Le livre fut achevé d'imprimer en dix tomes et parut l'an 1719. Il est incroyable combien cet ouvrage fut d'abord recherché du public. Dix-huit cents exemplaires qu'on en avait tiré furent tous vendus en deux mois, et il fallut en faire une seconde édition.

« De cette édition, les libraires qui étaient sept en nombre, contre l'avis d'un de leur société, en tirèrent deux mille et deux cents, ce qui fit que l'ouvrage ne fut plus si recherché; ils en vendirent pourtant la plus grande partie. Cependant, les Anglais le traduisirent en leur langue et le firent imprimer en Angleterre.

« Depuis ce temps-là, m'étant aperçu que j'avais omis beaucoup de choses dans mon premier ouvrage de l'*Antiquité* et qu'il se trouvait un grand nombre de pièces de conséquence dans plusieurs cabinets qui m'avaient échappé, et ce qui était encore plus important, qu'on avait encore déterré plusieurs monuments considérables pendant l'impression des dix premiers tomes, je travaillai à un supplément à ce premier ouvrage de l'*Antiquité*. Je le fis imprimer, on en tira cinq bons volumes in-folio, qui furent publiés l'an 1724. Ce supplément fut très bien reçu du public et se vendit très bien et se vend encore, et il en reste peu d'exemplaires.

« Pendant toutes ces interruptions, qui arrivèrent dans le temps que j'imprimais les ouvrages précédents, je travaillais

aux *Monuments de la monarchie française* et à l'*Histoire de France*. Le plan général de cet ouvrage était de donner, premièrement : l'histoire de France avec les portraits des rois, des princes et des plus grands seigneurs; en second lieu, la forme des principales églises du royaume; en troisième lieu, tout ce qui regarde les usages de la vie civile : la forme des habits, siècle par siècle, jusqu'au règne de Henri IV, des maisons, des jeux, etc. La quatrième partie regardait la guerre; ce n'était pas tant l'habit militaire, les épées, les piques, etc., car dans le premier ouvrage on voit souvent les rois, les princes, les grands seigneurs avec des gens de leur suite, armés. Mais le principal était les anciennes machines pour prendre des places avant l'invention du canon. Un manuscrit de la bibliothèque du Roi comprend tout cela en figures. Le cinquième tome aurait compris les sépulcres, en n'y mettant que ceux qui sont les plus beaux, ceux des rois, des princes et des plus grands seigneurs, cela aurait fait un grand nombre de volumes, et comme on n'aurait pas pu les mettre tous, l'embarras aurait été grand à choisir ceux qu'il fallait prendre en laissant les autres.

« Je n'ai donné que la première partie de cet ouvrage en cinq volumes in-folio, qui comprend l'histoire avec un grand nombre de monuments en figures, où l'on voit en figure les rois, les princes, les grands seigneurs et plusieurs choses qui avaient été représentées en peinture dans des manuscrits faits dans les mêmes temps, comme des couronnements de rois, des assemblées, des batailles, etc.

« Quant aux autres parties du même ouvrage, j'ai fait toutes les diligences et les dépenses nécessaires pour les mettre au jour. Pour la seconde partie, qui regardait principalement les églises du royaume, j'ai fait dessiner à grands frais les plus belles du royaume en assez grand nombre ; mais quand il fallut les faire graver, les graveurs les mirent à si haut prix, que je ne trouvai de libraire qui voulût s'en charger.

« La troisième partie, qui regardait les usages de la vie

civile, la forme des habits, siècle par siècle, jusqu'à Henri IV, les maisons, les jeux, les danses, etc., j'ai tout cela dans mes portefeuilles ; cette partie me paraît fort intéressante, et quelqu'un la fera peut-être imprimer dans les temps suivants. La quatrième partie regardait la guerre. (Voir ce qui est dit plus haut à ce sujet.)

« J'ai donné cette année, 1739, ma *Bibliotheca bibliothecarum nova,* en deux bons volumes in-folio, les catalogues des bibliothèques d'Italie, de France et de toute l'Europe ; c'est-à-dire de tous ceux que j'ai pu recueillir en l'espace de quarante ans, ouvrage le plus utile et le plus intéressant que j'ai fait en ma vie. »

FIN DE L'APPENDICE.

INDEX DES NOMS

C

D

E

F

G

H

[1] Le nom de Bernard de Montfaucon se trouve trop souvent répété pour qu'il puisse figurer dans cet Index. Les titres courants placés au haut des pages permettent de retrouver sans peine les passages qui le concernent.

FIN DE L'INDEX DES NOMS.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VII.

LES ÉRUDITS DE PROVINCE.

CHAPITRE VIII.

LES FOLARD ET DOM THUILLIER.

CHAPITRE IX.

LES « NOUVELLES DE ROME ».

CHAPITRE X.

LES « MONUMENTS DE LA MONARCHIE FRANÇAISE ».

CHAPITRE XI.

LE DÉCLIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.